

*LES DIMENSIONS NARCISSIQUE ET DEPRESSIVE DE LA
VIOLENCE MASCULINE DANS LE CONTEXTE DES
RELATIONS INTIMES*

*MEMOIRE
DE
MAITRISE EN PSYCHOLOGIE*

par

STEVEN BÉLANGER

UNIVERSITE DU QUEBEC À MONTREAL

MAI 1991

AVANT-PROPOS

"Si des hommes maltraitent leur femmes et si les femmes le subissent docilement, aussi bien la violence des hommes que la résignation des femmes sont les suites des mauvais traitements de l'enfance. C'est pourquoi des petits enfants de l'un et l'autre sexe peuvent être victimes d'adultes de l'un et l'autre sexe... Ce n'est que lorsque l'on aura découvert ces racines de toute violence que l'on pourra étudier ensuite les phénomènes, sans dissimuler ni enjoliver les choses".

(Alice Miller, 1990)

La présente recherche portant sur l'étude des dimensions psychologiques individuelles et affectives des hommes qui manifestent des comportements violents envers leur conjointe, ne se veut pas une tentative de justification de la violence des hommes envers les femmes par une enfance malheureuse ou par des troubles psychologiques ou affectifs. Une histoire personnelle pénible ne donne à quiconque le droit de faire subir des mauvais traitements à une autre personne dans le but de défouler des frustrations ou de venger des préjudices subis dans l'enfance. L'homme adulte, comme toute autre personne, demeure responsable de tout acte qu'il pose envers un autre être humain, en l'occurrence sa conjointe.

L'auteur tient aussi à exprimer sa gratitude à Samuel Pereg pour son attitude soutenante et respectueuse dans ses fonctions de directeur de cette recherche; à Paul Frappier et Hélène Richard pour avoir bien voulu faire partie du comité de recherche; à l'organisme Pro-gam inc. pour avoir permis la réalisation de la partie clinique de cette recherche; aux trois hommes qui ont accepté de se porter volontaires à l'avancement des connaissances dans le domaine; à Chantal Mantha pour son précieux soutien technique et moral, ainsi qu'à toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à l'aboutissement de cette recherche.

SOMMAIRE

Le présent ouvrage se veut une recherche exploratoire clinique des dimensions narcissique et dépressive dans le contexte de la violence conjugale, plus précisément chez l'homme violent envers sa conjointe. L'objectif de cette recherche est de jeter un certain éclairage sur la dimension affective des hommes qui en viennent à être contrôlants, dominants et violents envers leur conjointe. Elle consiste en une exploration du vécu narcissique et relationnel de l'individu. Elle se concentre sur l'impact des blessures narcissiques subies dans l'enfance sur le développement d'une tendance à être contrôlant et violent dans les relations amoureuses adultes. Un examen des différents aspects théoriques des notions d'agressivité, de narcissisme et de dépression, constitue la base théorique sur laquelle s'appuie l'étude clinique de trois hommes qui se sont adressés à un service spécialisé pour conjoints violents. Notre analyse nous amène à accorder de la valeur certaine à l'hypothèse selon laquelle d'importantes blessures narcissiques subies dans l'enfance auraient des répercussions dans la vie amoureuse adulte, se manifestant par une tendance à contrôler et à agresser la partenaire. Cette recherche nous amène aussi à donner du poids à l'hypothèse d'une fonction défensive de la violence contre des sentiments d'impuissance et contre l'émergence d'un état dépressif latent.

TABLE DES MATIERES

	Page
AVANT-PROPOS.....	i
SOMMAIRE	iii
TABLE DES MATIERES	iv
INTRODUCTION	1
A. Présentation de la problématique	1
B. But de la recherche	5
C. Intérêt de la recherche	6
CHAPITRE I. L'AGRESSIVITÉ: BASES THÉORIQUES.....	7
A. Konrad Lorenz.....	7
B. Sigmund Freud.....	8
C. Erik Fromm	10
D. Jean Bergeret	13
E. Alexander Lowen.....	14
F. Jacques Van Rillaer	14
G. Conclusion	15

CHAPITRE II. LE NARCISSISME: BASES THÉORIQUES.....	17
A. Évolution de la notion du narcissisme	17
B. Fonctions du narcissisme.....	20
1. Mythe du paradis perdu	20
2. Maintien de la vie	21
3. Construction de l'identité	21
4. Amour de soi et amour objectal	22
C. Les troubles du narcissisme	23
1. Jean Bergeret	24
2. Otto Kernberg	25
3. Heinz Kohut	27
4. Bella Grunberger	29
5. Alexander Lowen	30
6. Alice Miller	31
D. Les vicissitudes du narcissisme.....	31
1. Narcissisme et petite enfance.....	32
a. Relation d'objet précoce.....	33
b. Traumatisme précoce et traumatisme tardif	34
2. Narcissisme et dépendance	35
3. Narcissisme et estime de soi.....	37
4. Narcissisme et dépression	40
a. Défenses contre la dépression.....	42
b. Traumatisme tardif et dépression manifeste	44
5. Narcissisme et pulsions agressives	45
6. Narcissisme et vie amoureuse.....	50
E. Résumé	54
F. Questions de recherche	55

CHAPITRE III. MÉTHODOLOGIE	56
A. Sujets	56
B. Recrutement	56
C. Matériel clinique	57
D. L'environnement clinique	57
E. Champ d'exploration clinique.....	57
F. L'analyse de contenu.....	58
CHAPITRE IV. ANALYSE THÉMATIQUE DU MATÉRIEL CLINIQUE.....	60
Premier cas: Donato.....	60
A. Présentation du sujet.....	60
B. Synthèse	70
Deuxième cas: Régis.....	72
A. Présentation du sujet.....	72
B. Synthèse	86
Troisième cas: Bernard.....	88
A. Présentation du sujet.....	88
B. Synthèse	98
DISCUSSION.....	100
CONCLUSION.....	106
BIBLIOGRAPHIE.....	113

INTRODUCTION

A. Présentation de la problématique

Une recherche sur la violence conjugale se justifie par l'ampleur avec laquelle cette problématique s'est révélée aux chercheurs et aux intervenants cliniques depuis sa dénonciation par les mouvements féministes américains et canadiens au début des années soixante-dix.

En effet, les résultats de recherche dans le domaine ont fait ressortir des chiffres impressionnants et des données qui démontrent l'importance de s'arrêter à ce problème, d'y chercher des explications et des solutions à tous les niveaux afin de prévenir, si possible, qu'un tel phénomène ne se perpétue. Une brève incursion dans le monde des statistiques devrait suffire à démontrer la gravité du problème. Selon Rosenbaum et O'Leary (1981), 60% des foyers américains seraient touchés par la violence conjugale alors que 13% des meurtres concerneraient la violence conjugale.

Selon Straus et Gelles (1986), 1.6 million de femmes aux États-Unis seraient violentées par leur conjoint. Selon Statistiques Canada (Fréchette et Prud'homme 1987), le tiers des homicides commis en 1980 résulteraient de querelles familiales. Selon MacLeod (1987), une Canadienne sur huit serait violentée par son conjoint. D'après une étude du gouvernement du Québec en 1984, 256,000 québécoises seraient battues de façon chronique par leur conjoint. Le Service Correctionnel du Canada (1988) rapporte que les femmes consultent après avoir été agressées en moyenne 35 fois. Selon Dotton et Levens (1976), 60% des appels à la police sont des cas de violence conjugale. D'après Rounsaville et Coll. (1979), 65% des femmes violentées feraient appel à des services psychiatriques. Selon les chiffres publiés par le Ministère de la Sécurité Publique (1989), la violence conjugale représenterait la plus grande demande d'aide reçue par la police et seulement 10% des cas seraient rapportés aux autorités judiciaires.

La violence conjugale n'est pas un phénomène nouveau. Il existe depuis des siècles des lois qui donnent à l'homme le droit d'asservir sa femme et de prendre les moyens pour y arriver. Un droit de propriété donnait même à un homme la possibilité de vendre ou d'acheter sa femme ou de la troquer contre de la marchandise. "En Angleterre, au 18e siècle, a été adoptée une loi interdisant à un homme de battre sa femme avec un bâton plus gros que la largeur de son pouce" (S.C.C.1988).

La tradition historique de la violence conjugale serait due, selon Bowlby (1984), à la tendance qu'a le phénomène de se perpétuer de génération en génération par le biais d'attitudes des parents envers leurs enfants. D'après Steinmetz (non publié), les patterns de violence s'étendent à travers au moins trois générations. Les enfants qui ont été témoins ou victimes de violence de la part de leurs parents ont plus de chance d'être violents à leur tour envers leur conjointe. Les recherches de Rosenbaum et O'Leary (1981) démontrent que les enfants témoins de violence parentale montrent plus de signes de détresse et de problèmes de comportement. "Une proportion significative d'enfants rejetés ou abusés deviendront violents dans leurs relations avec leur conjointe et leurs enfants" (Bowlby 1984).

Ce qui est particulier à la violence conjugale c'est qu'elle s'exerce à huis clos, dans l'intimité protégée des familles. Le caractère privé de la violence conjugale présente un obstacle majeur à l'intervention extérieure. Quand c'est une affaire de famille ou de couple on a tendance à se dire que cela ne nous regarde pas, qu'une intervention risquerait de faire éclater la cellule familiale et de mettre davantage les femmes et les enfants dans la misère. Il apparaît donc difficile de percer le caractère intime de l'enveloppe familiale et d'intervenir efficacement, avec délicatesse et respect.

En plus d'être difficile d'accès, la violence conjugale est un phénomène très généralisé qui s'étend à toutes les couches sociales, à tous les niveaux économiques, toutes les cultures, tous les âges et toutes les religions (Langney et Levy 1977, Hasting et Hamberger 1988).

Bien que la violence conjugale soit susceptible de toucher n'importe qui: "Nous sommes tous et toutes des agresseurs et des victimes en puissance" (MacLeod 1987), les recherches mettent en évidence plusieurs variables pouvant influencer le risque de violence dans le couple. Ainsi, la grande majorité des auteurs ont observé que

l'expérience de la violence dans l'enfance, en tant que victime ou témoin, constitue un facteur de risque très important dans les comportements du futur adulte (Larouche 1987, Howell et Pugliesi 1988, Strauss, Gelles et Steinmets 1976, Rosenbaum et O'Learey 1981, Ceasar 1986, Walker et Browne 1985, MacLeod 1987, Stark et Flitcraft 1988).

Le statut socio-économique aurait également une influence sur l'incidence de la violence conjugale. En effet, plusieurs recherches démontrent qu'il y a plus de violence physique chez les pauvres et les moins scolarisés (Stark et Flitcraft 1988, Langney et Levy 1977, Hasting et Hamberger 1988). Selon MacLeod (1987), 75% des femmes qui se réfugient dans des maisons d'hébergement vivent sous le seuil de la pauvreté et, dans 60% des cas, elles n'ont pas terminé leur secondaire. Ces statistiques s'expliqueraient-elles par la possibilité qu'il y aurait plus de cas non rapportés de violence chez les riches? Ceux-ci auraient-ils plus tendance à dissimuler leur violence afin de protéger leur image sociale? Auraient-ils tendance à être plus subtiles dans leurs manifestations de violence? Auraient-ils tendance à être plus violents psychologiquement?

L'abus d'alcool serait un autre facteur de risque augmentant l'incidence de la violence conjugale (Larouche 1987, Stewart et deBlois 1981, Stark et Flitcraft 1988, Pagelow 1989, Hasting et Hamberger 1988, Rosenbaum et O'Learey 1981). Les cas de violence liés à des problèmes d'alcool sont de l'ordre de 35% (Roy 1982), à 52% (MacLeod 1987).

Selon MacLeod (1987), deux grandes théories explicatives de la violence conjugale prédominent: la "théorie du comportement appris" et la "théorie du pouvoir". La théorie du comportement appris affirme que les témoins ou les victimes de la violence apprennent à y avoir recours pour résoudre leurs problèmes ou pour surmonter leur stress. Les spectacles de violence dans la famille, à la télévision, dans la publicité d'une part, les punitions corporelles ainsi que diverses manipulations affectives seraient, d'autre part, propices à l'apprentissage de la violence.

La théorie du pouvoir, proposée essentiellement par l'idéologie féministe, consiste à relier la problématique de la violence conjugale à la structure patriarcale de la société. La suprématie masculine engendrerait l'inégalité des pouvoirs et des rôles, et serait à l'origine de la domination des hommes sur les femmes. Les hom-

mes auraient ainsi tendance à user de brutalité pour rétablir leur pouvoir et leur autorité sur leur conjointe. Selon Larouche (1987), les comportements stéréotypés liés aux rôles masculins traditionnels et à la notion de virilité soutenus par les discours, les mythes et les normes culturelles seraient des facteurs qui renforcent les attitudes de l'agresseur. "Les relations de pouvoir entre les sexes déterminent les rôles d'agresseur et de victime". Pagelow (1989) apporte un appui à cette théorie en reliant en partie la violence à la répartition inégale du pouvoir entre les partenaires.

À première vue, la position féministe en matière de violence conjugale semble conduire à la présomption que la violence conjugale serait un phénomène généralisé et exclusif aux hommes. Est-ce dire que tous les hommes sont violents envers leur conjointe étant donné que tous sont issus du même système social? La violence conjugale ne serait-elle aucunement l'apanage des femmes? Que celles-ci seraient invariablement et inéluctablement d'impuissantes victimes ?

Outre ces facteurs sociaux et environnementaux reliés à la violence conjugale, certains chercheurs se sont aussi arrêtés aux aspects individuels et personnels du phénomène. Bowlby (1984) relie les comportements de violence familiale à une enfance misérable remplie d'expériences de pertes, de séparation, de privation de soins maternels ainsi que d'abus physique et psychologique donnant lieu à des attachements anxieux et à des stratégies de contrôle visant à garder l'autre à proximité. Selon Ceasar (1986), l'histoire de l'homme violent commence par des relations avec des figures parentales inadéquates, insuffisantes, déficientes ou manquantes. Morgan (1982) et Ruotolo (1975) relient le phénomène à des besoins de dépendance qui, n'ayant pas été satisfaits dans l'enfance, font naître un état d'immaturation permanente, un état de dépendance, un manque de confiance en soi et des sentiments d'infériorité qui rendent le sujet très vulnérable au rejet, à l'abandon et aux humiliations. "L'homme violent n'a pas dépassé ses besoins de dépendance infantile. Il tente de les nier en dominant les autres" (Morgan 1982).

Quant aux caractéristiques psychologiques des hommes violents, certaines recherches estiment que la présence de facteurs pathologiques serait très faible. Les hommes violents ne seraient pas des malades mentaux (Stark et Flitcarft 1988, Langney et Levy 1987). Par contre, d'autres recherches tendent à démontrer l'existence de troubles psychologiques chez les conjoints violents. Selon Stewart et deBlois (1981), les hommes violents avec leur partenaire manifestent plus de troubles psychologiques que les hommes non-violents. Pour Hamberger et Hasting

(1988), la psychopathologie de l'homme violent devrait être comprise en termes de troubles de la personnalité. Certaines recherches font ressortir des traits de personnalité anti-sociale (Gondolf 1988, Millon 1985, Stewart et deBlois 1981), des traits de personnalité limite (Hamberger et Hasting 1988, Hasting et Hamberger 1986, Millon 1985, Ceasar 1986), des traits psychopathiques (Ceasar 1986, Millon 1985, Geffner et Coll, 1986) ainsi que des traits de personnalité schizoïde, dépressive et narcissique.

De façon plus descriptive, la grande majorité des auteurs s'accordent à décrire l'homme violent envers sa partenaire comme étant dépendant, impuissant, jaloux, insécure, anxieux, isolé socialement, d'humeur imprévisible, vulnérable aux frustrations, au rejet et aux insultes, ayant une faible estime de lui-même, des difficultés dans les relations intimes, des problèmes de contrôle pulsionnel, des tendances à jeter le blâme sur les autres, etc.

La très grande majorité des recherches sur la problématique de la violence conjugale s'est concentrée sur les dimensions psychosociales du phénomène et sur l'aspect descriptif du conjoint violent. Nous nous proposons donc dans le cadre de cette recherche de focaliser essentiellement sur les aspects individuels et personnels des hommes aux prises avec ce type de problème.

B. But de la recherche

Le but de la présente recherche n'est pas de dresser un profil psychologique spécifique à l'homme violent mais de tenter, à l'aide de certaines hypothèses théoriques sur le narcissisme, de mettre en interrelation les différentes composantes individuelles attribuées à l'homme violent telles que: faible estime de soi, contrôle pulsionnel inadéquat, dépendance, impuissance, dépression et problèmes d'intimité. À la suite de cette exploration théorique, nous avons tenté de faire ressortir, à l'aide d'histoires de vie, les caractéristiques personnelles prégnantes de trois hommes reconnus violents. Nous avons cherché par la suite, en se référant au contexte théorique, d'en expliciter le sens afin de pousser plus loin la compréhension de leur vécu et d'identifier certaines tendances pouvant susciter la réflexion ou suggérer des pistes à d'éventuelles recherches. Finalement, nous avons tenté de dégager les liens possibles entre les enjeux affectifs infantiles et leurs conséquences dans les relations amoureuses adultes.

C. Intérêt de la recherche

Actuellement, au Québec et en Amérique du nord en général, les programmes d'intervention auprès des conjoints violents sont relativement de courte durée (entre 12 et 30 semaines), et sont prioritairement axés sur la cessation du comportement violent ou abusif. Ils visent, grosso modo, par le biais d'une conscientisation des comportements, des émotions et des perceptions, ainsi que par un processus de "responsabilisation" des actes, à l'apprentissage de nouvelles attitudes et de solutions plus adéquates pour faire face aux situations stressantes et aux frustrations, et pour régler des problèmes.

Si on en croit la théorie soutenue par Alice Miller (1983, 1984, 1990), selon laquelle la violence aurait ses racines dans l'enfance, dans l'apprentissage des premières relations affectives avec les "personnes références", en réaction à de mauvais traitements souvent subtiles et insidieux, on pourrait alors se questionner sur l'efficacité des programmes offerts actuellement aux conjoints violents à agir au coeur même du problème. À n'intervenir que sur la manifestation du comportement, sur la forme du symptôme, ne pas s'intéresser aux conflits affectifs sous-jacents au problème de violence, ne risquerait-on pas de contribuer au maintien chez l'individu d'un désir plus ou moins conscient de se venger et de vouloir réparer les torts qui lui ont été causés, tel qu'affirmé par Alice Miller?

Intervenir à un niveau plus profond, sur la dimension affective et narcissique, permettrait peut-être de prévenir une sophistication des tendances à contrôler, à dominer et à abuser l'autre suite à un arrêt du passage à l'acte physique.

En ce sens, une compréhension plus approfondie des composantes personnelles et plus précisément des différents aspects de la dynamique intrapsychique et interpersonnelle liés à la construction de l'identité, aux identifications et aux traumatismes narcissiques vécus dans l'enfance, pourrait nous aider à développer des programmes d'intervention plus appropriés pouvant favoriser un véritable changement d'attitudes chez l'individu violent.

CHAPITRE I. AGRESSIVITÉ: BASES THÉORIQUES.

Comme introduction à la partie théorique de cette recherche il nous paraît important, étant donné le sujet traité, de donner un aperçu théorique des concepts d'agressivité et de violence proposés par différents auteurs afin de définir et de mieux cerner le type de rapport auquel nous faisons référence quand il s'agit de violence conjugale.

Partant de la vision zoomorphiste de l'éthologue Konrad Lorenz fortement influencée par la théorie évolutionniste darwinienne, en passant par l'avènement de Sigmund Freud avec ses concepts d'inconscient, de pulsion et d'instinct de mort, nous nous pencherons sur la compréhension psychosociale d'Erich Fromm de l'agressivité liée au caractère de l'homme et à la condition humaine, sur la notion de violence fondamentale de Jean Bergeret, sur laquelle s'étaye la libido, ainsi que sur l'aspect biologique et énergétique de la pulsion agressive explicité par Alexander Lowen, pour en arriver enfin à une définition de l'agressivité liée aux frustrations et aux blessures narcissiques proposée par Jacques Van Rillaer. Nous ferons un bref tour d'horizon de ces quelques définitions et explications sur les origines de l'agressivité et sur ses différents modes de fonctionnement.

A. Konrad Lorenz

Selon Lorenz (1969), les comportements agressifs destructeurs et sadiques de l'homme seraient dus à un instinct inné phylogénétiquement programmé qui chercherait continuellement à se décharger. La violence et les passions irrationnelles telles que la cruauté et la destructivité, seraient enracinées dans la nature animale de l'homme.

L'agression serait, selon lui, une pulsion biologique adaptative, développée au cours de l'évolution, qui favoriserait la survie de l'individu et de l'espèce. L'agressivité serait ainsi au service de la vie.

Ses multiples observations auprès des animaux l'auraient amené à en déduire que les véritables et fréquentes agressions entre des animaux de même espèce n'aboutissent presque jamais à l'extermination d'un individu. Il constate par contre que cela se passe différemment chez l'humain qui semble être le seul animal qui puisse devenir le tueur et le destructeur de sa propre espèce sans aucun motif rationnel relié à sa survie. Lorenz fournit une explication à ce phénomène en proposant la conception énergétique quantitative du principe hydraulique. Selon ce principe, l'agressivité humaine serait un instinct nourri par une source permanente d'énergie d'origine physiologique ou somatique résultant dans des comportements d'appétence. Ces comportements consisteraient en une recherche de situations de décharge, en des activités de déplacement assurant un exutoire à un surplus d'énergie par des voies dérivées.

Selon Lorenz, le problème de l'agressivité humaine serait relié au fait que, malgré le rôle incomparablement plus restreint que jouent les éléments innés dans le comportement humain par rapport à tout autre animal, ceci étant relié au processus de civilisation, l'être humain d'aujourd'hui souffrirait d'une décharge insuffisante de pulsion agressive.

Le fait d'être limité dans l'expression de son agressivité, surtout au plan de l'agir, aurait pour conséquence le recours à des actes malsains tels qu'observés dans les guerres, les luttes raciales et la violence à différents niveaux.

B. Sigmund Freud

La position instinctiviste de Lorenz est partagée dans une certaine mesure par l'approche freudienne qui reconnaît le rôle fondamental joué par la composante biologique, via les besoins physiques et physiologiques, pour ce qui est d'assurer la survie et le maintien de l'intégrité de l'organisme humain.

Même s'il privilégie le terme "pulsion" à celui d'"instinct" pour décrire cette charge énergétique qui a sa source dans l'excitation corporelle et qui pousse l'organisme à produire certaines actions susceptibles de provoquer une décharge d'excitation, Freud (1915) reconnaît néanmoins la dimension biologique de cette poussée irrépressible liée à la nature animale de l'humain.

Tout comme Lorenz, Freud (Fromm 1975) considère que le refoulement de l'agressivité dirigée vers l'extérieur est nocif pour l'individu. Freud (1915) fait ressortir l'aspect économique des pulsions fonctionnant selon le principe hydraulique: la pulsion doit trouver un lieu et un moyen de se décharger pour assurer l'équilibre interne de l'organisme. La culture imposerait une répression engendrant des déformations du caractère et une disposition constante des pulsions inhibées à faire irruption pour se satisfaire à la moindre occasion. "Freud constate en effet que plus un homme inhibe son agressivité, consciemment ou non, plus il se sent coupable et plus il se mortifie" (Van Rillaer 1975).

Mais l'humain se distingue des autres animaux. En plus des besoins liés aux fonctions corporelles, celui-ci est doté de fonctions supérieures, dites psychiques, qui lui permettent de se représenter mentalement son univers interne et externe. Il peut anticiper les buts et les objets de ses pulsions. "Freud met en évidence que le corps humain est non seulement un véhicule d'intentions, mais encore source de désirs, d'images, et d'orientation" (Van Rillaer, 1975).

L'état de vulnérabilité originelle de l'organisme humain, dû à son incapacité de subvenir lui-même à ses besoins et de supprimer ses tensions internes, nécessite l'aide d'une personne extérieure. Selon Laplanche et Pontalis (1967), la satisfaction du besoin crée l'image de l'objet de satisfaction ainsi que le mouvement qui a permis la décharge. À chaque nouvel état de tension, l'image de l'objet est réinvestie et le désir de l'objet est réactivé.

Avant 1920, Freud considérait l'agressivité comme une "composante active" liée aux divers stades de la libido avec laquelle elle s'intrique de façon plus ou moins favorable. Il divise alors l'ensemble des pulsions en deux grandes catégories: les pulsions sexuelles liées au principe de plaisir et les pulsions de conservation liées au principe de réalité.

La constante et permanente opposition entre ces deux types de pulsion, représentant le conflit entre l'individu et le monde extérieur auquel il doit s'adapter pour survivre, serait à l'origine de l'agressivité. "Pour Freud,... le point de départ de l'agressivité apparaît comme "antérieur à l'amour"; il correspondrait à une angoisse causée par "le monde extérieur" et déclenchant des mouvements de défense du moi pour "se maintenir et s'affirmer" (Bergeret, 1984).

À partir de 1920, Freud introduit le concept de "pulsion de mort" d'où dériveraient toutes les tendances agressives et hostiles dirigées soit sur l'objet externe, soit sur le sujet lui-même. La pulsion de mort serait ainsi d'abord tournée vers l'intérieur constituant une tendance à l'auto agression, à la réduction de toute tension, à l'immobilité. Elle entrerait en opposition, à l'intérieur même de l'organisme, avec la libido narcissique représentant des pulsions de vie, constituant les tendances d'autoconservation, de réunification et d'amour. La libido narcissique repousserait la pulsion de mort vers l'extérieur dans le but de détruire l'objet. Cette pulsion de destruction, associée à la libido, formerait le sadisme quand elle est dirigée vers l'extérieur et le masochisme quand elle est retournée contre le sujet lui-même. Dissociée de la libido, elle engendrerait la volonté de dominer et de détruire sans qu'elle soit accompagnée d'un plaisir de faire souffrir.

Freud (Laplanche et Pontalis, 1967) décrit une pulsion ambiguë qu'il nomme "pulsion d'emprise" (instinct to master) dont le but serait de dominer par la force et de détruire sans désir d'infliger de la douleur. Elle serait le seul élément originaire dans la cruauté de l'enfant. Spécifique à l'action, cette pulsion prendrait appui sur la musculature et pourrait s'unir secondairement à la pulsion sexuelle devenant alors l'élément actif du sadisme. La pulsion sexuelle utiliserait la pulsion d'emprise pour accomplir le sadisme.

Il faut un premier retournement de la pulsion d'emprise, qui se heurte aux contraintes des objets externes, pour qu'un second retournement se produise en associant sexualité et provocation de la douleur formant ainsi le sadisme. (Mastre-Moulas, 1985).

C. Erik Fromm

Erik Fromm (1975) fait d'abord une distinction entre les instincts, qu'il définit comme étant des réponses aux besoins physiologiques de l'homme (l'être humain), et les passions qu'il considère comme des réponses aux besoins existentiels typiquement humains. Les instincts seraient naturels, biologiques et rationnels de par leur fonction de maintenir et d'assurer la survie de l'individu et de l'espèce, tandis que les passions seraient enracinées dans l'histoire de l'humanité et dans l'histoire de l'individu. Elles auraient leur source dans le caractère de l'homme. Rationnelles ou irrationnelles dans leur fonction de favoriser ou non la vie, elles

seraient souvent plus fortes que les pulsions organiques instinctives et constitueraient les motivations majeures de l'homme.

Cette distinction entre les instincts et les passions serait directement en relation avec ce qui distingue et caractérise les modes d'existence animale et humaine. Pour Fromm (1975), l'existence humaine est caractérisée par "des contradictions fondamentales qui ont leurs racines dans la dichotomie entre les instincts absents et la conscience de soi". Cette dichotomie serait à l'origine d'un conflit existentiel engendrant les besoins psychiques qui sont absents chez les animaux.

Doté d'un équipement instinctuel restreint et conscient de son individualité, le sujet humain serait contraint de surmonter l'horreur de la séparation inhérente à son enracinement biologique maternel. Il aurait également à trouver de nouvelles façons de se rattacher au monde et à nouer de nouveaux liens avec ses semblables afin de faire cesser l'angoisse liée à des sentiments de faiblesse, de vulnérabilité et d'abandon. "La seule façon d'aborder cette unité perdue qui puisse réussir, c'est en développant la raison et l'amour humain" (Fromm, 1975).

Un individu qui ne peut pas se libérer de son passé, et accepter la séparation maternelle, se lierait aux autres par symbiose en s'efforçant soit de les contrôler (sadisme), soit d'être contrôlé par eux (masochisme). Il pourrait aussi résoudre le problème en se rattachant exclusivement à lui-même (narcissisme).

Selon Fromm, les conditions spécifiques de l'existence humaine, caractérisées entre autres par la capacité qu'a l'être humain de percevoir, d'imaginer et d'anticiper le danger, par son besoin d'un but, par son besoin d'agir sur son environnement, par son identité, par son besoin de liberté et d'idéaux, par son besoin de relations et de stimulations, seraient à la base d'une nécessité de développer une structure de caractère se substituant aux instincts animaux manquants, constituant ainsi la "seconde nature de l'homme".

Il définit le caractère comme étant une structure spécifique où s'organise l'énergie humaine pour la poursuite des buts et des fins de l'individu. Celui-ci motive et détermine les comportements selon les buts dominants. Les différents traits de caractère, qui varient d'un individu à l'autre, seraient dus à la dominance de différentes passions qui, selon lui, ont leurs sources dans les différences de

conditions sociales et dans les formes particulières de relations établies avec le monde extérieur. "Le caractère de l'individu est le facteur le plus important qui détermine l'apparition et l'intensité de la frustration" (Fromm, 1975).

L'auteur distingue deux grands types d'agressivité: l'agressivité défensive innée, commune aux humains et aux animaux, et l'agressivité offensive, spécifiquement humaine, qui est enracinée dans le caractère de l'homme. L'agressivité défensive serait, selon lui, une pulsion biologique adaptative et phylogénétiquement programmée qui incite à attaquer ou à fuir quand les intérêts vitaux de l'individu sont menacés. Elle ne prend fin que lorsque la menace cesse d'exister, et son but n'est pas de détruire mais de préserver la vie. Elle représenterait l'essentiel des pulsions agressives de l'homme, chez qui l'incidence serait beaucoup plus élevée que chez l'animal.

L'agressivité offensive par contre ne dériverait pas d'un instinct animal. Elle ne serait pas innée mais elle serait plus qu'un modèle acquis de comportement: une possibilité humaine enracinée dans les conditions de l'existence et une solution possible aux besoins psychiques de recréer l'unité perdue depuis la séparation. "L'homme destructeur n'a pas régressé à l'état animal, il est un échec existentiel" (Fromm, 1975).

Fromm parle d'une "agressivité affirmation de soi" qui permettrait à un individu de s'avancer vers un but sans hésitation, ni doute, ni peur inutile. Ce type d'agressivité serait une qualité requise dans de nombreuses situations de la vie afin de poursuivre ses fins avec détermination.

La déficience de l'agressivité affirmation de soi, qu'il relie à l'atmosphère autoritaire de la famille et de la société, serait à l'origine d'un sentiment d'impuissance compensé par la passion d'exercer son pouvoir sur les autres. L'enfant serait habituellement vaincu par la force supérieure de l'adulte mais sa défaite ne resterait jamais sans conséquence; il tenterait de la surmonter "en faisant activement ce qu'il a été obligé de subir passivement" (Fromm, 1975). Selon lui, cette transformation compulsive du rôle passif au rôle actif serait une tentative de cicatrifier des blessures narcissiques. "L'une des sources les plus importantes de l'agressivité est la blessure infligée au narcissisme" (Fromm, 1975).

L'individu qui est pourvu d'une agressivité affirmation de soi sans entrave aurait tendance à être moins hostile que celui qui en manque; il se sentirait moins menacé. On trouverait, selon l'auteur, des formes extrêmes de destructivité chez les individus dépressifs qui n'ont pas conscience de leur dépression ou qui la camouflent. "Ceux qui ont un caractère angoissé, possessif ou extrêmement narcissique réagissent avec une soif intense de revanche au moindre dommage". "La vengeance est une réparation magique" (Fromm, 1975).

D. Jean Bergeret

Bergeret (1984) introduit la notion de violence fondamentale qu'il définit comme une agressivité primaire, un instinct de type animal, correspondant à l'agressivité interspécifique de Lorenz, par laquelle l'animal tue sans hostilité afin d'assurer sa survie. Cette pulsion instinctuelle primitive serait une pulsion d'autoconservation, découlant des instincts de vie, de nature non maîtrisée, impliquant ni amour ni haine, dont la fonction serait l'édification d'une identité primaire narcissique ayant pour principal objet le sujet lui-même.

Bergeret fait une distinction entre la violence fondamentale et une agressivité de type secondaire, découlant de la pulsion de mort, correspondant à l'agressivité intra spécifique de Lorenz, faisant entrer en jeu toute une élaboration plus complexe de relations d'objet qui ne peut être saisie que dans son articulation avec la sexualité. Un tel type d'agressivité aurait pour but de nuire à l'objet, de le faire souffrir et éventuellement de le détruire. Il serait le produit des aléas de l'union et de la désunion des pulsions amoureuses avec les tendances hostiles.

La violence fondamentale pour sa part se situerait dans une démarche imaginaire pré-ambivalente, de l'ordre du fantasme primitif, consistant au premier mouvement, quantitatif, du développement psychique. Dans un second mouvement, qualitatif, la violence s'intégrerait peu à peu à la libido par le contact avec les objets externes et en deviendrait la composante agressive motrice.

La violence fondamentale serait alors un dynamisme fondamental sur lequel s'étaye la libido et constituerait, de par son intégration avec celle-ci, son réservoir énergétique. "La violence fondamentale ne peut être intégrée et absorbée une fois pour toute sans réactions possibles chez l'adulte" (Bergeret, 1984).

E. Alexander Lowen

Pour Lowen (1969), l'agressivité serait à la base une fonction naturelle qui aurait pour but la mise en action de l'organisme vers la satisfaction des besoins nécessaires à sa survie. "La vie elle-même est agressive par le fait qu'elle est un processus qui s'oriente vers l'action" (Lowen 1969). Selon lui, aussi longtemps que les activités métaboliques de la vie continuent, l'énergie est produite pour permettre la formation des pulsions agressives.

D'après Lowen, l'agression décrit un mouvement vers l'avant qui tend vers l'expression des besoins et des désirs; elle serait ainsi liée à l'affirmation de soi, au besoin d'expansion de l'organisme. À l'opposé, la passivité signifie qu'il y a inhibition du mouvement. L'agression résulterait des contraintes imposées par les normes sociales et l'éducation. Se référant au principe hydraulique (quantitatif), il affirme que la répression de l'expression de l'agressivité, à l'origine d'un blocage d'un important flot d'énergie, peut créer une situation explosive à l'origine d'un acte de violence. Lowen distingue ainsi l'agressivité de la violence, laquelle serait le résultat d'une trop grande répression de l'agressivité liée à des situations de frustration, de menace à la liberté de l'individu et à une atteinte au narcissisme. Ayant son origine dans des conflits entre l'individu et le monde extérieur, la violence (pulsion destructrice) ne serait pas innée mais acquise au cours du développement.

F. Jacques Van Rillaer

Tout comme les auteurs précédents, Van Rillaer (1975) distingue deux types d'agressivité dont l'une serait strictement défensive et qui assurerait le maintien de la vie et la conservation de soi, alors que l'autre serait offensive, appropriative, et liée à l'amour-propre du sujet humain. "L'agressivité (offensive) n'est pas une nécessité intime mais une attitude corrélative à la mise en question du narcissisme, normal ou pathologique" (Van Rillaer, 1975).

Il y aurait chez l'homme deux pulsions fondamentales: la recherche de sensations ou d'émotions agréables et l'affirmation ou l'exaltation du moi. De ces pulsions, dériverait une attitude fondamentale chez l'être humain qu'il nomme "pulsion d'emprise" et qu'il définit comme une aspiration à la maîtrise des événements et à une captation narcissique de ses semblables. L'agressivité humaine ne commencerait qu'avec le moi et son investissement affectif. La relation à soi-même et l'amour voué à

son moi seraient des caractéristiques typiquement humaines qui sous-tendraient chez l'individu le désir de pouvoir affirmer sa valeur à autrui et de pouvoir se la confirmer à ses propres yeux. "Tout comportement agressif peut se ramener à l'amour-propre et à la passion narcissique, à la défense du moi et des objets d'investissement affectif" (Van Rillaer, 1975).

Selon lui, l'agressivité, en tant que comportement abusif, apparaîtrait toujours comme une réaction narcissique à une attaque au moi, à un sentiment d'aliénation ou d'impuissance, à la non reconnaissance du moi, ou encore lorsque le moi se sent frustré et blessé par un obstacle, une privation ou un refus. "Dès que le moi s'imagine mis en question, il souhaite généralement l'élimination ou même la destruction de ce qui le gêne" (Van Rillaer, 1975). La mise en question de l'idéal du moi, envisagé au niveau affectif comme le prolongement du moi, tendrait aussi à être éprouvée comme une blessure narcissique et à faire surgir un désir d'agression.

Selon l'auteur, la réaction agressive ne serait pas la seule réponse possible à la frustration. Les réactions d'angoisse, de fuite, de résignation, de dépression, d'actions réactionnelles constructrices, peuvent aussi être envisagées par des individus frustrés. Les événements n'auraient pas sur nous un effet mécanique. Les réactions à la frustration seraient plutôt dépendantes des composantes individuelles telles que le niveau de fragilité narcissique, l'image plus ou moins positive de soi ainsi que la satisfaction plus ou moins grande de soi. La situation motivante serait un amalgame de données et de dispositions individuelles, elle ne serait pas en elle-même une cause du comportement. Ce ne serait alors pas tant les situations qui nous troublent mais l'opinion que nous nous faisons d'elles.

Il existerait ainsi plusieurs facteurs individuels et personnels qui peuvent être des sources potentielles de violence: insatisfaction de soi, déception de l'image de soi, assujettissement, blessures narcissiques, culpabilité, dépendance, impuissance, indifférence, appauvrissement du sens de l'existence, etc.

G. Conclusion

Ce tour d'horizon condensé de ces quelques points de vue théoriques sur l'agressivité avait pour but de faire ressortir les éléments pouvant servir de concept de base à l'introduction du phénomène de la violence conjugale ainsi que de point de

départ à la compréhension de sa relation avec les notions d'agressivité, de narcissisme et de dépression.

Plusieurs auteurs tentent de répondre à la question fondamentale de l'innéité de la pulsion agressive destructrice en développant des théories parfois très différentes. L'existence d'une pulsion d'agression instinctive qui a pour fonction de maintenir la vie et d'assurer la survie de l'individu et de l'espèce semble faire l'unanimité. On la nomme pulsion d'emprise, violence fondamentale, pulsion d'agression naturelle ou agressivité défensive. Par contre, l'existence d'une pulsion innée de destruction et d'agression sadique ne rallie pas tous les auteurs.

Étant doté d'une capacité de se regarder, de porter une réflexion sur lui-même et sur son existence, ceci lui permettant d'acquérir un sens de l'individualité, une conscience de soi, l'être humain aurait accès à un univers dont les autres animaux seraient privés: la dimension narcissique, la relation à soi.

Les attaques ou les menaces infligées au narcissisme constitueraient, selon Fromm, Lowen et Van Rillaer, une des plus grandes sources d'agressivité destructrice. Celle-ci serait alors comprise comme étant une réponse adaptative et défensive à un environnement humain jugé hostile.

L'existence d'une pulsion agressive typiquement humaine et de nature narcissique telle que proposée par Van Rillaer, apparaît particulièrement intéressante dans le contexte de cette recherche étant donné l'angle sous lequel nous abordons le phénomène de la violence conjugale. Le caractère intime des relations de couple, le niveau d'engagement personnel et affectif qu'elles requièrent, les risques de blessures liés à l'implication de la dimension narcissique, constituent à prime abord un terrain propice à l'émergence d'une pulsion agressive agissant en tant que réponse à une attaque ou à une menace du narcissisme.

Une exploration théorique plus approfondie sur les liens existant entre les pulsions agressives et le narcissisme (« Narcissisme et pulsions agressives ») fournira certaines explications concernant les problèmes d'intégration de l'agressivité reliés aux troubles dans le développement du narcissisme.

CHAPITRE II. LE NARCISSISME: BASES THÉORIQUES

A. Évolution de la notion du narcissisme

Employé pour la première fois dans un contexte psychiatrique à la fin du XIX^e siècle, le terme de narcissisme a subi dans son évolution plusieurs modifications et a été l'objet de maintes discussions et débats au sein même de l'école psychanalytique.

C'est principalement Freud (1910) qui a posé les premiers jalons théoriques du narcissisme. Après avoir tenté d'expliquer le choix d'objet homosexuel, les psychoses, les névroses traumatiques de guerre, il parvient à une formulation plus précise en proposant la notion de "narcissisme primaire" relative à la période où le moi n'est pas encore une entité séparée du ça et de l'objet. Il le définit alors comme étant une force quasi-biologique et instinctuelle. Le narcissisme secondaire qui apparaît pour sa part avec l'achèvement de la constitution du moi, est défini par Freud (1914) comme étant un repli ou un retrait de la libido initialement attachée aux objets dans le but d'assurer l'unité et la cohésion du sujet. Freud fait une distinction très nette entre deux directions libidinales opposées: l'investissement objectal, dirigé vers l'objet, et l'investissement narcissique dirigé vers le sujet lui-même.

Après Freud, apparurent de nouvelles formulations théoriques du narcissisme apportant soit de légères modifications ou clarifications, soit des conceptions très différentes de celles qu'il avait déjà proposées.

Rank (1911) considère le narcissisme comme étant l'amour de soi à travers son corps et le rapporte à la vanité et à l'admiration de soi. Ferenczi (1913) met en évidence la toute-puissance inconditionnelle, hallucinatoire et magique caractérisant le premier âge de la vie. Tausk (1919) introduit les termes de "narcissisme inné" et de "narcissisme acquis" réfutant du même coup l'hypothèse d'un narcissisme primaire et alléguant qu'il existerait un moi psychique dès le début de la vie.

Federn (1928) postule, à son tour, l'existence d'un moi d'abord vague et pauvre en contenu se traduisant par un "sentiment du moi". Il serait la conséquence d'un investissement narcissique fondamental à l'oeuvre dès le début de la vie, allant ainsi à l'encontre du narcissisme primaire de Freud. Il définit alors le narcissisme comme étant l'investissement du moi et de ses frontières, tout en le considérant comme le moyen normal et essentiel d'établir la cohérence psychique du moi.

Balint (1937) postule l'existence d'un "amour primaire", d'une relation d'objet primaire, expression de la libido, dont la direction centrifuge va à l'encontre de l'hypothèse d'un narcissisme primaire. Pour lui le narcissisme ne peut être que secondaire, qu'une défense contre un objet d'amour inadéquat.

À partir de 1921, Mélanie Klein, admettant l'existence de relations objectales dès le début de la vie, élabore une théorie qui conteste de nouveau l'hypothèse d'un narcissisme primaire. Elle parle en termes d'"états narcissiques" caractérisés par le retour précoce de la libido sur des objets intériorisés. Elle propose alors l'existence de deux positions fondamentales dans le développement de l'enfant: la position schizo-paranoïde et la position dépressive.

Pasche (1964) avance l'hypothèse d'un "anti-narcissisme" et d'une "admiration primaire". Il existerait, selon lui, une tendance originaire à se dessaisir de son narcissisme au profit de l'objet, parallèlement au besoin de s'enrichir de l'amour de provenance extérieure. L'anti-narcissisme représenterait ainsi une tendance par laquelle le sujet renonce à une partie de lui-même, le poussant à se tourner vers l'extérieur.

Nacht (1965) réfute le concept d'instinct de mort primitif et définit le narcissisme primaire comme étant le "gardien de la vie". Le conflit, selon lui, n'est pas inné mais acquis, et il se situerait entre le moi et le monde extérieur.

Grunberger (1975) introduit la notion de "narcissisme moral". Il fait référence à l'aspect psychique de l'instinct de conservation et érige le narcissisme au rang d'instance psychique autonome. Le narcissisme évolue, selon lui, parallèlement à la composante pulsionnelle avec laquelle il est en relation dialectique et contribue à la structuration du moi. Pour pallier l'écroulement de son univers narcissique autonome, menacé par les frustrations inhérentes à la condition

humaine, l'enfant a besoin de confirmation narcissique provenant des objets extérieurs.

Kohut (1974 et 1977) définit le narcissisme comme étant l'investissement libidinal du "soi". Conçu comme étant le contenu de l'appareil mental et qualifié de structure psychique, le soi serait le lieu où s'emmagasinent les expériences subjectives, le vécu de la personne. Il postule l'existence d'une évolution parallèle du narcissisme et des relations objectales. Il introduit les concepts de "soi grandiose" et d'"imago parentale idéalisée" représentant les deux configurations narcissiques fondamentales et qui constitueraient des étapes normales du développement des formations secondaires visant à rétablir le narcissisme primaire. Coexistant dès le début, le "soi grandiose" débouche sur des formes plus évoluées et plus réalistes du narcissisme, tandis que l'"imago parentale idéalisée" débouche sur l'amour objectal. Kohut attribue les troubles du narcissisme à des fixations à des configurations archaïques du soi grandiose ou à des objets archaïques surestimés et investis narcissiquement.

Kernberg (1980) propose une théorie sophistiquée du narcissisme érigée sur les bases de la "psychologie du moi" et de la théorie des relations d'objet. Il tente d'intégrer les dimensions cognitives, affectives et développementales du soi qu'il définit comme étant une structure intrapsychique appartenant au moi et constituée de représentations de soi. Kernberg fait une analyse structurale des représentations d'objets internalisées. Il définit le narcissisme comme étant un processus d'intériorisation d'un ensemble de représentations de soi et d'autrui résultant en une représentation globale de soi.

En plus d'un effort d'intégration des représentations de soi et des représentations d'objet, du moi et du soi, ainsi qu'une intégration de la libido et de l'agressivité, Kernberg distingue clairement le narcissisme normal et le narcissisme pathologique et élabore un diagnostic différentiel très précis des troubles du narcissisme.

Duruz (1984) introduit le concept de "narcissisme tensionnel". Selon lui, un "processus d'idéalisation refoulante" imposerait un renoncement du moi à son narcissisme primaire engendrant alors une cicatrice narcissique. Il renvoie à la "fonction de liaison du narcissisme" qui permet la formation du moi par un mouvement de déplacement de la libido sur l'idéal du moi. Selon Duruz, il y aurait

un processus de négation, source de tension et de conflit, à la base de la formation du moi. Ce double mouvement permettrait, d'une part, au sujet de se poser psychiquement comme consistant et cohérent, et le révélerait, d'autre part, comme étant foncièrement divisé en lui-même.

B. Fonctions du narcissisme

Qu'il soit d'origine prénatal ou qu'il soit constitué par le contact avec le monde extérieur, qu'il soit l'investissement libidinal du moi ou du soi ou de leurs représentations, qu'il soit une pulsion, une instance parallèle par rapport au monde pulsionnel ou une instance psychique autonome, tous les auteurs s'accordent pour donner au narcissisme un rôle fondamental dans l'édification de l'identité, des bases de la personnalité, d'un sentiment d'intégrité, de sécurité intérieure et d'amour de soi.

1. Mythe du paradis perdu

Au tout début, avec Freud (1910-1914), le narcissisme était associé au "mythe du paradis perdu" qui conférait à l'organisme humain une tendance fondamentale à rechercher et à recréer un état d'équilibre parfait semblable au séjour intra-utérin, où, libre de tout besoin et de tout conflit, le sujet est souverain et tout-puissant.

Grunberger (1975) introduit la notion d'un "moi égo-cosmique" relié à un état d'équilibre et de bien-être, et souligne son accord avec Freud sur cette tendance à rechercher et à reconstituer "l'état élationnel pré-natal", un "système homéostatique parfait", un "état de perfection et de complétude" dans lequel le sujet se vit en relation symbiotique de toute-puissance.

Kohut (1974) va dans la même direction en associant au narcissisme cette tendance fondamentale à préserver et rétablir "l'expérience de perfection originelle", période pendant laquelle l'organisme humain ignore sa situation de dépendance par rapport à l'objet.

Pour Freud (1914), c'est à la fin du narcissisme primaire, par la différenciation du moi et de l'objet, quand le sujet se rend compte qu'il a besoin d'un objet extérieur pour satisfaire ses besoins, qu'il sent lui échapper ce sentiment de toute-puissance qu'il devra compenser par la production d'idéaux du moi auxquels il

cherchera dès lors à se conformer et à vouloir atteindre. "L'idéal du moi est l'héritier du narcissisme primaire".

2. Maintien de la vie

Le narcissisme est aussi vu par plusieurs auteurs (Freud, Grunberger, Kohut, Nacht) comme ayant pour fonction première d'assurer la survie de l'organisme. Freud parle d'une force instinctuelle quasi-biologique qui maintient la cohésion de l'ensemble psychosomatique permettant l'adhésion à la vie et la conservation de sa propre existence. Selon lui la libido narcissique est une pulsion d'auto conservation qui assure la cohésion et l'intégrité de l'organisme. Le "narcissisme inné" de Tausk, le "narcissisme gardien de la vie" de Balint, le "narcissisme moral" représentant l'aspect psychique de l'instinct de conservation de Grunberger, représentent tous à leur façon la fonction de conservation de la vie attribuée au narcissisme.

3. Construction de l'identité

Il semble que la fonction de formation de l'identité attribuée au narcissisme fasse l'unanimité chez tous les auteurs même si leurs idées divergent quant aux processus qui sous-tendent la naissance et le développement psychique de l'être humain.

Selon Freud (in Dessuant 1983), la formation du moi est rendue possible grâce aux processus de projection, d'idéalisation, d'introjection et d'identification. Confronté à la réalité de la condition humaine, expérimentant son incompetence à se suffire à lui-même et son insuffisance, l'enfant projetterait la toute-puissance qu'il sent lui échapper sur une figure parentale qu'il idéaliserait et prendrait comme modèle. En s'identifiant à l'objet idéalisé, l'enfant se réattribuerait du même coup les qualités de l'objet. L'enfant cesserait alors d'adresser son investissement narcissique à son moi désidéalisé pour investir une nouvelle instance introjectée, l'idéal du moi, lui permettant de renoncer à sa toute-puissance perdue et à l'état fusionnel du narcissisme primaire.

Duruz (1985), en accord avec Freud, insiste sur le processus d'idéalisation dans la formation de l'identité. Selon lui, toute identité est narcissique parce qu'idéalisée. Les idéaux narcissiques seraient des représentations psychiques identificatoires qui favoriseraient l'individualisation du sujet et qui lui définiraient

une identité à partir de laquelle il peut progressivement s'affirmer comme "moi, je". Il définit alors le narcissisme comme étant ce qui pousse le sujet à se vivre et à se faire reconnaître comme unique et incomparable, et... "ce qui signe l'entrée dans la vie psychique grâce à la création d'un espace intérieur personnel". Le narcissisme permettrait ainsi au moi (ou au soi) de se constituer comme... "lieu expérientiel des identifications du sujet".

Kohut (1974) met l'accent sur l'intégration du soi grandiose et d'intériorisation du « soi-objet » dans le processus d'édification de structures psychiques solides (idéal du moi et surmoi) qui rendent possible la régulation, l'adaptation et l'intégration des pulsions, ainsi que la constitution d'un sentiment de cohésion et d'unité de soi.

Kernberg (1980) centre sa théorie sur le processus d'intériorisation des objets externes dans la formation de la personnalité. Les représentations d'objet qui en résultent détermineraient les représentations de soi et permettraient la formation de l'image globale de soi, la structuration du soi. L'intégrité du soi se caractériserait par une continuité de l'expérience de soi et dépendrait de l'équilibre entre les pulsions libidinales et agressives du soi et de ses représentations, favorisant ainsi une prédominance de l'investissement libidinal du soi. L'identification à de bons objets internes procurerait alors un sentiment de bien-être et de sécurité intérieure.

4. Amour de soi et amour objectal

Parallèlement à la fonction de formation de l'identité conférée au narcissisme, celui-ci joue un rôle central dans l'émergence et le maintien de l'amour de soi, ainsi que dans le développement d'une aptitude à aimer les autres. Le narcissisme favoriserait ainsi l'évolution psychique de l'individu, son développement et son autonomie.

Pour Freud (Dessuant 1983), le narcissisme, obligeant l'enfant à se tourner vers le monde extérieur pour compenser ses pertes et ses blessures narcissiques, permettrait, par le processus d'identification, l'accès au monde objectal ainsi que le rétablissement et le maintien de l'amour de soi.

Selon Grunberger (1975), le développement humain serait sous la dépendance du narcissisme sur lequel la vie pulsionnelle serait basée et dirigée. Après la naissance, les frustrations perturbant l'univers élationnel de l'enfant, celui-ci aurait à restructurer son économie libidinale sur une base objectale et pulsionnelle. L'objet primitif aurait, pour sa part, à fournir la confirmation narcissique au moment de la formation du moi afin de permettre au sujet de se sortir du monde fusionnel illimité et tout-puissant du narcissisme primaire, favorisant ainsi une évolution normale et une maturation pulsionnelle satisfaisante. Il définit l'investissement narcissique comme étant un mouvement narcissisant et valorisant du soi qui change libidinalement les objets et le moi, son devenir, ses actes et ses satisfactions pulsionnelles.

Pour Duruz (1975), le narcissisme, grâce à des représentations idéalisées de soi, rendrait possible l'expérience d'individuation vécue subjectivement dans des sentiments d'unité, de continuité, de stabilité dans le temps et dans l'espace ainsi que dans le sentiment d'être unique et différencié des autres, qui sont à l'origine de l'estime de soi.

Selon Kohut (1974), l'intégration du soi grandiose fournirait au sujet l'énergie nécessaire à l'accomplissement de ses buts et de ses ambitions lui procurant la satisfaction et l'estime de soi. L'intériorisation du soi-objet permettrait pour sa part d'investir l'objet réel par le biais d'un psychisme séparé des objets archaïques. Le narcissisme favorise ainsi l'estime de soi, la confiance en soi, l'autonomie à l'égard des objets et une capacité d'amour objectal.

Selon Kernberg (1980), le narcissisme qui permet l'émergence des différentes structures psychiques et qui assure un équilibre global entre elles, résulterait en une prédominance d'amour de soi permettant de développer une capacité d'aimer les autres en rassurant le sujet sur sa propre bonté à l'égard des objets, renforçant ainsi ses liens objectaux. "Une augmentation de l'investissement libidinal du soi s'accompagne d'une augmentation de l'investissement libidinal des objets" (Kernberg 1980).

C. Les troubles du narcissisme

Pour faire suite à cette brève présentation de la notion du narcissisme, de son évolution, de son rôle fondamental dans le maintien de la vie, dans la construction de l'identité ainsi que dans la capacité de s'aimer soi-même et d'être en relation avec

les autres, voyons maintenant comment certains auteurs définissent les pathologies du narcissisme ainsi que les mécanismes qui les sous-tendent.

1. **Jean Bergeret**

Selon Bergeret (1984), on peut rencontrer des troubles du narcissisme à tous les niveaux de sévérité des pathologies. La structure psychotique correspondrait à une défaillance de l'organisation narcissique primaire des premiers instants de la vie et se traduirait par une attitude autiste plus ou moins radicale provoquée par une régression narcissique massive agissant comme défense contre une angoisse profonde de morcellement.

La lignée structurelle névrotique serait caractérisée par l'organisation de la personnalité sous le primat du génital alors que le sujet n'a subi que des fixations prégénitales modestes. Les régressions névrotiques concerneraient alors davantage la libido que le moi, qui s'y trouve complet.

Dans l'organisation limite de la personnalité, le moi aurait dépassé sans de trop grandes frustrations les relations d'objet précoces jusqu'à ce qu'un traumatisme psychique ressenti comme une frustration très vive, un risque de perte d'objet à un moment où l'enfant n'est pas encore assez mature pour y faire face, ne vienne provoquer un blocage dans l'évolution de la maturité affective du moi.

Bergeret (1984) définit l'organisation limite comme étant avant tout une maladie du narcissisme qui s'y trouve mal établi et fragile. Le sujet demeurerait très dépendant de l'objet envers lequel il aurait éprouvé des besoins excessifs de compréhension, de respect, d'affection et de soutien. L'objet jouerait alors un rôle de moi auxiliaire. "Le sujet demeure trop massivement dépendant des variations de la réalité extérieure et des positions des objets comme de leur distance à son égard" (Bergeret 1974). L'état limite lutterait contre l'angoisse de dépression qui surviendrait lorsque l'objet anaclitique risque de faire défaut.

Bergeret (1984) attribue les troubles de l'organisation limite à des parents eux-mêmes instables sur le plan narcissique qui encouragent une relation de dépendance avec l'enfant. Leurs exigences élevées envers celui-ci, pour combler leur propre narcissisme, seraient vécues comme étant contradictoires étant donné le manque de gratification narcissique en retour.

Même si on peut rencontrer des traits de caractère narcissiques en rapport avec de plus ou moins grandes atteintes narcissiques archaïques, aussi bien au niveau purement caractériel qu'au niveau de la symptomatologie morbide, le "caractère narcissique" comme tel correspondrait, selon Bergeret, à une adaptation relationnelle de l'organisation narcissique des états limites.

Quoiqu'ils puissent prendre des allures très variées, la relation d'objets s'y trouvant toujours de mode anaclitique, les caractères narcissiques luttent toujours contre l'angoisse de dépression liée à la perte de l'amour et de la protection de l'objet (Bergeret 1974).

Les défenses du caractère narcissique lui assureraient à la fois le maintien de la dépendance et de la maîtrise de l'objet, et ce, dans le but d'éviter tout risque de privation ou d'abandon.

On retrouverait, selon Bergeret (1974), une composante agressive sous-jacente constante dans toutes les organisations narcissiques. Chez le caractère abandonnique, pour qui le moindre manque déclenche un vécu hostile, la composante agressive se manifesterait sous forme de revendication ou de vengeance afin de désespérer et de maîtriser l'objet. L'hyper émotivité à fleur de peau du caractère narcissique phobique pourrait déclencher à tout moment des orages affectifs. L'instabilité émotionnelle du psychopathe, due à la faiblesse de son moi et à sa grande dépendance serait à la base de ses manifestations de violence.

2. Otto Kernberg

Kernberg (1980) distingue aussi différents niveaux de gravité de pathologie du narcissisme. Toute défense ayant, entre autres, une fonction narcissique, celle de protéger et de rehausser l'estime de soi, des défenses narcissiques seraient érigées dans de nombreux types de pathologie de la personnalité. Tous les individus qui ont une réaction névrotique ou pathologique de la personnalité seraient aux prises avec des problèmes narcissiques se traduisant par une vulnérabilité du soi.

Kernberg distingue trois niveaux de pathologie du narcissisme. Les formes les moins graves sont celles associées à une régression depuis un narcissisme adulte normal à un narcissisme infantile normal constituant une défense contre les conflits névrotiques qui sont une source de distorsion du narcissisme normal.

Les pathologies qui se caractérisent par une relation à un objet qui représente le soi, tandis que le soi est identifié à cet objet, représenteraient un niveau plus grave de pathologie du narcissisme. On y retrouverait un investissement d'objet qui remplace le soi déformé par des identifications à l'objet.

Les formes les plus sévères de pathologie du narcissisme seraient, selon lui, celles qui se caractérisent par la relation d'un soi grandiose à un soi grandiose temporairement projeté sur l'objet. Ce type de relation serait caractéristique de la personnalité narcissique. La relation narcissique, celle du soi grandiose pathologique au soi grandiose pathologique projeté, aurait remplacé la relation d'objet.

Kernberg fait une distinction entre trois sous-groupes de ce type de pathologie: ceux qui sont capables d'une adaptation de surface efficace, ceux qui souffrent d'une incapacité à établir des relations affectives durables et qui sont affectés par des sentiments chroniques de vide intérieur et enfin ceux qui fonctionnent à un "niveau limite manifeste".

Selon Kernberg, il y a fréquence d'emboîtement des organisations narcissiques et des organisations limites. Le manque d'intégration du soi normal dans les organisations narcissiques serait compensé par le développement d'un "soi grandiose pathologique" permettant une certaine intégration du moi, évitant ainsi le clivage du soi caractéristique des organisations limites.

L'absence de capacité de dépendre d'autrui des personnalités narcissiques qui s'oppose à la dépendance acharnée des personnalités limites et une capacité conservée de relations d'objet, contribue fondamentalement au diagnostic différentiel entre la personnalité narcissique qui fonctionne au niveau limite manifeste et les personnalités limites (Kernberg 1980).

Tandis qu'il définit les organisations limites comme une pathologie des relations d'objet internalisées dans lesquelles les représentations du soi et de l'objet sont dissociées ou clivées, Kernberg distingue les organisations psychotiques de la personnalité par la prédominance d'un manque de différenciation entre les représentations du soi et de l'objet, un fusionnement du soi et de l'objet. À ce niveau de pathologie, les conflits et les défenses psychotiques l'emporteraient sur les investissements narcissiques et objectaux.

Selon l'auteur, les relations d'objet pathologiques et les relations à des objets internes pathologiques seraient à la base du développement d'une mauvaise différenciation et d'une intégration pathologique des différentes structures psychiques. Celles-ci résulteraient en un trouble de l'activité du moi dans son rôle de différenciation du soi au réel extérieur constituant ainsi les racines du narcissisme pathologique.

Se rapportant plus particulièrement aux personnalités narcissiques, Kernberg attribue le problème principal de cette pathologie à une perturbation du respect de soi en rapport à des perturbations spécifiques des relations d'objet. Selon lui, le narcissisme pathologique serait dû en grande partie à la charge excessive des pulsions agressives archaïques, à une rage orale provenant de conflits agressifs oraux intenses et primitifs avec des objets internalisés menaçants.

Une étude approfondie de l'histoire de ses patients aurait mis en relief l'existence de relations avec des figures parentales insensibles, indifférentes, empreintes d'agressivité malveillante non verbalisée ainsi qu'une utilisation narcissique de l'enfant par une mère froide, hostile et hyper protectrice aboutissant à une inclusion de l'enfant dans le monde narcissique de la mère.

Une des principales caractéristiques des personnalités narcissiques serait leur incapacité à éprouver des réactions dépressives face à la perte. Ils éprouvent plutôt de la colère et un désir de vengeance.

3. Heinz Kohut

Pour Kohut (1974), ce sont des entraves au développement des deux configurations narcissiques fondamentales que sont le "soi grandiose" et "l'images parentale idéalisée" qui sont à l'origine des pathologies du narcissisme. Il définit le narcissisme pathologique comme des troubles spécifiques dans le domaine du soi et des objets archaïques investis de libido narcissique. Ces troubles se présenteraient sous forme de fixations à des configurations archaïques du soi grandiose ou à des objets archaïques surestimés, investis narcissiquement et non intégrés au reste de la personnalité.

Si l'enfant subit des traumatismes graves, comme la perte de son objet d'amour, ou si ses besoins d'exhibitionnisme ne sont pas gratifiés, le soi grandiose ne

pourrait pas s'intégrer au moi, il demeurerait sous sa forme première et lutterait pour la satisfaction de visées archaïques. Le manque de gratification ou de confirmation des besoins exhibitionnistes de l'enfant serait vécu par celui-ci comme une blessure, une atteinte au soi grandiose qui entraînerait une manifestation d'agressivité, un besoin de revanche, un sentiment d'avoir à rétablir les torts qui lui ont été causés.

Une entrave grave au développement du soi grandiose entraînera une vulnérabilité narcissique diffuse, une déficience de l'estime de soi, des troubles dans les systèmes d'idéaux et des sentiments de honte (Kohut 1974).

Quant à l'imgo parentale idéalisée, elle persisterait sous sa forme d'objet transitionnel archaïque nécessaire au maintien de l'équilibre narcissique si l'enfant est dramatiquement déçu par un adulte qu'il admire. Une brusque désidéalisation du soi-objet empêcherait l'imgo parentale idéalisée de se transformer en structure psychique régulatrice de tensions (surmoi). L'enfant demeurerait alors fixé à un soi-objet archaïque et tout au long de sa vie il dépendrait de certains objets répondant aux critères de l'objet archaïque idéalisé et recherchés comme des substituts des fragments manquant à sa structure psychique.

Selon Kohut, des perturbations du développement des deux configurations narcissiques fondamentales occasionneraient des conséquences différentes selon la phase de développement pendant laquelle elles surviennent. Des perturbations précoces causeraient une faiblesse générale des structures nuisant à la capacité de maintenir l'équilibre narcissique fondamental. Des perturbations plus tardives (période préoedipienne) gêneraient la formation des structures destinées au contrôle des pulsions, à leur canalisation et à leur neutralisation. Des perturbations survenant à la période oedipienne empêcheraient l'idéalisation complète du surmoi. La personne demeurerait à la recherche de figures idéales du monde extérieur.

Dans son tableau nosographique des troubles du soi, Kohut fait une distinction très nette entre les pathologies narcissiques et les pathologies névrotiques, celles-ci étant des réactions d'un soi perturbé mais structurellement non endommagé alors que pour les premières ce serait l'existence même du soi qui serait menacée.

4. **Bella Grunberger**

Grunberger (1975) met l'accent sur le manque de valorisation et de confirmation narcissiques pour expliquer l'origine des troubles du narcissisme. Confronté dès la naissance aux frustrations inhérentes à la condition humaine, l'enfant aurait besoin d'apports narcissiques provenant de l'extérieur pour pallier l'écroulement de son univers narcissique étant donné son immaturité et sa grande dépendance.

Selon lui, chaque fois que la toute-puissance narcissique se heurte à la réalité traumatisante, l'enfant subirait une blessure narcissique vécue comme un sentiment d'insuffisance, de petitesse par rapport à la toute-puissance narcissique. S'il n'était pas encouragé par l'amour et le soutien des parents à affronter les difficultés inhérentes à son développement et à la réalité extérieure, son narcissisme ne pourrait pas s'intégrer dans son système pulsionnel et demeurerait infantile et inadapté. Il en résulterait une expérience vécue par le moi comme une infirmité honteuse, un mélange d'écrasement moral, de tristesse, de dégoût, de profonde misère et de découragement.

Grunberger distingue certaines pathologies du narcissisme qu'il met en relation avec différents modes de rétablissement narcissique correspondant aux différents stades de développement de l'enfant.

La projection de la confirmation narcissique manquante sur une figure parentale idéalisée serait, selon lui, une façon de rétablir le narcissisme et aurait pour conséquence de renforcer les exigences de l'idéal du moi sur le moi. La trop grande marge entre l'idéal du moi et la maturité pulsionnelle du moi serait à l'origine de la dépression. Le sujet ne se sentirait plus le droit et la capacité de s'approvisionner à ses propres sources pour se valoriser narcissiquement étant désormais dépendant d'apports narcissiques de l'extérieur pour combler son besoin avide d'être aimé et valorisé. Ses relations objectales prendraient alors la forme d'une quête harassante et incessante de l'objet vouée à l'impasse.

Relié à un conflit autour de l'oralité, le rétablissement narcissique se ferait sous forme d'exigences et de revendications avides et violentes. Au cours du processus de maturation, parvenu au stade anal, le rétablissement narcissique dévierait vers la maîtrise objectale. Dans le cas de conflit de l'analité, le sujet aurait

tendance à maîtriser totalement l'objet, à le posséder. La perte de la maîtrise de l'objet le plongerait dans un intense sentiment d'insécurité. Il aurait tendance à réagir en attaquant l'objet, en le dégradant, en le dépouillant et en l'accusant d'être insuffisant du point de vue narcissique.

5. Alexander Lowen

Lowen (1983) relie les troubles du narcissisme à une distorsion du développement engendré par des failles dans la relation parent-enfant. La façon dont les parents voient et traitent l'enfant aurait des conséquences directes sur l'image que celui-ci a de lui-même.

Les individus narcissiques souffriraient tous d'une blessure narcissique profonde dans leur enfance, d'une atteinte à leur estime de soi qui laisserait des cicatrices et qui influencerait leur personnalité. Pour Lowen, la principale cause des blessures narcissiques réside dans l'abus du pouvoir des parents sur leurs enfants dans le but de satisfaire des buts personnels. L'enfant, en position d'infériorité et de dépendance devant ceux qui possèdent l'autorité et le pouvoir, n'aurait de choix que de se soumettre et de réprimer sa colère et sa haine. Aux prises alors avec un sentiment d'impuissance et de profonde humiliation, il tenterait d'éviter dans sa vie ultérieure toute situation potentiellement humiliante.

Pour s'assurer de ne pas se retrouver sous le contrôle et le pouvoir de quelqu'un d'autre, il exercerait lui-même le contrôle sur les personnes et les situations extérieures. Selon Lowen, tous les individus narcissiques se caractérisent par une soif de pouvoir et d'autorité sur autrui. Toute remise en question de leur pouvoir ou de leur image narcissique risquerait de les faire se sentir impuissants, de faire surgir la crainte d'être humilié et de le faire entrer dans des accès de rage irrationnelle, excessive et destructrice.

Souvent le centre des luttes parentales et piégé dans des situations insoutenables où il est séduit et utilisé par l'un des deux parents ou même les deux à la fois, l'individu narcissique développerait une peur d'être utilisé et manipulé par les personnes avec qui il entre en relation intime.

6. Alice Miller

Miller (1983) met l'accent sur l'investissement narcissique de l'enfant par la mère pour expliquer l'étiologie des troubles du narcissisme. L'utilisation narcissique de l'enfant, la séduction, la manipulation, le mépris et tout ce qui peut être perçu par l'enfant comme un manque de respect envers son vrai soi, serait vécu comme une humiliation.

Pour compenser le déficit narcissique de la mère, et pour rétablir son estime de soi, l'enfant abandonnerait une partie de lui-même, son vrai soi, perdant ainsi de son authenticité narcissique, ainsi que la possibilité de développer sa propre expression, sa vitalité et sa liberté intérieure. L'expérience lui démontrant qu'il ne peut être aimé pour ce qu'il est vraiment, il développerait une fausse personnalité, un faux soi, plus conforme aux exigences et aux attentes des personnes aimées. Il tenterait alors, par ses performances, de devenir l'enfant parfait afin de conserver ou de récupérer l'amour de l'objet. "La plaie narcissique la plus profonde est celle de ne pas avoir été aimé pour ce que nous étions" (Miller 1983).

Le soi grandiose, ce "compromis provisoire", protégerait le sujet contre la dépression qui, selon l'auteur, serait une défense contre la profonde douleur que provoque la perte du soi et le résultat de la peine, de la tristesse et de la colère réprimée.

En plus de démontrer une très grande disposition à s'adapter à son environnement relationnel, l'individu grandiose exigerait la perfection de lui-même et des autres. Il mépriserait les sentiments d'impuissance et de faiblesse chez les autres et dénierait les siens. Il serait aux prises avec de grandes inquiétudes, une grande vulnérabilité aux humiliations, une fragilité du respect de soi, des sentiments de honte et de culpabilité, et de très fortes agressions non neutralisées. Dans la vie adulte, la perte soudaine de l'objet ou la perte de contrôle de cet objet réparateur et reconfortant réactiverait le compromis provisoire et provoquerait une rage narcissique très intense.

D. Les vicissitudes du narcissisme

Un survol de la théorie sur le narcissisme, bien que les points de vue diffèrent sensiblement d'un auteur à l'autre, nous permet de tirer des conclusions globales sur

les répercussions entraînées par des difficultés à établir un narcissisme suffisant et intégré dans la personnalité et sur son évolution de l'enfance à la vie adulte. Ces répercussions sont observables dans les modes de relation que l'individu établit et entretient avec les autres.

Nous tenterons dans les pages suivantes, d'approfondir, à l'aide des positions théoriques de différents auteurs, six (6) grands thèmes qui nous paraissent importants dans le cadre de cette recherche et que nous énumérons comme suit:

- 1) Les troubles du narcissisme originent de la petite enfance, des relations avec les figures parentales.
- 2) Quelle que soit la manifestation clinique des problèmes en rapport avec le narcissisme, on constate dans tous les cas le maintien d'une dépendance persistante à l'objet.
- 3) Les troubles du narcissisme se manifestent par une atteinte à l'estime de soi: dévalorisation de soi, faible estime de soi, image négative de soi.
- 4) Les troubles du narcissisme jouent un rôle important dans l'étiologie de la dépression.
- 5) Les troubles du narcissisme s'accompagnent souvent d'une déficience du contrôle des pulsions agressives se manifestant par des réactions hostiles.
- 6) Les troubles du narcissisme ont des répercussions dans plusieurs domaines de la vie, notamment dans la vie amoureuse.

1. Narcissisme et petite enfance

Le postulat selon lequel les différentes pathologies psychiques trouvent leur origine dans la petite enfance fait partie des fondements de la théorie psychanalytique. Les troubles du narcissisme ne font pas exception à la règle. Étant donné le rôle fondamental accordé au narcissisme dans la construction de l'identité, dans la mise au monde psychologique de l'individu humain, sa fonction apparaît d'autant plus importante plus le sujet est immature et dépendant de l'extérieur pour assurer sa survie.

a. **Relation d'objet précoce**

Les figures parentales, en particulier la mère, occupent une place primordiale pour l'enfant dans sa maturation physique et psychique. L'adéquation des soins maternels en réponse aux besoins primaires de l'enfant (manger, dormir, être pris, se sentir en sécurité) l'aidant ainsi à affronter l'épreuve de la réalité, est déterminante pour la structuration de l'identité du sujet. Si un enfant subit une trop grande carence de soins, de nourriture ou d'affection de la part de la figure maternelle, il éprouvera un sentiment d'insécurité qui pourrait le faire régresser jusqu'à un état psychotique, par un retrait narcissique majeur.

Par contre, une attitude surprotectrice de la part de la figure maternelle, cherchant à éviter toute frustration à l'enfant, peut aussi avoir des conséquences néfastes pour le sujet qui se trouve alors encouragé à rester fixé dans une relation fusionnelle.

D'après Grunberger (1975), l'objet primitif doit fournir la confirmation narcissique nécessaire au moment de la formation du moi, permettant au sujet de se sortir du narcissisme primaire, monde fusionnel et tout-puissant, permettant alors une évolution normale et une maturation pulsionnelle satisfaisante.

Selon Dessuant (1983), le rôle de la mère est primordial pour assurer l'équilibre frustration-gratification. La satisfaction immédiate des besoins de l'enfant le confirmerait dans sa mégalomanie primaire qui devient difficile à abandonner. L'absence de satisfaction entraînerait de son côté l'édification d'un idéal du moi inaccessible suscitant des sentiments d'infériorité et la dépression.

Pour Chassequet-Smirgel (Dessuant 1983), chaque étape du développement doit fournir à l'enfant les gratifications qui lui permettent de ne pas désirer revenir à un état antérieur, mais également suffisamment de frustration pour qu'il n'ait pas envie de s'y arrêter.

Pour Kohut (1974), l'amour et les soins de la mère consolident un soi grandiose archaïque et fragile permettant à l'enfant de transcender les frustrations relatives aux inévitables lacunes des soins maternels et aux imperfections de la réalité humaine. Par contre, de trop grandes frustrations de la part de la mère,

provoqueraient un arrêt du développement du narcissisme et une fixation à une des configurations narcissiques archaïques.

En plus d'être confronté à la réalité extérieure, le jeune enfant, de par sa condition humaine, est aussi confronté à son extrême dépendance vis-à-vis l'objet. La qualité de la relation parent-enfant apparaît alors comme étant déterminante pour le développement psychique du sujet étant donné que la formation de l'identité se fait par identification aux figures parentales. Selon Dessuant (1983), l'identité primaire narcissique résulte de l'attachement entre le sujet et l'objet, de sa relation de dépendance avec la mère pour la satisfaction de ses besoins pulsionnels.

Les troubles du narcissisme et de l'identité apparaissent alors comme étant en étroite relation avec des troubles dans les relations avec les figures parentales. D'après Kernberg (1980), "On ne peut étudier les vicissitudes du narcissisme normal ou pathologique sans les relier au développement des relations d'objet". Selon lui, les organisations narcissiques font suite aux aléas de l'intériorisation des représentations d'objet, quand le soi développe des processus identificatoires pathogéniques et qu'il se modèle sur un objet internalisé pathogénique. "Le développement d'une différenciation et d'une intégration pathologiques du moi et du surmoi dérive des relations d'objet pathologiques" (Kernberg 1975).

Tous les auteurs cités proposent chacun à leur façon des causes ou des origines du développement pathologique du narcissisme. Que ce soit une perte d'objet d'amour, une absence de confirmation et de valorisation narcissiques, un investissement narcissique de l'enfant de la part de la mère, une utilisation narcissique de l'enfant, la non gratification des besoins exhibitionnistes de l'enfant, une trop grande frustration de la part de la mère, un abus de pouvoir de la part des parents, il semble que tout ce qui peut être vécu comme étant une humiliation, une privation d'amour, un manque de reconnaissance et de respect de l'enfant dans ce qu'il a de plus précieux et d'unique soit vécu comme une atteinte grave à l'amour qu'il se porte à lui-même, comme une blessure narcissique.

b. Traumatisme précoce et traumatisme tardif

Une atteinte grave à l'intégrité narcissique à la suite d'une blessure narcissique survenant dans la petite enfance constitue un traumatisme précoce ayant des conséquences déterminantes dans la vie du sujet. S'il réussit à éviter la

régression psychotique, l'enfant tentera, compte tenu de son niveau de maturité et de la gravité du traumatisme, de restaurer son intégrité narcissique en érigeant un système de défense qui lui permettra de transformer sa réalité interne en réaménageant sa vie émotionnelle. Même s'il a été relégué au niveau inconscient, le traumatisme précoce demeure toujours actif dans la vie actuelle en maintenant l'individu vulnérable à toute nouvelle blessure narcissique.

Un traumatisme actuel (tardif) aura pour effet d'ébranler les défenses, de réactiver le traumatisme précoce et de raviver la blessure narcissique infantile. Le traumatisme tardif, souvent anodin, se trouve amplifié et surdéterminé par les traces (cicatrices) laissées par le traumatisme précoce provoquant alors des réactions qui semblent objectivement disproportionnées.

2. Narcissisme et dépendance

De par sa condition de petit humain, l'enfant est extrêmement dépendant de son environnement humain pour le maintien de sa vie, depuis la naissance jusqu'à ce qu'il aie atteint un certain niveau d'autonomie. Il semble que des carences ou des traumatismes survenant au cours du processus de maturation pulsionnelle affectent le développement normal du narcissisme et empêchent le sujet d'atteindre un niveau d'autonomie suffisant. Il en résulterait que le sujet restera dépendant des objets extérieurs étant donné qu'il ne peut s'approvisionner narcissiquement à ses propres sources.

Pour Kohut (1974), l'objet est porteur du narcissisme de l'enfant étant donné que celui-ci transfère sa perfection originelle perdue sur l'objet (soi-objet), pour ensuite la récupérer en l'intériorisant. Si l'intériorisation du soi-objet était compromise, l'imgo parentale idéalisée persisterait sous sa forme première, comme objet nécessaire au maintien de l'équilibre narcissique. Le sujet resterait alors dépendant d'objets extérieurs qui possèdent ce qui lui manque (perfection, puissance) et serait voué à une quête intensive de l'objet.

Pour Kernberg (1980), les troubles associés à la personnalité narcissique auraient pour origine des besoins oraux insatisfaits. Le sujet aurait vécu sa relation de dépendance face aux figures parentales dans une atmosphère de grande insécurité du fait que l'objet était hostile, indifférent et en même temps hyper

protecteur. L'enfant aurait alors vécu un grand manque d'amour et un profond sentiment de solitude.

Dans la vie adulte, la plus grande crainte de ces individus serait de dépendre de quelqu'un d'autre, parce que... "dépendre signifie haine, envie, et être exposé au danger d'être exploité, maltraité et frustré" (Kernberg 1980). Ils développeraient alors un "soi grandiose", une attitude d'indépendance et de méfiance, une vie affective superficielle et ce, afin de nier leur dépendance excessive des objets extérieurs, de se défendre contre le besoin des autres et contre la peur du rejet.

Pour Grunberger (1975), lorsque l'enfant se rend compte qu'il est dépendant de l'objet pour assurer sa propre existence, il éprouve des sentiments d'impuissance et d'insuffisance liés à la perte de la toute puissance illusoire de se satisfaire lui-même sur un mode autonome. Suite à un manque de confirmation et de valorisation narcissiques, le sujet serait obligé de projeter sa toute-puissance, qu'il sent lui échapper, sur une figure parentale afin de sauvegarder son narcissisme et de pouvoir s'aimer en tant qu'objet.

Mais en agissant ainsi, le sujet laisse une partie de lui-même échapper à son contrôle et vivra désormais en dépendance étroite de cette instance (idéal du moi), ce qui pourra devenir un véritable esclavage (Grunberger, 1975).

Toujours selon Grunberger (1975), c'est avec l'intégration de la composante anale dans le développement pulsionnel que l'enfant met fin à la dépendance obligatoire à son milieu et se met à la découverte de son autonomie. En s'opposant, l'enfant établit une distance qui le délimite par rapport à l'objet. Ce mouvement énergétique, à la base de son sentiment de sécurité, jouerait un rôle important dans la structuration de son identité.

Au stade anal, l'enfant cherche à maîtriser l'objet pour rétablir son intégrité narcissique. Comme à tous les stades du développement pulsionnel, l'enfant doit être confirmé, valorisé narcissiquement par les figures parentales pour passer de la relation symbiotique à la relation d'objet séparée et accéder à des niveaux plus évolués de développement. Le manque de confirmation et de valorisation de la composante pulsionnelle anale aurait pour conséquence un maintien de l'état de dépendance de l'objet et une fixation au besoin de maîtrise sans faille de l'objet. "Il

cherchera à le dominer, à le diminuer et à le posséder totalement" (Grunberger 1975).

Quel que soit le stade de maturation pulsionnelle de l'enfant, le manque de confirmation et de valorisation narcissiques le maintiendrait dans un état de dépendance face aux objets extérieurs, un besoin constant d'apports narcissiques de la part des autres. "Son narcissisme restera infantile, inadapté et anachronique" (Grunberger 1975).

Comme nous l'avons souligné dans le sous-chapitre des troubles du narcissisme, Bergeret (1984) met l'accent sur la relation de dépendance, présente dans les états limites et dans les organisations narcissiques, face à l'objet qui de son côté entretient ce lien de dépendance vis-à-vis l'enfant. Ces individus lutteraient principalement contre la peur de perdre et l'amour et la protection de l'objet envers lequel ils ont développé des besoins excessifs de compréhension, de respect, d'affection et de soutien, besoins reconnus chez l'état limite et nié chez le caractère narcissique.

Lowen (1977) attribue le maintien d'un état de dépendance à un manque de satisfaction des besoins oraux de l'enfant dont le désir de satisfaction persiste plus ou moins consciemment dans la vie adulte. L'individu continuerait d'avoir besoin des autres, de l'autre, pour se satisfaire narcissiquement.

3. Narcissisme et estime de soi

Le narcissisme étant défini comme l'investissement libidinal du moi (Freud, 1914) l'investissement du moi et du soi (Grunberger 1975, Duruz 1985), ou l'investissement libidinal du soi (Kohut 1974, Kernberg 1980), nous ne serons donc pas étonnés de rencontrer des troubles de l'investissement libidinal du moi ou du soi et de l'estime de soi dans les troubles du narcissisme.

Même si les explications théoriques des mécanismes régissant l'estime de soi apparaissent, de façon plus ou moins convergentes d'un auteur à l'autre, le lien entre l'estime de soi et les relations d'objet semble faire l'unanimité chez tous les auteurs consultés. L'enfant apprend à s'aimer en regardant comment les autres l'aiment. Il s'aimera comme il a été aimé et aimera les autres comme il s'aime.

L'enfant serait donc dépendant de son environnement humain dans son apprentissage à s'aimer lui-même et à aimer les autres.

"Le sentiment d'estime de soi s'alimente de la satisfaction de la libido d'objet: être aimé, aimer en retour, posséder l'être aimé" (Dessuant 1983). Selon lui, les gratifications narcissiques provenant des soins maternels seraient à la base de l'estime de soi. "Ils confirment l'enfant dans son aptitude à être un objet d'amour".

Grunberger (1975) souligne le lien qui existe entre l'estime de soi et la confirmation narcissique. L'amour de la mère encouragerait l'enfant à passer à travers les frustrations et les castrations liées au développement pulsionnel et lui permettrait de conserver son intégrité narcissique.

C'est grâce à la confirmation narcissique que l'enfant saisit dans les yeux et les attitudes de sa mère qu'il pourra se concevoir comme un être de valeur (Grunberger, in Dessuant 1983).

Cependant, un manque ou une perte d'amour de la part de l'objet au cours du développement pulsionnel provoquerait un désinvestissement narcissique vécu par l'enfant comme des sentiments d'insuffisance, d'impuissance, de défaillance qui le feraient se dévaloriser à ses propres yeux. Pour Grunberger (1975), c'est le manque de valorisation et de confirmation narcissiques qui entraîne une dévalorisation de soi, une perte d'estime de soi, qui est à la base de la dépression. Plusieurs autres auteurs, tels Freud (1917), Lowen (1977) et Miller (1983), relient la dépression à une perte d'estime de soi.

Kernberg (1980), qui définit le narcissisme comme étant l'investissement libidinal du soi et de ses représentations, relie l'estime de soi à une prédominance de l'investissement libidinal du soi sur les investissements agressifs du soi. L'investissement libidinal augmente l'estime de soi tandis que l'investissement agressif la diminue. L'estime de soi augmenterait avec l'amour et la gratification provenant des objets externes et par la fonction protectrice et sécurisante des bons objets internes qui offrent une possibilité de régression au service du moi.

Selon Kernberg, le principal problème des personnalités narcissiques serait dû à une incapacité de compter sur de bons objets internalisés. La présence d'objets

internes agressifs empêcherait l'établissement d'un sentiment de sécurité intérieure et serait à la source d'une incapacité à éprouver des réactions dépressives.

Selon Kohut (1974), ce serait une déficience du développement normal du soi grandiose, originant de la non gratification des tendances exhibitionnistes de l'enfant, qui entraînerait une déficience de l'estime de soi ainsi que des sentiments de honte. Le manque d'intégration du soi grandiose priverait l'individu de l'énergie nécessaire à l'accomplissement des buts et des ambitions plus élevés et plus réalistes qui sont à la base de l'estime de soi.

L'accomplissement des buts et des aspirations du moi, des idéaux qu'une personne cherche à atteindre, constituerait une source importante d'estime de soi. "La coïncidence du moi avec l'idéal du moi produit toujours une sensation de triomphe" (Duruz 1985). "Quand les buts espérés du moi sont atteints, le moi investit le soi" (Kernberg 1980).

Par contre, si les idéaux du moi sont trop élevés pour que l'individu puisse les atteindre, il s'en suivrait une dévalorisation de soi résultant en une perte d'estime de soi. Selon Kernberg (1980), il y a une augmentation de l'estime de soi lorsque le moi est à la hauteur des exigences de l'idéal du moi. Un idéal du moi qui ne serait pas intégré dans le surmoi resterait irréaliste, inaccessible, irréalisable, ne pouvant ainsi être une source de valorisation narcissique. "Une mauvaise intégration de l'idéal du moi entraîne une hyper dépendance par rapport aux sources extérieures d'admiration" (Kernberg 1980).

Grunberger (1975) relie la dépression à une perte d'estime de soi causée par l'écart existant entre un idéal du moi trop élevé vis-à-vis lequel le moi se sent diminué et insuffisant, n'arrivant pas à être à la hauteur de la tâche qu'il s'impose.

4. Narcissisme et dépression

Selon plusieurs auteurs consultés, entre autres Freud, Bergeret, Lowen, Grunberger et Miller, la dépression serait une des principales répercussions des troubles du narcissisme. De fait, elle englobe la plupart des thèmes reliés aux troubles du narcissisme. Elle prendrait sa source de l'enfance, de traumatismes précoces reliés à la relation de dépendance avec les figures parentales. On remarque aussi chez tous les individus dépressifs une grande dépendance aux objets extérieurs pour assurer le maintien de leur propre équilibre narcissique. Ces mêmes auteurs attribuent la dépression à une perte d'estime de soi liés à un traumatisme précoce. On observe aussi une faible estime de soi chez tous les sujets dépressifs.

Le lien entre la dépression et l'agressivité semble également faire consensus en psychanalyse. En effet, les personnes déprimées démontreraient une difficulté à exprimer toute opposition ou tout sentiment hostile. Une dépression manifeste serait généralement déclenchée par un traumatisme actuel ou un traumatisme tardif réactivant un traumatisme ancien.

Bien qu'il existe plusieurs formes de dépression (mélancolique, anaclytique et névrotique) de niveaux de gravité variables correspondant à différentes manifestations cliniques, celle-ci est souvent attribuée à une blessure narcissique dans la petite enfance qui entraîne une perte narcissique, une baisse de l'estime de soi. Une blessure narcissique peut être causée par une perte d'objet d'amour réelle (mort, séparation) ou symbolique (désinvestissement, retrait de l'affection, privation d'amour ou de soins, manque de confirmation narcissique), par une humiliation, une trahison, une grande déception, une offense ou par tout ce qui peut être vécu comme un manque de respect. Une telle perte, survenant alors que l'enfant est étroitement dépendant de la figure maternelle pour maintenir son équilibre narcissique, provoquerait une atteinte à l'estime de soi et serait à l'origine d'une dépression.

Dans son article sur la mélancolie (dépression grave), Freud (1917) tente d'expliquer la réaction dépressive par une "diminution du sentiment de soi", un appauvrissement du moi à la suite d'une perte. Le sujet aurait incorporé l'objet dans le but de ne pas le perdre. Mais de par sa nature ambivalente, l'objet est incorporé aussi comme mauvais objet auquel le sujet s'identifie. Il en résulterait alors un conflit entre le moi et cette partie du moi, désormais mauvaise, modifiée par l'identification au mauvais objet. Ce conflit dans le moi agirait comme une

blessure douloureuse mobilisant une quantité considérable de contre-investissement. L'individu ne peut alors investir de nouveaux objets.

Pour Lowen (1975), le déprimé souffre d'une "perte de soi" provenant d'une perte d'estime de soi "...à la suite d'une perte ou d'un traumatisme dans l'enfance qui mine le sentiment de sécurité d'où découle l'acceptation de soi-même". Il met l'accent sur des carences affectives, des besoins oraux insatisfaits vécus par l'enfant comme une privation, un manque, un rejet ou un abandon de la part de l'objet maternel. L'individu en viendrait à croire qu'il est responsable de son malheur, qu'il ne mérite pas qu'on l'aime et qu'on s'occupe de lui. Il perdrait confiance en lui-même, en ses propres sensations, et en arriverait à ne plus être capable de s'aimer lui-même.

Miller (1983) relie la dépression à une "perte de soi" causée par un investissement narcissique de l'enfant par la mère. Une mère souffrant d'une carence ou d'un déficit narcissique ne pourrait investir l'enfant pour lui-même, lui donner de son amour. Elle l'investirait narcissiquement, c'est-à-dire qu'elle demanderait à l'enfant de combler ses propres besoins narcissiques insatisfaits. L'enfant, pour conserver son objet d'amour, abandonnerait une partie de lui-même, ses besoins et ses désirs, afin de combler les carences narcissiques de la mère. "Il a sacrifié son enfance à cet amour" (Miller 1983). La douleur que provoque l'abandon du vrai soi, l'expérience lui démontrant qu'il ne peut être aimé pour ce qu'il est vraiment, serait à l'origine de la perte d'estime de soi et de la dépression.

Kristeva (1987) relie elle aussi la dépression à une perte d'objet d'amour dans l'enfance ainsi qu'à tout autre traumatisme ou blessure narcissique vécu par l'enfant comme un abandon, une privation ou une trahison de la part de l'objet. Le déprimé aurait perdu un "...être indispensable qui continue de le priver de la part la plus valable de lui-même". "Déshérité de sa chose", il se considérerait atteint d'un défaut fondamental, d'une carence. Elle reprend la thèse de Freud sur la nature ambivalente de l'objet perdu et introjecté dans le moi qui entraîne la dévalorisation de soi. "Parce que je l'aime, pour ne pas le perdre je l'installe en moi... Parce que je le hais, cet autre en moi est un mauvais moi, je suis mauvais, je suis nul, je me tue".

Bien qu'il attribue la dépression à une perte d'amour de l'objet ou à une humiliation dans la petite enfance pour expliquer la dépression, Grunberger (1975) insiste particulièrement sur la blessure narcissique provoquée par la constatation de

son immaturité devant la sollicitation pulsionnelle. L'enfant se sentirait impuissant, insuffisant, handicapé face à la réalité et face à ses idéaux. Il se sentirait alors incapable d'être à la hauteur de ses propres attentes et de celles des autres. Il en résulterait une dévalorisation de soi, un abandon de l'investissement de soi et de la vie. La dépression serait ainsi l'expression d'une capitulation du moi. "La vie ne vaut plus la peine d'être vécue".

Grunberger attribue ce sentiment d'impuissance et d'insuffisance à un manque de valorisation et de confirmation narcissique de l'enfant de la part des figures parentales. Ayant été obligé de projeter sa confirmation narcissique sur ses parents lors de la perte de sa toute-puissance, il doit dorénavant passer par eux pour se valoriser et s'aimer. "En laissant ainsi une partie de lui-même échapper à son contrôle, il vivra désormais en une dépendance de cette instance" (Grunberger 1975).

Un enfant dont les parents n'auraient pas rempli adéquatement leur rôle d'assurer l'authenticité narcissique, ne pourrait se réapproprier graduellement le pouvoir de se valoriser lui-même, de s'abreuver narcissiquement à ses propres sources étant donné son immaturité, sa situation d'inachèvement et de dépendance.

On attribue aussi la dépression à une répression. Freud (1917) observait déjà cette tendance du sujet mélancolique à l'auto-accusation qu'il expliquait en termes de retournement de l'agressivité contre le sujet lui-même à la suite d'une répression de ses sentiments hostiles envers l'objet perdu. "La dépression cache une agressivité contre l'objet perdu" (Kristeva 1987). Selon Lowen (1975), le déprimé aurait réprimé son hostilité, sa colère et son opposition par peur d'être détruit par la mère. Ces sentiments négatifs réprimés détruiraient l'estime qu'il a de lui-même car la haine refoulée se retournerait contre le moi et entraînerait une haine de soi. En réprimant son hostilité, il réprimerait aussi sa peine et sa tristesse, l'empêchant de se libérer de sa douleur et de se défaire du lien affectif avec l'objet perdu.

a. Défenses contre la dépression

Étant donné sa faiblesse, son immaturité et son insécurité reliées à ses expériences de perte, de manque ou de privation, le sujet déprimé se trouverait aux prises avec des sentiments d'échec, de vide intérieur, d'amertume, de grande vulnérabilité et de désespoir. Mais pour ne pas tomber dans une dépression profonde

et pour faire taire sa souffrance, il tenterait de mettre en oeuvre tout ce qui lui est possible et disponible pour transformer son expérience et changer sa situation intolérable.

Bien qu'il puisse exister plusieurs possibilités de défense contre la dépression, les différents auteurs consultés semblent s'accorder sur une tendance généralisable à réagir par l'opposé, par des antagonistes à la dépression. L'apathie ou la passivité du déprimé peut être remplacée par une orientation compulsive vers l'action. Le déni du besoin et du désir des autres sous-jacent à une attitude d'indépendance, le faible estime de soi compensé par une image de supériorité et de puissance se substituent à sa grande dépendance.

Freud (1917) énonçait ses premières impressions par rapport à la "manie", état d'exaltation particulier rencontré chez des sujets mélancoliques qu'il décrit comme étant un "état symptomatiquement inverse" de la dépression pouvant avoir la même fonction que celle-ci, celle de lutter contre la perte de l'objet.

Miller (1983) met l'accent sur la grandiosité comme défense contre la dépression. Un individu blessé narcissiquement développerait un faux soi fait de performances, de perfectionnisme ou de conformisme dans le but d'épater et de mériter l'admiration des parents. Il doit pour cela nier ses besoins, sa peine, ses sentiments de faiblesse et d'impuissance envers lesquels il ressentira du mépris.

Pour Lowen (1975), le sujet déprimé s'efforce de supprimer ses besoins et ses désirs ardents pour sa mère afin de ne pas ressentir la souffrance causée par la perte, le manque ou la privation dont il a été victime. Pour se défendre contre sa grande dépendance de l'objet il adopterait une attitude d'indépendance prématurée, de pseudo autonomie. Il tenterait de fonctionner seul, renonçant à ses demandes conscientes de soutien. Il aurait aussi tendance à se placer au-dessus de ses besoins et de ses émotions en les méprisant. Dans son ouvrage sur le narcissisme, Lowen (1982) décrit plus précisément cette défense comme étant due à l'incapacité de l'individu à reconnaître sa vulnérabilité. Pour rétablir son estime de soi il doit se considérer supérieur et croire qu'il n'a besoin de personne.

Bergeret (1974) affirme que la dépression, à plus ou moins grande intensité, est un élément de base de toute caractérologie narcissique. Sa description des défenses utilisées chez les différents caractères narcissiques illustre bien cette

tendance à réagir par l'opposé: la fuite en avant dans l'activité du caractère hypomaniaque, l'ambition et l'affirmation du caractère phallique, le perfectionnisme du caractère narcissique phobique, la violence du psychopathe, représentent chacun à leur façon un moyen de lutter contre la dépression.

Kernberg (1980) décrit le "soi grandiose pathologique", présent chez les personnalités narcissiques, comme étant une "défense contre les conflits et les frustrations liées à l'oralité primitive". L'individu aurait tendance à nier ses expériences précoces négatives, de profonds sentiments de solitude ainsi qu'un grand besoin d'amour afin d'éviter tout risque de rejet de la part de l'objet. Il en viendrait ainsi à être incapable de dépendre d'autrui et d'éprouver des réactions dépressives.

Selon Grunberger (1975), le déprimé tenterait d'utiliser des "objets vicariants" afin de masquer sa structure dépressive. Étant donné son avide besoin d'être aimé, il chercherait à utiliser toutes sortes de sources de plaisir en tant qu'apports narcissiques: alcoolisme, toxicomanie, jeux de hasard, sports, perversions, travail, sublimation de tout ordre ainsi que son partenaire amoureux.

b. Traumatisme tardif et dépression manifeste

Quelle que soit la défense utilisée contre la dépression pour protéger et restaurer l'image de soi, pour faire comme si la perte, l'humiliation ou l'échec n'avait pas eu lieu, celle-ci n'annule pas la dépression, elle n'efface pas l'histoire de l'individu qui reste profondément vulnérable à toutes autres blessures narcissiques. Aussi longtemps qu'un nouveau traumatisme ne vient ébranler les défenses mises en place, celles-ci le maintiendront dans un "état dépressif latent", dans une crainte de la dépression.

Cependant, un événement ou une suite d'événements survenant dans la vie adulte peut être vécu comme un traumatisme et provoquer une dépression manifeste si l'individu est atteint là où il est particulièrement vulnérable narcissiquement. Selon Bergeret (1984), "La poussée dépressive succède au deuxième traumatisme affectif, le traumatisme tardif, qui réveille le traumatisme précoce et provoque la réactivation de la blessure narcissique précoce". Selon Miller (1983), "Le traumatisme tardif qui cause la dépression est une réactivation de la blessure narcissique précoce, du traumatisme précoce". Pour Rosenfeld (Bergeret

1984), la dépression serait causée par un sentiment d'échec dans la vie du sujet qui provoquerait un "écroulement des constructions de façade". Grunberger (1975) relie la réaction dépressive au "réveil de l'impuissance pulsionnelle", de la blessure narcissique. Selon Lowen (1975), l'effondrement dépressif serait dû à une désillusion, à un événement qui détruit les rêves d'une personne qui est à la poursuite d'un "but chimérique". Dans le même ordre d'idées, Kristeva (1987) parle de "désenchantement". Étant donné la fragilité de l'individu qui a subi le traumatisme de la perte précoce, "...toute perte entraîne la perte de l'être lui-même". Selon Nacht et Racamier (Bergeret 1984), la dépression manifeste pourrait être causée par une déception minime, par un changement (perte d'amour, rupture du lien d'amour) dans la relation du sujet à l'objet ou à son image. "Toute perte d'objet réparateur réactive le compromis provisoire" (Bergeret 1984). "À la base des mécanismes dépressifs apparaît la perte d'objets opérant sur une personnalité en déficit narcissique primitif" (Bergeret 1984).

5. Narcissisme et pulsions agressives

À la lumière de la littérature traitant du narcissisme, il existerait un lien important entre des déficiences du développement du narcissisme et des déficiences dans le contrôle des pulsions agressives. Il semble en effet que des carences narcissiques ou des blessures narcissiques précoces qui entraînent une faiblesse du moi et du surmoi, ainsi qu'une faible estime de soi et qui maintiennent l'individu dans un état d'immaturité, de dépendance, d'insécurité, d'impuissance et de vulnérabilité, seraient à la base d'une difficulté à contrôler les pulsions agressives. Il en résulterait alors des manifestations d'hostilité, de rage et de violence envers les personnes qui sont des sources de frustration.

Selon Kohut (1974, 1977), les déficiences de contrôle de l'agressivité seraient liées à un manque d'intégration de l'imaginaire parental idéalisée empêchant la formation de structures psychiques régulatrices de tensions, idéal du moi et surmoi, destinées au contrôle des pulsions, à leur canalisation et à leur neutralisation. Il attribue ce manque d'intégration du surmoi à un manque des objets (soi-objet) à rencontrer les besoins de l'enfant d'obtenir des réponses empreintes d'empathie (soutien, reconnaissance, confirmations narcissiques). Il en résulterait un soi plus ou moins consolidé, plus ou moins intégré, plus vulnérable aux blessures narcissiques et plus susceptible d'exprimer des manifestations d'agressivité destructrices dans un but de vengeance, pour rétablir les torts qui lui sont causés. Il définit le terme de

"rage narcissique" comme étant cette manifestation d'agressivité qui a pour origine une blessure narcissique, alors que le soi grandiose cherche à exercer un contrôle absolu et tout-puissant sur l'environnement. "Les manifestations du pouvoir destructeur de l'homme renvoient invariablement à l'existence d'une sérieuse blessure narcissique qui menace la cohésion du soi" (Kohut, in Fauvel 1979).

Kernberg (1980) souligne lui aussi le manque de contrôle pulsionnel des personnalités narcissiques, chez qui la nature agressive et primitive du surmoi proviendrait d'intériorisations d'images parentales primitives et agressives et de l'intensité de leur agressivité orale. Il en résulterait une prédominance d'investissement agressif du soi entraînant des sentiments d'infériorité, d'insécurité et une faible estime de soi. La mauvaise intégration de leur surmoi tiendrait aussi d'un manque d'intégration des précurseurs agressifs au soi idéal et aux images d'objet idéales (idéal du moi).

Selon Kernberg, un processus de fusion primitive du soi avec un idéal du moi exacerbé engendrerait un soi grandiose pathologique qui agirait comme une défense contre l'émergence directe d'une rage orale, contre une dépendance des objets internes et externes, et contre une grande peur du rejet. "Les personnalités narcissiques ont besoin de détruire les sources d'amour et de gratification afin d'éliminer la source d'envie et de rage projetée". Si toutefois les défenses narcissiques (soi grandiose) étaient ébranlées par une perte ou tout autre blessure narcissique, l'individu éprouverait des sentiments de colère et de vengeance. L'auteur décrit les personnalités narcissiques comme ayant un tempérament coléreux manifestant des crises d'agressivité face aux personnes frustrantes sur qui elles croient avoir le contrôle.

Miller (1983) affirme que la déficience du contrôle des pulsions agressives tirerait ses origines de l'impossibilité, pour un enfant, de vivre en fonction de ses propres besoins. Celui-ci aurait eut à refouler ses besoins narcissiques légitimes d'être vu, compris, respecté et pris au sérieux par sa mère, sans avoir pu les intégrer à sa personnalité. Il n'aurait pas eu le droit de vivre jusqu'au bout ses sentiments de colère, d'obstination, de mécontentement, de jalousie, de douleur et de plaisir. Ses agressions n'auraient pas pu être neutralisées par une mère dont l'assurance était déjà très ébranlée. L'enfant aurait eu à vivre en fonction des besoins de sa mère et aurait appris très tôt qu'il ne devait pas ressentir ses besoins et ses sentiments s'il ne voulait pas mettre en jeu l'amour de celle-ci.

L'absence ou le manque d'intégration de ses besoins dans sa personnalité aurait pour conséquence une absence de transformation de ces besoins en une matrice régulatrice des pulsions. Celles-ci garderaient alors leur forme archaïque. La grandiosité et le mépris serviraient ainsi de défense contre la rage narcissique due à l'indisponibilité de la mère à respecter et à satisfaire les besoins de l'enfant. Selon Miller (1983), on observe chez les individus narcissiques une très grande vulnérabilité aux humiliations se traduisant parfois par de très fortes agressions non neutralisées.

Dans son livre intitulé "La connaissance interdite", Miller (1990) dénonce la violence faite aux enfants et la considère comme étant à l'origine de tout acte de violence perpétré à l'endroit d'un autre être humain. "Il est d'ores et déjà prouvé que tout comportement destructeur prend ses racines dans les traumatismes refoulés de l'enfance".

Selon elle, l'enfant refoule sa souffrance et sa révolte, se soumet à l'autorité des parents, parce qu'il redoute leur vengeance et par peur de perdre leur affection. Cette révolte, jadis impuissante, demeurerait toutefois potentiellement active et chercherait à s'extérioriser, inconsciemment ou non, sur un "substitut innocent". Elle se transformerait en un irrépressible besoin de venger les sévices, les abandons et les injustices subis dans l'enfance.

Si on a abusé de moi lorsque j'étais un enfant sans défense et qu'il m'est interdit de le voir, j'abuserai à mon tour des autres êtres sans défense, sans me rendre compte de ce que je fais (Miller 1990).

Lorsqu'un petit enfant innocent est torturé par des adultes inconscients, il cherchera nécessairement à se venger plus tard à moins que la suite de sa vie ne lui apporte tant d'amour que ses blessures guérissent (Miller 1990).

La colère interdite, non vécue, ne s'évanouit jamais. Elle se change avec le temps en une haine plus ou moins consciente de son propre soi ou d'autres personnes de substitution et cherche divers moyens de se décharger (Miller 1984).

Si nous n'avons pas eu, enfants, la possibilité de vivre consciemment et de surmonter le mépris qu'on nous a infligé, nous le perpétons (Miller 1984).

Lowen (1977) fait, lui aussi, ressortir cette tendance qu'ont les individus narcissiques à mal contrôler leurs pulsions agressives. Tout comme Miller, Lowen affirme que la répression de la colère et de la haine envers des parents qui abusent de leur pouvoir sur leur enfant serait la principale cause d'un contrôle pulsionnel déficient. Étant vulnérable à toute frustration, tout risque de perte, d'abandon, de rejet, d'humiliation ou de contrôle de la part de quelqu'un d'autre, l'individu abusé par ses parents aurait tendance à réagir par des accès de rage et de colère démesurés. La répression des sentiments hostiles envers une figure maternelle frustrante entraînerait du même coup une répression des besoins d'amour et de contact avec celle-ci.

Dans son ouvrage sur le narcissisme, Lowen (1983) attribue aux individus narcissiques une incapacité de ressentir et d'exprimer de la colère. Ils auraient plutôt tendance à entrer dans des rages irrationnelles, excessives et destructrices, teintées d'envie de meurtre. "L'intention meurtrière dans la rage est motivée par une insulte ou une blessure très sérieuse subie dans l'enfance et à ce moment-là réprimée". "La provocation actuelle peut être minime, mais elle évoque dans l'inconscient de la personne le souvenir d'une insulte ancienne qui n'a pu être vengée à l'époque". Lowen définit le concept de "rage narcissique" comme étant une crise d'agressivité étroitement liée à une expérience de frustration, à une blessure narcissique, quand l'insulte est dirigée contre le soi, touchant un endroit sensible chez l'individu, lui faisant ressentir une impression d'humiliation et d'impuissance. "Les personnes narcissiques ont tendance à aller jusqu'au bout de leurs impulsions. Ils ne s'imposent aucune restriction dans leurs réactions aux personnes et aux événements".

Pour Grunberger (1975), la déficience du contrôle des pulsions agressives serait étroitement liée à un manque d'intégration de la composante anale dans la personnalité. En plus d'avoir pour fonction de mettre fin à la dépendance de l'enfant vis-à-vis son entourage et de permettre l'accès à l'autonomie, l'intégration de la composante anale assurerait la maîtrise de l'ensemble des pulsions. Si, par un manque de gratification pulsionnelle, l'intégration de la composante anale était inadéquate, les charges agressives produites par les pulsions frustrées et ayant une fonction de récupération narcissique ne pourraient être maîtrisées. La rage narcissique, charge sadique incontrôlée que prend la pulsion frustrée, caractéristique de niveaux plus primitifs de développement, dévierait alors vers une

maîtrise absolue de l'objet étant donné que c'est lui qui possède le pouvoir de confirmer le sujet narcissiquement et que celui-ci en est toujours dépendant.

Selon Grunberger (1975), l'anal conflictualisé investit le rapport de pouvoir qu'il établit avec l'objet et non l'objet lui-même. "Il considère l'essence propre de son objet comme un obstacle à sa maîtrise, obstacle qui suscitera son agressivité et qu'il sera obligé de combattre et de faire disparaître". L'essentiel pour le sujet consisterait alors à maintenir une position de supériorité sur l'objet. "La moindre diminution de la maîtrise de l'objet risque de le plonger dans une crise d'angoisse alors qu'il attaquera l'objet, le dégradera, pour consolider sa position narcissique".

En se référant au sujet déprimé qui a réprimé son hostilité et sa révolte à la suite d'un désinvestissement narcissique, Grunberger qualifie ces soudaines manifestations d'agressivité de tentatives de décharges pulsionnelles afin de se libérer d'un événement passé traumatisant.

Lorsque le déprimé se permet d'extérioriser son agressivité, il donne l'impression de quelqu'un de tyrannique et de mauvaise foi. Il provoque son interlocuteur, se venge de lui, le harcèle de reproches et de griefs (Grunberger 1975).

"Le moi du déprimé s'engouffre dans une analité désérotisée"
(Kristeva 1987).

Bergeret (1974) souligne lui aussi cette déficience du contrôle des pulsions agressives relative au caractère dépressif et qui est commune à toutes les pathologies du narcissisme. Les manifestations d'agressivité du caractère abandonnique auraient pour but d'infliger aux autres les mêmes frustrations dont il a été victime. Les troubles du narcissisme entraîneraient une grande vulnérabilité et une grande susceptibilité aux frustrations de la part de l'objet. Le moindre fantasme de distance pourrait déclencher un vécu hostile afin de garder l'objet rapproché et rassurant.

L'ambivalence et l'agressivité non maîtrisées conduiraient l'adulte à une situation de grande vulnérabilité devant toute déception nouvelle ou toute frustration répétitive (Zetzel, in Bergeret 1984).

6. Narcissisme et vie amoureuse

Un des fondements de la théorie psychanalytique réside dans l'influence des expériences infantiles sur la personnalité, le caractère et le type de relation que l'individu entretient avec ses semblables dans la vie adulte. Le vécu relationnel avec les figures parentales dans l'enfance déterminerait en grande partie la façon dont un individu adulte sera en relation amoureuse ainsi que le choix du partenaire amoureux. L'expérience, positive ou négative, des premières relations d'objet, structurerait une organisation défensive maintenue inconsciemment active dans les relations amoureuses adultes.

Une très grande partie du processus psychique de choix d'objet se produirait dans l'inconscient et se ferait en fonction de l'organisation défensive de chacun contre des conflits prégénitaux et oedipiens. L'objet peut être choisi en référence à sa ressemblance ou à son opposition à une figure parentale dans la mesure où il renforce les défenses, apportant ainsi un degré assez élevé de satisfaction tout en comportant un certain degré d'interdits permettant d'assurer un minimum de sécurité intérieure.

Freud (1914) reliait le choix d'objet amoureux au niveau de développement pulsionnel, lui-même sous l'influence variable de la libido d'objet et de la libido narcissique. Selon lui, ces deux types de libido détermineraient deux types de choix d'objet adulte: le choix d'objet par étayage et le choix d'objet narcissique. Il s'agit de choix d'objet par étayage lorsque le sujet cherche son objet d'amour ultérieur à partir du modèle de sa propre mère. La mère, investie de son premier rôle d'apaisement des tensions, de satisfaction des pulsions d'autoconservation, deviendrait le premier objet de désir du sujet. Plus tard, l'enfant rechercherait des personnes susceptibles de satisfaire ses besoins. Le choix d'objet adulte s'orienterait selon le modèle des rapports vécus avec les images parentales, agissant comme références positives ou négatives ou ambivalentes, et servant de prototypes aux objets sexuels ultérieurs.

Le choix d'objet narcissique est celui où le sujet cherche l'objet d'amour sur le modèle de sa propre personne. Le sujet rechercherait dans l'autre un idéal correspondant à son idéal du moi ou à son moi idéal. Il chercherait ainsi à récupérer sa perfection narcissique perdue dans la petite enfance. Il aurait tendance à aimer les personnes qui sont ce qu'il est lui-même, ce qu'il a été, ce qu'il voudrait être et ce qu'il voudrait posséder. "Il surestime et idéalise son objet d'amour, et demeure en

quête perpétuelle d'approvisionnement amoureux afin de satisfaire son narcissisme" (Dessuant 1983).

Selon Lemaire (1979), le choix du partenaire ne serait pas limité exclusivement à partir de ses caractéristiques personnelles, il se ferait fondamentalement en fonction de l'ensemble de la relation d'objet. L'individu aurait tendance, par un mécanisme de répétition, à reproduire un certain type de relation, un modèle inconscient et ineffaçable d'interrelation avec ses objets. L'auteur met aussi l'accent sur le type d'interrelation du couple parental comme étant déterminant pour le choix d'objet et pour le type de relation que le sujet adulte entretiendra avec l'objet.

Selon Satir (1971), l'estime de soi serait à la base de la recherche d'un partenaire. L'individu qui a un faible niveau d'estime de soi s'attendrait à ce que l'autre rehausse l'estime qu'il a de lui-même, à ce que l'autre l'aime plus qu'il ne s'aime lui-même. Il serait ainsi dépendant de son partenaire, vivant en fonction de celui-ci et cessant de vivre en fonction de ses propres sentiments intérieurs. Il choisirait une personne avec le même niveau d'estime de soi que lui-même. Chacun des partenaires s'efforcerait de plaire à l'autre et de s'investir narcissiquement de l'autre. Parallèlement, ces efforts centrés sur l'image et sur l'idéalisation empêchent de voir et de ressentir les facettes négatives du partenaire par peur de le perdre. Le couple en vient à des niveaux variables de relation symbiotique qu'il voudrait préserver à tout prix. Le moindre signe de défaillance ou de faiblesse du conjoint provoquerait chez le sujet une perte de confiance et d'estime de lui-même.

Helpaer (1984) relie le choix du partenaire amoureux à l'image qu'un individu a de lui-même et de l'autre personne; le contenu spécifique des différentes images découlant de l'histoire de l'individu. Celui-ci tenterait de présenter une image idéalisée de lui-même et chercherait à trouver dans l'autre l'homme ou la femme idéale tout en cachant l'image négative qu'il a de lui-même et de l'autre. Ce mode de fonctionnement permettrait de soutenir de façon névrotique l'image positive de chacun et d'éviter ainsi la souffrance liée à des déficits de développement et à des conflits. Le partenaire serait recherché dans l'espoir de trouver un moyen de guérir un moi blessé, comme réponse à des besoins qui n'ont pas été remplis et comme moyen d'être sauvé.

Ce clivage des images idéales et négatives de soi et de l'objet engendrerait une tendance à la symbiose, à une perte de frontières entre les deux personnes. Le but ultime de la relation et du choix d'objet serait alors de reproduire la relation symbiotique maternelle libre de conflits, une nouvelle symbiose permettant de trouver une issue plus satisfaisante à son évolution. "Il y aura donc dans le couple une tendance à la répétition des conflits, des frustrations et des traumatismes les plus précoces" (Helfaer 1984).

Pour Klein (Lemaire 1979), le choix amoureux ou le choix d'un type de relation amoureuse aurait une fonction de défense contre la dépression. La capacité de supporter le processus normal de deuil propre à la position dépressive serait le véritable critère de maturité permettant une relation amoureuse durable. Une incapacité à faire le deuil de l'objet idéalisé, de l'objet totalement bon, entraînerait le maintien d'un état antérieur où le bon objet est idéalisé et le mauvais objet nié. Ces caractéristiques propres à la position schizo-paranoïde garderaient leur virtualité potentielle chez l'adulte dans une stratégie amoureuse visant à maintenir le caractère totalement bon de l'objet tout en réprimant les sentiments ambivalents et hostiles à son égard, ceci dans le but de vivre une relation totalement satisfaisante. Un objet idéalisé qui montre une faille dans la perfection que le sujet s'était forgée de lui, serait perçu comme étant entièrement mauvais, accusé de trahison et rejeté de la relation.

Des carences maternelles dans la petite enfance peuvent amener le sujet à une quête massive d'amour maternel auprès de figures de substitut ou, au contraire, provoquer une réaction où le sujet se blinde contre la répétition de telles déceptions, blessures ou manques en évitant de s'engager profondément dans une relation. Il pourra s'attacher à plusieurs objets, établir des relations plus pauvres, ne partager que certains aspects sa vie, choisir un partenaire victime ou dépressif pour qui il deviendra le protecteur et le sauveur, etc.

Il nous apparaît alors que des entraves graves au développement affectif dues à des traumatismes tels qu'une perte, une blessure narcissique ou une carence dans la satisfaction des besoins de l'enfant, entraîneraient des perturbations de l'estime de soi, de l'image de soi, de l'autonomie, etc., se manifestant dans la dynamique relationnelle amoureuse adulte. L'individu chercherait à combler des besoins jadis inassouvis, à se protéger contre des désirs conflictuels pour maintenir une certaine sécurité intérieure, à rehausser son estime et son image de lui-même, à se défendre

contre la dépression, et ceci grâce à l'idéalisation de l'objet et au déni des sentiments hostiles éprouvés envers celui-ci. Il en résulterait un équilibre fragile et précaire du couple qui risque de se rompre à la moindre défaillance de chacun dans le rôle qu'il a attribué à l'autre et à lui-même.

Selon Grunberger (1975), l'individu déprimé qui souffre d'un manque ou d'un refus de la part de l'objet de le confirmer narcissiquement, ratera toutes les tentatives ultérieures qu'il fera, à des niveaux différents, dans le but de satisfaire son constant besoin d'apports narcissiques et d'amour.

Quant à ses tentatives objectales elles porteront toujours le germe de leur altération car l'immaturité du déprimé le rend incapable de supporter une différence de valeur narcissique entre lui-même et son objet dans le sens positif ou négatif, et il ne pourra donc s'attacher qu'à l'objet en miroir, soit parce qu'il lui ressemble, soit parce qu'il a la même structure, mais surtout parce qu'il a atteint le même degré de maturation que lui-même. Étant donné la raison de sa fixation, le refus de l'objet de la confirmation narcissique et l'immaturité qui en résulte, il se haïra et en arrivera à détester l'objet (Grunberger 1975).

D'après Bergeret (1984), l'individu dépressif n'investit qu'un seul objet à la fois envers lequel il adresse toutes ses demandes et tous ses reproches. Il est très exigeant et nourrit beaucoup d'attentes envers l'objet. La personnalité de l'autre ne l'intéresse pas. L'autre est un objet anti-dépressif et réparateur.

Selon Miller (1983), l'être grandiose et le dépressif sont soumis à une même compulsion qui les oblige à remplir les vœux de leur mère introjectée. L'être grandiose serait à la recherche de l'admiration qu'il confond avec l'amour. L'admiration représenterait pour lui une satisfaction de rechange au besoin primaire, resté inconscient, d'être respecté et compris. Il investirait narcissiquement ses partenaires. Il aurait tendance à aimer les personnes qui lui renvoient une image idéalisée de lui-même et qui sont elles-mêmes à l'image de ses propres exigences.

Le traumatisme de l'enfance se répète: il est toujours l'enfant admiré de sa mère, mais, en même temps, il sent qu'aussi longtemps qu'on admire ses qualités on ne l'aime pas pour ce qu'il est vraiment (Miller 1983).

L'individu se retrouverait donc très dépendant de l'autre et très vulnérable à tout risque de perdre l'objet d'amour ainsi qu'à toute humiliation qui le renverraient

à son sentiment profond d'abandon, de rejet, de solitude, de désespoir et de rage. "La perte soudaine du contrôle de l'objet investi narcissiquement et considéré comme une partie de soi-même peut provoquer une rage narcissique très intense" (Miller 1989). Selon elle, l'individu dépressif aurait tendance à choisir un partenaire qui a déjà des traits dépressifs ou qui agit la composante dépressive de l'être grandiose, maintenant ainsi la dépression en dehors de lui-même.

L'homme adulte idéalise sa propre mère, car chaque être humain s'accroche à l'illusion d'avoir été aimé vraiment, et il méprise les autres femmes qui prennent la place de la mère dans l'assouvissement de sa vengeance (Miller 1983).

E. RÉSUMÉ

À la lumière de cette exploration théorique de la notion du narcissisme, de son rôle et de ses répercussions sur le développement d'un individu, résumons ici les principaux points jugés importants dans le cadre de la présente recherche.

- Certains des traumatismes affectifs reliés aux relations avec les figures parentales seraient à l'origine d'une faiblesse du moi, d'une déficience de l'estime que l'on porte à soi-même et aux autres, d'un maintien d'une dépendance affective envers les personnes proches, de réactions dépressives contrecarrées par la mise en place d'un système de défense ainsi que d'une déficience de contrôle des pulsions agressives.
- Il existerait une relation importante entre le vécu relationnel de l'enfant avec ses figures parentales et le type de relation que l'individu entretient avec sa partenaire dans la relation amoureuse adulte.
- Certains traumatismes narcissiques survenus dans la relation de l'enfant avec sa figure maternelle auraient des répercussions négatives sur la qualité des relations amoureuses adultes.
- Un traumatisme tardif survenant dans la vie adulte pourrait ébranler les défenses érigées contre la souffrance causée par un traumatisme précoce, raviver du même coup une blessure narcissique et des sentiments

d'impuissance, et ainsi réactiver une dépression latente et l'émergence de sentiments hostiles.

- La conjointe et la relation amoureuse comme telle pourraient être utilisées par le sujet pour satisfaire des besoins narcissiques infantiles non satisfaits, pour rehausser l'estime de soi ou comme défense contre la dépression.

F. Questions de recherche

Cette exploration théorique des notions d'agressivité, de narcissisme, de dépression et de relation intime, nous permet d'entrevoir la violence conjugale sous un angle bien particulier: la dimension affective des hommes violents envers leur conjointe. Afin de délimiter le champ d'exploration clinique, nous en sommes venus à formuler deux grandes questions de recherche:

- 1- Comment l'histoire d'un conjoint violent, depuis son enfance, peut, en partie, rendre compte du choix de sa partenaire et des manifestations de violence dans le couple?
- 2- Peut-on mettre en relief un rapport entre la présence de traumatismes narcissiques dans l'enfance, la dépression et la violence d'un homme envers sa conjointe?

CHAPITRE III. MÉTHODOLOGIE

À la lumière des données théoriques, une exploration de la réalité clinique en violence conjugale devrait nous aider à rendre compte, du moins en partie, de l'expérience vécue, de la contribution des antécédents historiques sur les comportements actuels et enfin, d'explorer la possibilité de relation entre les notions de narcissisme, dépression et violence.

L'observation et la mise en relief des principales tendances émergeant de cette recherche devraient nous amener à proposer certaines hypothèses ou certaines pistes pouvant servir de points de départ à des recherches ultérieures.

A. Sujets

Les sujets, au nombre de 3, sont âgés respectivement de 26, 38 et 27 ans au moment de la consultation. Ils ont tous consulté pour des motifs de violence conjugale chez Pro-gam inc., un centre qui offre des services de psychothérapie de groupe pour hommes violents envers leur conjointe. Chacun des sujets est reconnu violent, soit par lui-même, soit par sa conjointe, soit par la justice, soit par toutes ces instances à la fois. Le choix des sujets s'est fait à partir de l'abondance et de la richesse du matériel clinique disponible permettant, le mieux possible, la reconstitution d'histoires de vie.

B. Recrutement

Pour ce qui est du recrutement des sujets, tous les clients qui consultent l'organisme Pro-gam sont mis au courant que leurs propos, tout en restant strictement confidentiels, peuvent servir pour fins de recherche. Ce n'est qu'à la toute fin de sa démarche que le sujet choisi pour la recherche est invité, sans aucune obligation de sa part, à participer à une dernière rencontre individuelle complémentaire.

C. Matériel clinique

Le matériel clinique a été recueilli à partir du verbatim de deux entrevues individuelles d'accueil et des quatorze rencontres de groupe prévues dans le programme thérapeutique de base. Une entrevue individuelle supplémentaire venait compléter les données cliniques manquantes. Étant donné l'influence, inhibitrice ou normalisante, que le groupe peut avoir sur un participant, le contexte dans lequel ont été recueillies une partie importante des données peut représenter une limite quant à la richesse du matériel clinique.

D. L'environnement clinique

L'environnement clinique du programme thérapeutique consiste en des rencontres de groupe d'environ huit personnes ayant tous des problèmes de violence envers leur conjointe, permettant l'échange du vécu personnel de chacun des participants en ce qui concerne leur problème de violence. Les clients ne sont ni tenus, ni explicitement invités à participer activement aux discussions. Chacun s'implique dans sa propre démarche dans la mesure où il est intrinsèquement motivé à le faire. Le but premier visé par le programme est la cessation du comportement de violence. La stratégie thérapeutique s'oriente vers une compréhension par l'individu des problèmes auxquels il fait face, une prise de conscience et une reconnaissance de sa responsabilité personnelle face à ses actes, ainsi qu'une recherche d'alternatives personnelles à sa violence.

E. Champ d'exploration clinique

Nous sommes conscients qu'une étude interactionnelle d'un couple où sévit la violence serait d'un apport très riche à la compréhension de la problématique. Mais, pour des raisons méthodologiques, d'accessibilité des sujets, parce que l'intervention en violence conjugale se fait, pour des raisons de sécurité pour la conjointe, de façon séparée et non en couple, et parce que l'acte de violence une question de responsabilité individuelle, nous nous en tiendrons aux perceptions personnelles que le sujet a de lui-même, de sa conjointe, de la relation et de sa propre violence, ainsi qu'au matériel jugé pertinent quant au but de la recherche.

F. L'analyse de contenu

Une analyse qualitative du contenu manifeste sera effectuée à partir des informations pertinentes quant aux buts de la recherche et tirées des verbatims d'entrevues individuelles et des rencontres de groupe. Elle comprend cinq étapes:

1. Une analyse thématique du contenu manifeste, selon une grille prédéterminée issue du contexte théorique, accompagnée d'une mise en relief du contenu latent; celle-ci comprend:

(Les thèmes représentant des concepts précis mais renfermant des dimensions communes ne sont donc pas mutuellement exclusifs.)

- Le vécu dans l'enfance:
 Événements traumatiques
 Blessures narcissiques
 Carences affectives
 Pertes
 Relation avec la mère
 Relation avec le père
 Relation entre les parents
 Relation avec la fratrie
- La dépendance:
 Vis-à-vis la mère
 Vis-à-vis la conjointe
 Vis-à-vis des objets
 Ampleur de la dépendance
 Niveaux de dépendance
- L'estime de soi:
 Niveau d'estime de soi
 Images de soi
 Sources de valorisation narcissique
 Vulnérabilité narcissique

- La dépression:
 Manifeste
 Latente
 - Les défenses:
 Contre la dépression
 Contre les sentiments et les pulsions hostiles
 Contre la vulnérabilité narcissique
 Pour le maintien des sources de valorisation
 - Les relations intimes:
 Relations avec les femmes
 Relations avec les hommes
 Relation avec la conjointe
 - Le choix de la partenaire
 - La dynamique de la relation
 - Les zones de conflits
 - Histoire des relations amoureuses
 - La violence:
 Paroles (verbale)
 Gestes (physique)
 Attitudes (psychologique)
 Histoire et évolution de la pulsion agressive
2. Une synthèse de l'anamnèse et de la dynamique des contenus.
 3. Une mise en relief des principales tendances ressortant des différents vécus.
 4. Une synthèse globale des éléments dynamiques communs aux trois sujets rencontrés.
 5. Conclusions.

CHAPITRE IV. ANALYSE THÉMATIQUE DU MATÉRIEL CLINIQUE

Premier cas: Donato

A. Présentation du sujet

Le sujet, que l'on nommera Donato afin de préserver son anonymat, est un homme de vingt-sept ans d'origine italienne. Il est marié depuis quatre ans avec une Québécoise francophone de son âge, avec qui il a eu une fille maintenant âgée de trois ans. Il a travaillé comme manoeuvre, boucher et agent de voyage. Il est peu scolarisé (Sec. III) et de faible revenu (15 000. \$/an).

Il se présente en entrevue en état de crise, hanté par des idées suicidaires. Il vient, par un jugement de la Cour, de perdre le droit de contacter sa femme et sa fille à la suite d'une plainte de sa conjointe concernant la violence qu'elle subit, ainsi que sa fille, de la part de son conjoint. Il dit consulter pour essayer de sauver son mariage, pour ne pas perdre le droit de revoir sa fille et pour apprendre comment agir pour contrôler sa colère. C'est, selon lui, à la suite d'un ultimatum de sa conjointe qu'il se décide de consulter. "Elle disait qu'il fallait que je change parce qu'elle ne pouvait plus endurer cela. Sinon elle ne restera pas avec moi".

Il est retourné vivre chez ses parents en attendant que les choses se tassent. Il est sans emploi dans le moment et ne semble pas d'humeur à chercher quelque travail que ce soit.

Enfance

Donato affirme avoir été ni désiré, ni aimé, ni accepté par quiconque dans sa famille: "J'ai été fait par erreur". "Tout le monde m'écrasait moralement. Tout le monde était sur moi. Ils m'humiliaient devant le monde. Je me sentais rejeté".

Il est le dernier d'une famille de trois enfants, un frère et une soeur, qui selon lui, "... ne s'entendaient pas entre eux". "Mon frère et ma soeur me frappaient à coups de règle dans la face pour m'apprendre mes leçons". Sa relation avec ses parents semble avoir été très difficile. "Moralement je me sentais délaissé par mes parents". "Je n'ai pas eu l'amour et l'affection même si je leur demandais". "Ils me donnaient tout mais moralement je me faisais battre".

Il dit reconnaître le "grand coeur" et la "générosité" de son père mais il affirme néanmoins que celui-ci "... a été très négligent" envers lui. "Il m'humiliait". "Il était sévère". "Il se fâchait et criait après moi". "J'ai manqué d'affection de mon père". Il le décrit comme un homme qui a travaillé très dur toute sa vie et qui répercutait sur sa vie de famille la pression vécue au travail. "Frustré au travail, il se défoulait sur sa femme et sur ses enfants". "Il était tanné". "Ils (parents) se chicanaient et criaient". "C'était "tough".

Il raconte avoir eu une meilleure relation avec sa mère. "Elle était une vraie mère-poule qui cachait ses poussins sous sa jupe". "Elle prenait ma défense contre mon père et les autres, même quand je faisais des colères". "Elle avait un grand coeur mais elle marchait dans l'ignorance. Elle pensait qu'en donnant tout matériellement, qu'elle avait tout donné, mais l'amour et l'affection n'étaient pas là". "Elle était humiliante elle aussi sans le savoir".

Le sujet paraît exprimer des perceptions discordantes de chacun de ses parents. Il leur reconnaît de bonnes qualités, mais il semble accorder plus d'importance à ce qu'il retire de négatif de sa relation avec eux.

Dépendance

Des indices de dépendance semblent ressortir du discours du sujet à propos de sa "seule relation sérieuse", avant de rencontrer celle qu'il a mariée, alors qu'il avait 16 ans. "On était toujours ensemble, on ne se laissait jamais, on était toujours collés". Ils ne s'étaient fréquentés que pendant un mois et demi et, malgré cette courte période de fréquentations, il avoue avoir pensé encore à elle deux ans après la séparation. "Elle me manquait et je voulais la revoir".

La description qu'il fait de sa relation avec sa conjointe suggère un lien de dépendance très marqué avec celle-ci. Il ne focalise que sur elle seule. Il ne faisait

rien sans elle. Quand elle était heureuse, il l'était lui aussi et quand il la sentait déprimée, il devenait insécure et ça le mettait en colère. "Je faisais tout pour qu'elle ne soit pas down". Il semble très vulnérable à toute impression de retrait, d'abandon, ainsi qu'à tout signe de défaillance de la part de sa conjointe.

Au moment de la séparation, lors de la première consultation, le sujet était en état de panique. "Je ne sais plus ce qui m'arrive, je ne suis plus capable de fonctionner". "Je ne peux pas croire que c'est fini avec elle". "Ça m'empêche de vivre de ne pas savoir si ma femme va revenir". Pendant sa démarche en groupe, il disait travailler sur lui pour pouvoir retourner avec elle. "J'espère toujours qu'elle revienne".

Trois mois après la fin des rencontres de groupe, il est toujours habité par l'idée de revenir avec elle. "Dans mon esprit, elle est encore là, elle est dans moi". "Je l'aime encore, c'est comme gravé dans mon coeur". Il dit lui avoir fait la demande de revenir vivre avec lui. "Je lui dit viens-t-en avec moi, t'es incrustée dans moi".

Il dit ne pas vouloir rencontrer d'autres femmes, que c'est elle seule qu'il veut attendre. Il dit ne pas avoir de relations sexuelles avec d'autres femmes (depuis 7 mois) parce qu'il espère qu'elle reviendra un jour avec lui, qu'il ne se réserve qu'à elle.

Son problème de toxicomanie traduit aussi un problème de dépendance. Dès l'âge de quatorze ans, il s'est adonné à l'alcool et à la drogue (L.S.D., T.H.C., mescaline, cocaïne, etc.), "... parce que je me sentais seul en dedans". C'était à l'époque où il dit avoir commencé à avoir des idées suicidaires. Il a consommé presque tous les jours jusqu'à l'âge de dix-huit ans, alors qu'il décida de s'entraîner à la boxe sept jours par semaine. (Il a laissé la boxe quand il a rencontré sa femme). Il raconte être "retombé" dans l'alcool et la cocaïne lors des événements entourant la séparation. "J'étais complètement à terre".

Ses propos suggèrent aussi un lien de dépendance vis-à-vis la religion. Racontant, pendant sa démarche en groupe, qu'il avait cessé de consommer drogues et alcool, il confie: "J'ai arrêté de boire et de prendre de la drogue quand j'ai rencontré Jésus, mon Sauveur personnel".

Estime de soi

Le sujet raconte avoir été écrasé, humilié, rejeté et bafoué dans son enfance. "J'étais à part, inférieur aux autres, moins bon, moins intelligent. Je me sentais rejeté". "J'étais pas bon à l'école, les professeurs ne m'aimaient pas".

Vers la fin de l'enfance et pendant toute son adolescence, le sujet adopta une attitude visant à attirer l'attention sur lui, à se donner de l'importance et du pouvoir sur les autres. Il raconte avoir joué au dur pour "impressionner et se faire respecter". Il avoue avoir consommé de l'alcool et de la drogue "pour avoir la réputation d'un "tough" et pour influencer les autres". Il s'est entraîné à la boxe. "Je voulais être un champion, le meilleur". "Je voulais prouver que j'étais fort, que j'avais de l'endurance, que j'étais capable de faire quelque chose, que j'étais quelqu'un".

Pendant les rencontres en groupe, le sujet démontre un grand plaisir à se complimenter et à se faire complimenter: "Je suis intelligent, beau, bien taillé, fort physiquement, beaucoup de volonté et de détermination". Il se montre très préoccupé de montrer aux autres qu'il est quelqu'un de bien, qu'il comprend son problème et qu'il est un client modèle.

Le sujet paraît avoir développé un idéal du moi irréaliste, un soi grandiose axé sur la perfection, la performance et l'exhibitionnisme pour rehausser son image et pour se défendre contre des tendances dépressives. L'image qu'il se fait de lui-même (fort physiquement et psychologiquement, beaucoup de volonté et de détermination) semble avoir pour fonction de compenser des sentiments d'infériorité, d'impuissance et de vulnérabilité originant de son vécu d'enfant écrasé, bafoué et privé d'amour.

Son besoin de maintenir une image idéalisée de sa conjointe, ses exigences élevées envers celle-ci, le lien étroit de dépendance qu'il entretient avec elle, suggèrent que le sujet a besoin de sa conjointe pour se rassurer sur sa propre valeur et sur son identité, ainsi que pour se défendre contre des tendances dépressives. Elle semble lui servir d'objet narcissique et anti-dépressif.

Dans la vie en général, les sources de valorisation et d'apport narcissiques semblent se faire rares. Dans sa relation de couple, il se dit insatisfait sexuellement,

insatisfait des attitudes et des comportements de sa conjointe ainsi que de la tournure que prend la relation. Au travail il ne semble jamais satisfait. Il se plaint de ne pas être reconnu pour tous les efforts qu'il fait, pour la qualité de son travail et de ne pas être payé pour ce qu'il vaut réellement. Il dit ne pas garder longtemps le même emploi et perdre le goût de la tâche aussitôt qu'il l'a maîtrisée. En dehors de la famille et du travail, rien ne semble l'intéresser particulièrement. Il dit ne faire que très peu d'activités de loisir et ne pas avoir de vrais amis avec qui il peut se confier.

Dépression

Des états dépressifs semblent s'être manifestées à l'adolescence, sous forme d'idéations suicidaires. "Je me sentais seul en-dedans, j'en avais assez, je voulais m'éliminer". Son attitude, son manque d'intérêt et de motivation au travail dénotent aussi une certaine tendance dépressive. Ses réactions à la suite du départ de sa conjointe constituent aussi des symptômes dépressifs réactionnels. À sa première consultation, il se dit très déprimé, perdu et obsédé par des pensées suicidaires. "Je ne savais plus ce qui m'arrivait, j'étais plus capable de fonctionner". "Avec mes problèmes avec ma femme, je suis retombé dans l'alcool et la coke. J'étais complètement à terre".

Ses tendances dépressives ne semblent se manifester que par moment et sont en général masquées par une organisation défensive perceptible dans ses tendances à nier ou à éviter ses sentiments négatifs (peine, colère, solitude), à consommer alcool et drogues, à mettre l'accent sur sa force physique et son expression dans des attitudes contrôlantes, dominantes et dans des comportements violents, ainsi que dans ses croyances religieuses. Le sujet lutterait ainsi contre une dépression latente.

Relations intimes

Pour Donato, le domaine des relations intimes se limite presque exclusivement à sa conjointe et à sa fille. Il avoue n'avoir aucun ami intime à l'exception d'un prêtre vivant aux États-Unis, qu'il ne voit que très rarement et cela en situation de crise. Il avoue aussi avoir des problèmes avec l'autorité (père, professeurs, patrons), envers qui il se dit méfiant et sur ses gardes. Adolescent, il affirme n'avoir eu qu'une seule "relation sérieuse" avec une fille qu'il a fréquentée pendant seulement un mois et demi. Il décrit ses autres relations avec les filles

comme étant "de la routine". Il prétend avoir été un "playboy très populaire auprès des filles".

À partir de la description qu'il fait de sa relation avec sa conjointe, le sujet démontre une forte tendance à se nourrir de l'autre, à l'investir narcissiquement. Il semble n'investir qu'elle seule et en être extrêmement dépendant pour satisfaire ses besoins affectifs, pour rehausser son estime de soi et pour se défendre contre la dépression.

Il semble aussi dénoter une tendance à idéaliser sa conjointe. Dès le début, il a été fasciné par elle: "Quand je l'ai rencontrée, c'est sa beauté de la tête aux orteils qui m'attirait". "La façon dont elle me parlait, ce qui sortait de sa voix, la façon dont elle agissait. Elle était parfaite. Elle était spéciale". Sa recherche de l'idéal et de la perfection chez l'autre se traduisait aussi par sa forte tendance à lui imposer des exigences très élevées: "Je voulais qu'elle soit parfaite". "Je les voyais comme deux diamants (sa femme et sa fille)".

Lors de l'éclatement de la relation et de la séparation, il semble s'être appliqué à conserver une image idéalisée de sa conjointe, par des mécanismes de clivage, de déni ou d'évitement: "C'est tout du positif, elle est merveilleuse, elle est spéciale". "Je ne lui en veux pas". "J'ai tout oublié le négatif". "Je l'aime et je l'attends".

Le sujet semble faire preuve d'une grande vulnérabilité à toute défaillance de la part de sa conjointe. Il semble se sentir facilement rejeté, humilié et abandonné par celle-ci. Le moindre fantasme de distance par rapport à l'objet le fait paniquer. Tout signe de retrait ou d'humeur dépressive de la part de sa conjointe l'amène à accentuer ses mesures de contrôle et à utiliser parfois la violence.

Défenses

Le matériel clinique fournit certains indices sur les types de défense utilisés par le sujet et ce contre quoi il tente de se protéger. La consommation d'alcool et de drogues dès l'adolescence (14 ans) semble avoir rempli une fonction de protection contre des sentiments de solitude, de vide intérieur et de dépression. "Quand j'étais "stone" ça me donnait des sensations fortes, je riais, j'étais heureux".

Il semble que le recours à l'alcool et à la drogue était motivé par un besoin de protection contre des tendances suicidaires. "Je me sentais seul en dedans, j'en avais assez et je voulais m'éliminer. Je prenais de la drogue". Il a recommencé à consommer lors de la séparation.

Il semble que la boxe ait pu suppléer à une insuffisance narcissique en servant à rehausser l'image qu'il avait de lui-même. "Je suis rentré dans la boxe parce que j'étais pas bon à l'école, j'avais pas de métier, ...je voulais prouver que j'étais quelqu'un". Il semble que la religion, en contribuant à renforcer le surmoi du sujet ou en lui servant de moi auxiliaire, ait eu une fonction de soutien pour celui-ci. Lui et sa conjointe étaient membres d'un groupe religieux peu orthodoxe dont ils étaient de fidèles disciples. "J'ai arrêté de prendre de la drogue quand j'ai rencontré Jésus".

Il raconte avoir choisi sa conjointe parce qu'elle était parfaite à ses yeux. Peu après, il dit ne pas être capable de tolérer qu'elle n'aille pas bien, "...qu'elle ne soit pas joviale". "Je faisais tout pour qu'elle ne soit pas "down". Lors de la séparation, il s'est effondré. "J'étais complètement à terre. J'étais plus capable de fonctionner". Il semble que sa conjointe ait aussi été utilisée comme défense contre la dépression et une faible estime de soi.

Des mécanismes caractériels de défense ressortent aussi du matériel clinique: idéaux démesurés, exigences irréalistes et perfectionnisme.

Il se dit très exigeant envers lui-même et envers les autres. "Quand je fais quelque chose, il faut que je le fasse bien". Il dit avoir été très exigeant envers elle parce qu'il voulait "... qu'elle soit la meilleure". "Je voulais la former. C'était pour son bien". "Je les voyais (sa femme et sa fille) comme deux diamants précieux, il fallait qu'elles soient parfaites". "Ça me fâchait quand je voyais qu'elle n'était pas capable d'être à la hauteur de mes exigences". Son besoin de perfection pour lui-même et pour les autres semble avoir pour fonction de se défendre contre des sentiments d'impuissance et contre la dépression ainsi que de rehausser son estime de soi.

Le sujet semble avoir tendance à éviter des sentiments trop anxiogènes. Il semble ne pas vouloir voir certaines réalités, les mettre de côté, les oublier. À la suite des procédures légales intentées contre lui par sa conjointe, il la compare à "...

du poison qui vient de l'enfer", et prétend qu'elle l'a "trahi et noirci". D'autre part, il avoue que si elle revenait avec lui, "... ce serait toujours le grand amour". Il affirme ne vouloir "retenir que le positif", oublier le passé comme s'il n'avait jamais existé, "... parce que j'ai peur de retomber dans mon malheur d'avant". Il semble, de cette façon, vouloir éviter d'être en contact avec sa peine, ses idées suicidaires et sa colère.

Les comportements violents font figure de réactions primitives, peu différenciées, de défense contre son incapacité à tolérer ses sentiments d'impuissance et contre la dépression. Nous tenterons de traiter plus explicitement de l'aspect défensif de ces réactions dans la partie traitant spécifiquement de violence.

La violence

Ses comportements violents auraient débuté très tôt à l'école où il avoue avoir été dur et violent avec ses camarades: "Tout le monde me craignait". La boxe aussi semble avoir été un exutoire à sa révolte. Racontant ce qu'il a subi dans son enfance, il ajoute: "C'est pour ça que je suis rentré dans la boxe, parce que j'étais révolté". "Quand j'étais dans la boxe, j'étais dans la merde et dans l'humiliation et c'était là que je me battais". "Faut que je sois dans la merde pour me réveiller".

Dans la vie adulte, ses réactions de violence ont été dirigées vers des objets (murs, portes, tables), vers d'autres hommes dans la rue et dans les bars, mais particulièrement dans son milieu familial envers sa fille et principalement envers sa femme.

Il raconte avoir commencé à être violent envers elle environ six mois après le début des fréquentations. Pendant les quelque cinq années qui ont suivi, les épisodes de violence verbale sont devenus de plus en plus fréquents (tous les 2-3 jours), et il en est finalement venu à la violence physique. Il raconte l'avoir giflée à quelques reprises, lui avoir serré les bras quelques fois, l'avoir poussée et lui avoir donné un coup de poing dans le dos à une occasion. Il dit lui avoir fait peur avec des menaces qu'il ne mettait pas à exécution: "Je vais te casser la mâchoire". "Je vais te casser en morceaux". "Provoque-moi pas, tu sais ce que je suis capable de faire". Il dit ne pas avoir toujours eu à être violent étant donné qu'il pouvait lui faire peur de son seul regard: "Je lui faisais comprendre seulement avec mes yeux". Il se décrit comme étant un homme très impulsif que la moindre banalité peut conduire à des

excès de colère: "La plupart du temps, je perds patience vite. Je suis très prompt. Des fois, je me fâche pour des niaiseries, des détails".

Selon lui, plus la situation s'envenimait, plus sa conjointe se refermait sur elle-même et plus il devenait violent: "Parce que je la maltraçais, elle se refermait, elle ne parlait pas de son problème. Ça me frustrait et je devenais colérique et violent".

Les accusations d'abus sexuel envers sa fille (qu'il a toujours niées), semblent avoir été l'élément déclencheur qui a fait aboutir la situation de crise du couple et a conduit à son éclatement. "C'est humiliant d'être accusé et condamné pour un abus sexuel que je n'ai pas fait". Il raconte qu'à cause de ces soupçons de la part de sa conjointe, celle-ci a fini par lui refuser tout contact sexuel. "Cela rendait la situation encore plus tendue et encore plus frustrante". "Elle n'avait plus le goût de faire l'amour avec moi". "Je devenais en colère. Je me demandais si elle allait voir ailleurs".

Il relie lui-même sa violence à son "orgueil". "Je veux avoir le dessus sur elle". "J'aime pas ça quand elle a raison". Ses propos tendent à démontrer des attitudes de domination et de contrôle sur sa conjointe: "Quand on parle ensemble et qu'elle ne m'écoute pas, qu'elle ne répond pas ou qu'elle ne fait pas ce que je lui dis, je perds patience, j'élève la voix, je me fâche". "Quand je lui dis quelque chose qu'il faut qu'elle fasse, qu'elle sait qu'elle doit faire et qu'elle ne fait pas, je me fâche". "Je deviens violent parce qu'elle ne m'écoute pas". "Quand elle fait des choses qui ne font pas mon affaire, j'explose des fois". "Elle ne me comprenait pas, elle comprenait tout de travers, ça me fâchait".

Il relie aussi sa violence au fait qu'il soit trop exigeant et trop dur envers lui-même et envers sa conjointe. "En étant dur, je ne voyais pas que je pouvais faire du mal à quelqu'un". "Je me fâchais parce que je trouvais ça difficile d'arriver à mes objectifs". "Ça me fâchait quand elle n'était pas capable d'être à la hauteur de mes exigences".

Il semble que l'attitude contrôlante du sujet envers sa conjointe soit aussi due à son incapacité à tolérer des réactions dépressives ainsi que la moindre distance de la part de celle-ci. "Ça me faisait mal de la voir comme ça, renfermée, déprimée. J'aurais aimé ça qu'elle soit joviale". Il semble que sa violence soit aussi reliée à une

difficulté à tolérer ses sentiments d'impuissance. "Je voulais l'aider mais je ne pouvais rien faire. Ça me frustrait et je devenais colérique". "Je voulais éviter qu'elle prenne le mauvais chemin mais je sentais qu'elle ne voulait pas que je l'aide".

Il semble que l'arrivée de l'enfant ait pu contribuer à augmenter la tension dans le couple, étant donné que le sujet affirme ne pas l'avoir vraiment désiré ni s'être senti prêt à assumer son rôle de père. Il ajoute en plus qu'il aurait préféré un garçon. Sa relation avec sa fille semble être un peu du même type que celle qu'il entretient avec sa conjointe. Il se dit très contrôlant et très exigeant envers elle. Il reconnaît être très autoritaire et violent envers elle. "J'ai peur de perdre le contrôle sur elle et qu'elle ne m'écoute plus". "J'étais obligé de répéter trop souvent la même chose, je perdais patience et je me fâchais. Des fois j'ai dépassé les bornes". "J'étais exigeant envers ma fille parce que je ne voulais pas qu'elle fasse les mêmes gaffes que moi".

Le sujet paraît éprouver beaucoup de culpabilité face à sa violence. À plusieurs occasions, il affirme regretter amèrement les gestes de violence qu'il a infligés à sa conjointe et à sa fille. "Je n'avais pas le droit de leur faire ça. Ce n'était pas à elles à payer pour mes problèmes à moi". "J'ai beaucoup de misère à me pardonner ce que je leur ai fait".

Ses réactions de violence envers sa conjointe pourraient avoir pour origine des carences et des blessures narcissiques dans l'enfance qui maintiennent chez lui, en permanence, un degré important de vulnérabilité. Le sujet semble, à un premier niveau, structurer l'environnement relationnel avec sa conjointe de façon à s'assurer que celle-ci se conforme à ses besoins et qu'elle demeure disponible en permanence. Pour arriver à ses fins, il exercerait sur elle un contrôle très serré par ses exigences et parfois par des menaces.

À un deuxième niveau, le sujet paraît utiliser la violence quand sa conjointe ne répond pas à ses exigences, lorsqu'elle faillit à être à la hauteur de son idéal et qu'elle cesse d'être une source d'apports narcissiques. Il se servirait de la violence quand il échoue dans sa tentative de se restaurer lui-même (blessures narcissiques, faible estime de soi, images négatives de soi, tendances dépressives), en passant par la restauration de sa conjointe (imperfections, humeurs dépressives). Il échoue alors dans sa tentative de réaliser son propre idéal.

La violence de Donato ne serait pas l'expression d'une rage narcissique incontrôlée et destructrice. Elle aurait plutôt une fonction "pédagogique", comme un moyen de modeler, former, changer sa conjointe par la force, lorsque les mots ne lui suffisent plus, pour sauver l'image qu'il a de lui-même.

B. Synthèse

Donato se présente comme un homme qui en impose, tant par son physique d'athlète, sa voix forte et forcée, que par son regard dur et défiant. Il porte les épaules bien hautes et carrées, les bras écartés du torse, les poings serrés, dans une position raide et tendue, comme s'il était toujours prêt à l'attaque. Il semble vouloir convaincre de sa force, de sa détermination et qu'il ne reculerait devant rien. Il semble prêt à utiliser sa force physique contre quiconque se placerait en travers de son chemin. Il veut montrer qu'il est un "vrai homme", puissant, important, qui s'impose et à qui on doit le respect.

Cette rigidité, observable au plan physique, se reflète aussi au plan psychologique. Il semble agir en référence à un rationnel ou à une logique très peu flexible. Il n'accepte que difficilement des idées, des principes, des perceptions qui ne correspondent pas à son système de croyance. On constate aussi chez lui une forte tendance à se braquer dans des positions extrémistes. "Y a pas de milieu pour moi". Il se reconnaît ainsi très excessif.

Il aborde le programme thérapeutique avec la même rigidité et la même tendance à être excessif. À la première rencontre de groupe, il raconte avoir déjà reconnu, avoué et réglé son problème de violence. Tout au long de sa démarche, il insiste pour nous démontrer qu'il comprend très bien son problème et semble vouloir nous persuader qu'il ne sera plus jamais violent. Il est passé d'un état dépressif et suicidaire (première entrevue) à une attitude opposée, très décidé et déterminé à travailler sur lui-même et à régler son problème.

Il se montre intransigeant envers toute chose, situation ou personne qui ne correspond pas à ce qu'il pense. Il est très exigeant envers les gens qui l'entourent. Il ne pouvait tolérer que sa conjointe soit en désaccord avec lui, qu'elle soit différente de lui, qu'elle ne soit pas heureuse avec lui, qu'elle soit distante de lui et qu'elle ne soit pas parfaite. Il devenait alors très frustré et lui imposait son contrôle par la force ou par des menaces.

Il est très centré sur sa conjointe et il attribue à celle-ci le rôle et le devoir de le réparer narcissiquement. Il aurait ainsi tendance à interpréter tous ses désaccords, ses imperfections, ses défaillances, comme étant des attaques contre lui-même et des humiliations. Il utiliserait ainsi la violence dans le but d'exercer un contrôle absolu sur celle-ci, afin qu'elle corresponde à ce qu'il se croit en droit d'attendre et d'exiger d'elle. Il s'assurerait de cette façon de maintenir l'image idéalisée et compensatoire qu'il s'est forgée de lui-même et de maintenir un certain équilibre narcissique.

Derrière cette image de brute, on découvre un petit garçon blessé, humilié et déprimé qui tente de compenser et de restaurer une image négative (dévalorisante) de lui-même et de se venger des offenses dont il a été victime durant son enfance. Donato aurait refoulé une colère très intense vis-à-vis les membres de sa famille, une violence qu'il utilise pour dominer et contrôler, rehausser son estime de soi et défouler une très grande révolte.

Deuxième cas: Régis

A. Présentation du sujet

Régis est un Québécois francophone de trente-huit ans, célibataire, habitant seul en périphérie de Montréal. Il est psychologue de formation et pratique comme clinicien depuis une quinzaine d'années. Il a déjà été marié pendant trois ans et il n'a pas d'enfant. Il vivait jusqu'à tout récemment avec une femme âgée de trente-cinq ans, psychologue elle aussi. Ils ont été en relation pendant neuf ans.

Il dit consulter parce qu'il en est contraint par la Cour. Sa conjointe a porté plainte pour violence conjugale et il a été arrêté par la police. Il a été relâché et demeure maintenant seul dans un nouvel appartement. Par la suite, bien que sa conjointe ait retiré sa plainte, le libérant de toute obligation légale, il décide de continuer sa démarche thérapeutique.

Il se présente inquiet, craintif et méfiant à sa première entrevue. Il met beaucoup de temps à s'assurer qu'il a affaire à des gens compétents et doute d'avoir vraiment besoin de ce genre de service. Il est déjà en thérapie d'orientation analytique depuis plusieurs années (8) à raison de trois rencontres par semaine, et continue de l'être pendant qu'il poursuit sa démarche à PRO-GAM. Il semble investir beaucoup dans sa thérapie et en tirer profit.

Depuis la fin du programme thérapeutique, il vit toujours seul. Il a entrepris une nouvelle relation avec une collègue de travail. Il dit rester vigilant afin de ne pas reproduire les mêmes "patterns" qu'il a encore tendance à répéter dans ses relations avec les femmes et prétend avoir réussi à ne pas être violent.

Enfance

Régis a passé son enfance à la campagne sur une ferme d'élevage où il a commencé tout jeune à travailler. Cinquième d'une famille de sept enfants (cinq garçons, deux filles), il se souvient avoir été un enfant facilement blessé, souvent triste et de ne pas s'être senti aimé.

Il raconte avoir été battu à coups de pied par sa mère qui, selon lui, était une femme "souvent triste" et "pas très chaleureuse" avec lui. "J'avais souvent l'impression qu'elle ne me recevait pas, qu'elle me refusait, qu'elle n'avait pas de temps pour moi". "Elle était toujours déprimée, jamais contente". Il la décrit aussi comme étant une femme insécure, angoissée et inquiète qui voyait compulsivement aux besoins physiques de ses enfants. "Elle était envahissante, elle ne laissait jamais de place à personne". "Elle était harcelante en voulant tout donner".

La mère du sujet semblait ne pas comprendre les besoins affectifs de celui-ci. Elle aurait manifesté son amour en veillant au bien-être physique de son enfant. Le caractère démesuré des soins physiques prodigués à ses enfants suggère chez elle l'existence d'une importante insécurité affective.

L'alcoolisme de son père semble avoir été au coeur du drame familial. "L'atmosphère familiale n'était pas très drôle. L'alcool prenait beaucoup de place". "J'ai connu ma mère malheureuse à cause de l'alcoolisme de mon père. Elle braillait et lui en voulait beaucoup". "Ma mère méprisait beaucoup mon père parce qu'il buvait. Elle le critiquait beaucoup, elle ne le supportait pas". "Elle le frustrait sexuellement quand il avait pris un coup". "Je l'ai déjà vu frapper mon père alors qu'il était saoul et le traiter de maudit cochon". "Elle était violente avec mon père, elle le détruisait beaucoup". Il raconte en être arrivé à haïr sa mère à cause de la façon dont elle traitait son père. Il confie que cette haine pour sa mère l'a poursuivi jusqu'à l'âge adulte: "Elle éveillait beaucoup de violence chez moi". "Je hais ma mère".

Jusqu'à l'âge de six ans environ, sa relation avec son père semble avoir été bonne et satisfaisante. "J'étais autour de lui quand il travaillait. Il me donnait beaucoup le "feed-back" que j'étais adéquat, que j'étais bon, son meilleur, que j'étais intelligent, que je comprenais vite". "Il m'a donné beaucoup de marques d'affection". "Il m'appréciait beaucoup, j'étais son préféré. Il a investi beaucoup pour moi".

D'après le discours du sujet, sa mère aurait réussi à l'éloigner de son père en le dévalorisant à ses yeux. "Mon père valorisait le travail manuel et j'étais bon. Ma mère valorisait l'école et je n'étais pas bon à l'école". "J'ai laissé le travail manuel pour aller vers les études parce que ma mère dénigrait beaucoup mon père qui buvait et dont je n'étais pas toujours fier". "Il voulait que je reste à la ferme avec lui mais ma mère voulait que j'étudie". "J'ai pris l'option de ma mère, elle le dénigrait complètement".

Il raconte s'être éloigné de son père à partir du moment où il a commencé l'école. Leur relation se serait appauvrie graduellement et serait devenue, selon lui, plus compétitive. "Il n'a plus jamais fait de contact avec moi". "J'ai beaucoup manqué de mon père parce qu'il n'était pas là. J'ai manqué d'encadrement". "Je faisais des efforts pour qu'il me reconnaisse mais il ne me reconnaissait pas".

Il affirme que son père était violent envers sa femme et ses enfants. "Il criait et était violent verbalement avec nous autres". Il le décrit comme étant un homme bon, travaillant, qui n'était "pas capable de dire non à sa femme". Il le décrit aussi comme étant un homme passif et impulsif. Il raconte, qu'étant jeune, il avait l'impression que son père n'était "pas responsable". "Il partait sur la brosse et me laissait son travail sur les bras". "Il fallait que je prenne ses responsabilités à sa place".

À l'école, il avoue avoir été en compétition avec son frère qui était meilleur que lui et qui était le préféré de sa mère. Il se souvient avoir "piqué des colères" contre son frère et de s'être battu à coup de poings avec lui. Il affirme ne pas avoir été violent avec les autres étudiants. Au secondaire, il prétend avoir été un étudiant timide et retiré. Malgré cela, il relate avoir été souvent choisi pour occuper des postes de président de classe, de chef d'équipe, etc. "J'avais l'impression d'avoir un paquet de responsabilités mais que je n'étais pas préparé à ça". Malgré qu'il n'ait pas trouvé cela facile, il confie avoir toujours bien réussi et s'être rendu à l'université comme son frère.

Dépendance

Le récit du sujet contient certains indices révélant des tendances à établir des liens de dépendance avec les autres. Enfant, Il se souvient avoir eu peur de s'éloigner de la maison, de sa mère. Adulte, il paraît très dépendant des femmes pour prendre soin de lui, pour satisfaire des besoins infantiles, pour se faire mater. "J'ai toujours sucé une femme pour qu'elle m'aide affectivement". "Je déteste quand on ne s'occupe pas de moi". "Il faut toujours que ça vienne de l'extérieur". "Je voudrais que tout le monde sache ce que je veux, ce que j'ai besoin, sans avoir à le demander". "Avec ma femme, c'est comme avec ma mère. J'ai autant de dépendance et de colère envers ma femme qu'avec ma mère". "Je l'aimais pour ce qu'elle m'apportait. Elle me maternait beaucoup". "J'ai choisi de faire prendre soin de moi, d'être un enfant. Je veux qu'elle me donne du sexe, de l'attention, de l'affection, et il faut qu'elle m'en donne".

Il semble être sensible à la moindre défection de la part de sa conjointe. Il affirme se sentir "blessé" lorsqu'elle prend l'avis de quelqu'un d'autre plutôt que le sien. Il estime aussi se sentir "privé" de quelque chose quand elle ne lui parle pas, et qu'elle le "fait exprès". Il raconte avoir beaucoup de difficulté à se séparer d'elle. "J'essaie de m'en défaire, de couper les ponts mais j'ai beaucoup de peine de l'avoir perdue". Il avoue avoir encore le goût de la revoir et éprouver beaucoup de difficultés d'être seul.

Il qualifie sa relation avec sa conjointe comme étant une "relation de dépendance mutuelle". "J'étais fier que, grâce à moi, elle puisse étudier". "Ça ne me dérangeait pas de payer pour elle parce que j'étais certain que ça la rendrait heureuse. Ça me valorisait, ça me rendait indispensable". "J'étais en attente de son admiration". Selon lui, leur relation se serait détériorée encore plus depuis qu'elle a terminé ses études et qu'elle est moins dépendante de lui. "J'ai eu l'impression de m'être fait avoir parce qu'à un moment donné elle a changé d'attitude. Elle a arrêté de prendre soin de moi. J'ai cessé d'être son héros". Il semble que le sujet ait besoin que sa conjointe soit dépendante de lui, de se sentir responsable de son bonheur pour se sentir important, reconnu et valorisé.

Il paraît possible que le sujet tente plus ou moins consciemment de maintenir un état de dépendance chez sa conjointe afin de ne pas éprouver sa propre dépendance vis-à-vis celle-ci.

Le sujet semble aussi dépendant des femmes pour se faire confirmer et valoriser dans sa sexualité. Parlant de ses nombreuses aventures avec d'autres femmes avant de rencontrer sa conjointe, il confie que ça le valorisait beaucoup de faire l'amour avec elles. "J'allais chercher la confirmation que j'étais un homme".

À un niveau plus profond, le sujet semble dépendant des femmes pour être confirmé dans son identité. Il semble entretenir des relations en miroir dans lesquelles les femmes auraient pour fonction de lui refléter une image intègre de lui-même. "C'est comme si mon identité et mon existence dépendaient d'elles". "Je suis toujours en train de regarder l'autre, je n'ai pas de "feeling" pour moi. Je n'attache pas d'importance à ce que je suis". Il semble pris entre son besoin des femmes pour se sentir exister et sa peur d'être envahi et ne plus exister.

Cette tendance à dépendre des autres était observable dans sa relation avec moi (thérapeute) dans le groupe de thérapie. Il affirmait attendre que j'aie le chercher, que je le fasse parler, avoir l'impression "d'implorer mon aide", attendre un "mot magique" de ma part.

Estime de soi

La description qu'il fait de lui-même laisse entendre qu'il n'a pas une très haute estime de lui. Déjà, à l'école primaire et pendant toute la durée de ses études, il manifeste des signes de malaise, face à lui-même et face aux autres, qui le faisaient se retirer, seul. "À l'école j'étais très gêné, timide, mal à l'aise". "J'étais un étudiant solitaire, pas bon dans les sports, passif et gêné avec les filles". Parlant d'une "super belle fille" qui l'impressionnait et qui s'intéressait à lui: "J'étais flatté mais je ne me sentais pas à la hauteur". "Je doutais beaucoup de moi". Il raconte que pendant toutes ces années d'études, il fut en compétition féroce avec son frère aîné (deux ans plus âgé) pour l'obtention de la reconnaissance maternelle.

Ses sentiments face à lui-même dans la vie adulte ne semblent pas s'être améliorés. Il se dit toujours passif, "pas très fier" de lui-même et "pas capable de se tenir debout". "J'ai pas le sentiment que j'ai quelque chose de bon à donner". "Je

n'attache pas d'importance à ce que je suis". "J'ai l'impression que je suis rien". "Je ne suis pas capable de vivre comme quelqu'un d'important, de bien, d'aimable". "Il me semble que ça n'a pas de bon sens ce que j'ai à dire, que c'est pas important ce que je pense".

Ses propos tendent à démontrer une forte tendance à se nier et à se dénigrer lui-même. En plus de ne pas s'accorder beaucoup d'importance, il semble ne pas être à l'écoute de ses besoins, de ses désirs, de ne pas se donner le droit de dire non et d'imposer ses limites. "Elle avait besoin de moi et je m'étais forcé pour m'occuper d'elle toute la journée. J'étais resté doux". Ses tendances à se dévaloriser coexistent et alternent avec des tendances opposées, à se survaloriser, se sentir supérieur aux autres.

Le sujet semble se tourner vers sa conjointe pour se valoriser, rehausser son image et être reconnu. Il raconte avoir été le "héros" de sa conjointe. "J'étais fier que, grâce à moi, elle pouvait étudier, ça me valorisait, ça me rendait indispensable". Il se plaint par contre que, vers la fin de la relation, elle ne lui était pas reconnaissante de tout ce qu'il a fait pour elle quand ils étaient ensemble. Il affirme se nourrir et se valoriser dans son travail. "J'aime beaucoup les gens que je reçois (des alcooliques)". Je sens que je peux leur apporter quelque chose. Avec eux je me respecte, je me donne du temps, je les accepte, je leur fais confiance".

Le sujet semble avoir besoin d'être confirmé et valorisé dans son identité sexuelle. Parlant d'une femme qu'il a fréquentée pendant deux ans, il confie: "Ça me valorisait beaucoup de faire l'amour avec elle. Elle aimait beaucoup les hommes et je me sentais beaucoup désiré". Parlant de ses aventures sexuelles il dit: "J'allais chercher la conviction que j'étais un homme".

Le sujet paraît aussi se dévaloriser face à des femmes qu'il désire. Parlant de sa relation avec sa nouvelle amie, il dit: "J'ai l'impression que c'est pas une fille pour moi. Elle est trop correcte, trop intelligente, trop affirmative. Elle a trop confiance en elle-même. Elle ne peut pas m'aimer".

Il estime que ce sont ses sentiments vis-à-vis lui-même qui sont au coeur du problème actuel. Selon lui, son insécurité, ses sentiments d'impuissance et son manque de pouvoir par rapport à lui-même lui font perdre tous ses moyens face à sa

conjointe. "Elle peut faire ce qu'elle veut de moi". "Je ne suis plus capable d'être en relation intime".

Il avoue se sentir coupable, mauvais et honteux par rapport à sa violence. Il raconte avoir déjà pensé au suicide et certains de ses propos laissent soupçonner la présence d'idées suicidaires actuelles. "Je ferais n'importe quoi pour avoir la paix. J'ai peur de me faire mal". "J'ai peur de moi".

Le sujet paraît avoir des perceptions et des sentiments dévalorisants de lui-même. Il semble aux prises avec une identité fragile qu'il essaie de compenser et de renforcer en faisant tout pour être valorisé, reconnu et confirmé par les femmes avec qui il entre en relation. Sa piètre image de lui-même, sa tendance à se dénigrer et à se dévaloriser proviendrait pour une certaine part, d'une identification à une figure paternelle impuissante et manquante.

Les difficultés que semble éprouver le sujet à exprimer ses sentiments hostiles, à se positionner, à s'opposer, à se tenir debout, à respecter ses propres besoins et désirs, constituent des indices d'une répression des pulsions agressives, dynamiques communes à la dépression.

Dépression

Dès l'enfance, le sujet se décrit comme étant une personne passive, retirée et solitaire. Il parle d'une période dépressive alors qu'il était au début de la vingtaine, après l'échec de son mariage et à la suite duquel il décida d'entreprendre une thérapie. Les données cliniques semblent contenir des indices qui suggèrent la présence d'importantes tendances dépressives chez le sujet.

A sa première consultation et pendant toute la durée du programme thérapeutique, le sujet démontre des symptômes dépressifs évidents. Il lui arrive souvent de pleurer pendant les rencontres de groupe. Il dit se sentir souvent insécure et être immobilisé par un sentiment d'impuissance chronique. Il avoue être toujours passif, se sentir parfois très déprimé et ne plus trouver ni plaisir ni de sens à la vie.

Son pessimisme semble être relié à sa peur de ne plus pouvoir être en relation avec une femme et d'être condamné à rester seul pour le reste de sa vie. Parlant de

l'époque où il était à l'université, il confie: "J'avais l'impression que je ne serais jamais capable d'aimer quelqu'un". Aujourd'hui il déclare: "Je veux être avec une femme et avoir une famille et ça ne marche pas. Je suis écoeuré". Il avoue être désespéré et accablé par l'impression qu'il n'y a pas de solution. "Je n'ose pas avoir de l'espoir, j'ai été trop déçu".

Sa difficulté à vivre seul et son impression d'être dans un cul-de-sac semblent être à l'origine de ses idées suicidaires. Il voit dans le suicide un moyen de mettre fin à sa souffrance, et "d'avoir la paix".

Il semble éprouver beaucoup de difficulté à se séparer de sa conjointe et à faire le deuil de celle-ci. "J'essaie de couper les ponts mais on a encore beaucoup de choses en commun". "J'ai beaucoup de peine de l'avoir perdue".

Il estime être sujet à d'importantes fluctuations dans ses humeurs. "Je me retrouve toujours trop "high" ou trop "down". Il raconte que sa conjointe (psychologue) lui disait qu'il était possiblement maniaco-dépressif. Ces fluctuations de l'humeur auraient un lien avec le niveau d'estime ou l'image que le sujet a de lui-même et qui semble varier radicalement selon qu'il se sente valorisé ou non par sa conjointe. Le sujet apparaît ainsi très dépendant de sa conjointe pour rehausser son estime de soi, pour se sentir important, et éviter ainsi la dépression.

Tout en demeurant fonctionnel au travail et dans ses relations sociales, le sujet paraît être, en permanence, aux prises avec un état dépressif qui ne semble varier qu'en fonction du degré de satisfaction qu'il retirait de sa relation avec sa conjointe.

D'après le récit qu'il fait de son enfance, de ses relations avec ses parents, il paraît possible que des carences affectives, un manque de confirmation narcissique, un investissement narcissique probable de la part de sa mère, la perte ou la dévalorisation de son objet d'identification sexuelle (père), aient pu entraîner un important problème d'identité engendrant un sentiment permanent d'insécurité intérieure, de dévalorisation de soi, le prédisposant à la dépression.

Relations intimes

D'après les données cliniques, le sujet paraît éprouver beaucoup de difficulté à entretenir des relations intimes. Le traitement des thèmes précédents fait ressortir d'importantes tendances à établir des relations de dépendance, à avoir peur d'être en relation, à maintenir une certaine distance sécuritaire par rapport aux autres. Il montre aussi des tendances à être excessivement passif et à avoir de la difficulté à se positionner et à s'opposer. "Dans les relations amoureuses je suis confus. Je ne me donne pas le droit de dire non, de ne pas répondre aux attentes des autres". "Je réalise que j'ai beaucoup de difficulté à mettre mes limites, à respecter mon rythme, à dire non". "En relation je ne me donne pas d'espace pour moi".

Le sujet se dit instable dans ses sentiments envers sa conjointe. Il avoue éprouver beaucoup de haine et aussi beaucoup d'amour à son égard. "Je la blâme, je la hais pour la tuer. Je sais aussi qu'elle est correcte". "C'est une personne adorable". "Je réalise que je la détestais". "Je lui trouve des bonnes qualités et en même temps je lui en veux à mort". Cette tendance à séparer catégoriquement ses pulsions d'amour et de haine impliquerait plus précisément un mécanisme de clivage de l'objet, en tout bon ou tout mauvais. Cette tendance semble être également active dans ses relations avec les femmes en général. "Je constate que je déteste les femmes qui m'attirent et qui me plaisent". "J'ai rencontré une femme que je désire et j'ai le goût de la repousser. Elle m'écoeure". "Je hais les femmes autant que je les aime".

Le sujet divise les femmes en deux grandes catégories: les "saintes" et les "putes". Il se dit, en même temps, attiré et répugné par les deux. "Pour moi, c'est comme s'il y avait les pures et les cochonnes. J'aurais pas voulu que ça se retrouve en même temps dans la même personne". "J'ai rencontré une fille qui avait les deux, elle me troublait beaucoup. Je ne me sentais pas à la hauteur. Il ne s'est rien passé, elle me faisait peur".

Le sujet exprime ouvertement sa haine des femmes. "Bien franchement, je pense que je hais les femmes". Cette haine semble être reliée, pour une bonne part, à ses sentiments de dépendance, d'impuissance et d'infériorité vis-à-vis les femmes. "C'est comme si elles étaient plus importantes que moi, et moi je ne me sens plus rien". "C'est pour ça que je les hais autant". Il semble que sa haine soit aussi reliée à sa peur des femmes. "Je réalise que, derrière ma haine, j'étais terrifié. C'est comme

si elle (conjointe) m'envahissait". "J'ai l'impression de ne pas avoir d'espace pour exister. Ça me fait paniquer". À cette peur d'être envahi s'ajoute la peur d'être maltraité par sa conjointe. "J'ai peur qu'elle me fasse mal, qu'elle m'écrase, me méprise, me dénigre". Parlant de sa décision de se séparer de sa conjointe, il affirme: "Je suis ambivalent, mais ce choix de la laisser, je le maintiens toujours, je suis trop apeuré. Je la sens menaçante et dangereuse pour moi".

Le sujet semble avoir aussi tendance à se sentir responsable de sa conjointe et de la prendre en charge. "Je trouve ça dur de me séparer. J'ai l'impression que je lui fais mal, que je la mets dans le pétrin (financièrement). Je me sens responsable d'elle". Cette tendance, qui semble aussi s'appliquer à son patron, serait reliée à sa relation avec son père qui, selon lui, ne prenait pas ses responsabilités.

Il semble y avoir un lien entre la mère du sujet et le type de femme qu'il choisit ainsi qu'avec le type de relation qu'il entretient avec elles. Il décrit sa mère et sa conjointe comme étant des femmes contrôlantes, envahissantes, dénigrantes, méprisantes et harcelantes à qui il a de la difficulté à dire non. "Je crois que je choisis des femmes agressives et contrôlantes". "Elle (conjointe) était contrôlante comme ma mère". "J'ai choisi une femme envahissante". "Avec ma femme (conjointe), c'est comme si c'était ma mère". "J'ai autant de colère et de dépendance envers ma blonde (conjointe) qu'avec ma mère".

Il raconte ne pas avoir été "clair" dans sa relation avec sa conjointe, qu'il n'était " pas honnête" avec elle. Il avoue que ce n'était pas elle qu'il voulait, que celle qu'il désirait n'était pas disponible. "C'était un deuxième choix". Selon lui, ce serait elle qui l'aurait convaincu de sortir ensemble à un moment où il ne voulait plus la voir. "Je me sentais troublé, agressé, et en même temps rassuré par son agressivité, son affirmation, son assurance". "J'avais un sentiment d'espoir et de chaleur".

Le sujet paraît vouloir, par un mécanisme inconscient de répétition, reproduire le même type de relation conflictuelle vécu avec sa mère dans sa jeunesse ou, par identification au père, reproduire le type de relation dont il a été témoin entre ses deux parents. Il se retrouverait coincé entre son besoin d'être aimé et reconnu, et sa peur d'être manipulé et bafoué. La position devenant intolérable, il éprouverait alors le besoin de se venger, en son nom et au nom de son père. Le sujet lutterait contre son identification à "l'homme battu" que représentait son père.

Étant donné la ressemblance qu'il reconnaît entre sa conjointe et sa mère qu'il avoue détester, étant donné aussi que sa conjointe était un "deuxième choix", il semble peu probable qu'il puisse l'aimer vraiment et être satisfait de la relation.

Il avoue ne pas avoir beaucoup d'amis, femmes et hommes. Il confie avoir énormément manqué de contacts avec des hommes et répète à plusieurs reprises qu'il est très content d'être dans un groupe d'hommes, qu'il s'y sent bien, compris et en sécurité.

Le contexte des relations intimes, particulièrement avec les femmes, paraît provoquer chez le sujet une résurgence de conflits affectifs primitifs, accompagnés de peurs, d'insécurité, d'anxiété, de confusion, de frustrations et d'hostilité. Malgré son grand besoin d'être en relation, le sujet, pour se protéger et se sécuriser, semble avoir choisi de vivre en retrait, et de se priver de contacts intimes.

Défenses

L'émergence de conflits affectifs primitifs semble mettre en relief des mécanismes de défense primitifs tels que le clivage, dont il a été question dans la partie traitant des relations intimes (p.81). Le sujet semble aussi porté à l'idéalisation. Il affirme avoir tendance à idéaliser sa conjointe ainsi que les femmes en général et ne s'en tenir qu'à les observer et les désirer de loin. Parlant de femmes qu'il trouve "trop belles" pour lui, il confie: "Je passe mon temps à les regarder et à les admirer".

Le sujet montre une importante tendance à éviter les relations intimes et à se retirer affectivement dans ses relations avec les femmes. "J'ai peur d'être en relation". "J'évite les contacts". "Je me rends compte que j'ai peur du monde. Ça me fait paniquer". "J'ai peur de faire des contacts avec les femmes qui me plaisent et qui m'attirent. Je les évite". "Je suis distant avec les femmes". "Je n'investis pas beaucoup mes relations".

À la suite des événements qui ont précédé la séparation avec sa conjointe, il affirme: "J'ai choisi de couper, de ne plus être en relation, pour régler le problème". "Je ne veux plus parler d'elle parce que j'ai peur d'avoir le goût de revenir avec elle". "Je ne veux pas découvrir que je tiens encore à elle". "Prendre une distance par rapport à elle m'assure une certaine sécurité".

L'ensemble des mécanismes de défense du sujet semble avoir pour fonction d'éviter les relations intimes et de se couper de son expérience affective. Il se protégerait ainsi de sa peur, de son angoisse, de sa rage, et éviterait tout risque de se sentir méprisé, écrasé et envahi.

La violence

Historiquement, les premières manifestations de violence seraient apparues pendant l'enfance, à l'âge scolaire, et semblent ne s'être exprimées ouvertement qu'à l'égard de son frère avec qui il raconte avoir été en compétition. Sa violence se serait manifestée brusquement. "Ma mère m'a dit que j'étais un enfant très docile et qu'à un moment donné je suis devenu très agressif". Il se souvient de quelques altercations isolées avec ses camarades au collège, à l'adolescence.

La violence refait surface plus tard dans la vie adulte et se manifeste surtout envers les femmes avec qui il entre en relation. Il avoue avoir été violent verbalement avec deux femmes avec qui il a été en relation amoureuse pendant deux et trois ans, avant de rencontrer sa conjointe actuelle. "Verbalement j'étais dur avec elles". "On se chicanait souvent et on se réconciliait".

C'est avec sa conjointe actuelle qu'il serait allé le plus loin dans la violence. En plus d'avoir été violent verbalement, il avoue avoir été violent physiquement avec elle. "Je l'ai déjà frappée". "Le plus loin que ça été, ce fut une bonne claque". Racontant leur dernière altercation, il dit: "Je lui ai mis ma main sur la gorge et j'ai serré". Il raconte avoir déjà frappé à coup de poings sur les murs, les portes et les meubles en sa présence. Selon lui, les épisodes de violence survenaient à une fréquence d'une fois par mois. La situation aurait commencé à s'envenimer à partir du moment où sa conjointe décida de retourner aux études et d'acquérir une certaine autonomie.

Sa violence s'est aussi manifestée au travail, envers des secrétaires (femmes), envers son patron, ainsi qu'envers un client. Ce serait selon lui, ses problèmes avec l'autorité qui le feraient entrer facilement en conflit avec tout le monde au travail. Il avoue avoir souvent l'impression qu'on veut le prendre en défaut. "Il (client) me faisait porter le blâme et la responsabilité de l'erreur. Il disait que c'était de ma faute".

Le sujet relie lui-même sa violence à ses "sentiments d'impuissance", à "un manque de pouvoir" par rapport à lui-même. Il avoue se sentir facilement "coincé" dans ses rapports avec sa conjointe. "J'ai l'impression qu'elle fait exprès pour ne pas comprendre ce que je dis ou ce que je veux lui faire comprendre". "Ça me dérange quand elle pose des questions, je me sens impuissant à m'expliquer. J'ai l'impression que ça devient un ordre. J'ai pas d'espace pour exister, je panique".

Sa violence serait reliée à une impression d'être victime d'attaques ou d'être persécuté délibérément par sa conjointe. Il dit se sentir agressé et provoqué par celle-ci. "Quand on discute, ce qu'elle dit me met en colère et elle continue". "Je prenais tout ce qu'elle disait contre moi". "J'étais convaincu qu'elle méritait une volée".

Le sujet relie aussi sa violence au fait qu'il a de la difficulté à supporter que sa conjointe ne s'occupe pas de lui et à l'impression qu'elle ne le reconnaît pas. "Je déteste quand elle ne s'occupe pas de moi". "Je me sens enragé parce que j'ai l'impression qu'elle ne me reconnaît pas, qu'elle ne reconnaît pas ce que je fais".

Quand il est questionné sur ses propres explications de sa violence, il répond: "Ma mère était violente envers mon père. Je hais ma mère". "Je crois que je choisis des femmes agressives et contrôlantes. Quand j'en ai assez...". Il répond aussi: "Mon père était violent. C'est un homme passif et impulsif. Je ressemble à mon père".

Les données cliniques contiennent des indices de passivité caractérielle chez le sujet. "Si je lui dis non, la chicane pogne. Je veux éviter la chicane, donc je ne parle pas, je la laisse faire". "Je lui en veux mais je n'agis pas". "J'ai l'impression que je n'ai pas le droit d'être en colère". "Si je lui montre ma colère, il faut que je lui fasse peur pour ne pas qu'elle rebondisse".

Le discours du sujet contient aussi des indices d'impulsivité. "J'ai l'impression de pouvoir perdre le contrôle". "Je ne me rends jamais compte du moment où je perd les pédales". "Je ne me vois pas venir". Il se reconnaît la capacité d'être très violent. "Je sais intérieurement que je suis capable de tuer". "J'ai des envies de meurtre vis-à-vis elle". Il avoue être sujet d'hallucinations (qu'il définit comme étant une superposition de ses fantasmes sur la réalité et non pas quelque chose de complètement déconnecté de la réalité), dans lesquelles il se voit en train de

trancher la tête d'une femme "en justicier biblique". "C'était presque du délire religieux. C'est comme si c'était la pécheresse, Satan".

Le sujet prétend s'attribuer la responsabilité de ses comportements violents mais n'accepte pas d'être le seul à porter tout le blâme de la situation. Selon lui, sa conjointe aurait sa part de responsabilité dans le déroulement des événements. Reconnaissant être un homme violent il déclare: "Frapper, c'est humainement inadmissible". "Je me débats encore avec ma culpabilité". "Je considère que c'est une affaire de couple même si je reconnais que je suis responsable de mes gestes violents". "C'est une "game" à deux. Elle aussi, elle a des problèmes. Elle est aussi folle que moi".

Ne s'étant pas senti aimé par sa mère alors qu'il était enfant, le sujet ferait tout pour être aimé de sa conjointe et ne pas être dénigré et méprisé comme son père l'a été. Il semble éprouver des sentiments hostiles envers sa conjointe quand il a l'impression que celle-ci cesse de le reconnaître comme étant important et même indispensable pour elle. Ses réactions de violence auraient un lien étroit avec sa difficulté à tolérer ses sentiments d'impuissance et sa propension à en attribuer la responsabilité à sa conjointe.

Les peurs du sujet, son insécurité intérieure permanente, la répression de ses sentiments hostiles, la tendance qu'il montre, pendant les groupes de thérapie, à prendre contre lui-même ce que les autres participants disent ou font, suggèrent la présence d'importantes tendances paranoïdes qui le font se sentir constamment menacé. Cette tendance serait aussi active dans sa relation avec sa conjointe.

Le sujet aurait ainsi l'impression d'utiliser la violence de façon légitime pour se défendre contre sa conjointe qu'il perçoit comme étant menaçante et dangereuse.

Le sujet se serait identifié à l'image d'un père impuissant et impulsif, victime d'une femme dénigrante et humiliante. Sa violence aurait aussi pour but de se défendre contre cette image dévalorisante de lui-même. Elle pourrait aussi avoir pour fonction de venger son père et exprimer ainsi des pulsions hostiles réprimées depuis l'enfance vis-à-vis une mère envers qui il avoue éprouver encore beaucoup de haine.

Ses tendances à être passif, à ne pas exprimer son opposition, à réprimer son agressivité, engendrerait une accumulation de tension qui aboutirait à une explosion de colère et de rage. Étant donné la nature impulsive et destructrice de sa violence et le fait qu'elle vient en réponse à des menaces à son intégrité narcissique, il apparaît pertinent de qualifier la violence du sujet de rage narcissique.

B. Synthèse

Contrairement à Donato, qui projette une image de puissance, Régis se présente plutôt comme étant un homme très timide et très insécure. Avec ses grands yeux apeurés, son petit sourire accroché, son visage de bébé et sa voix éteinte, il donne l'impression d'un petit garçon effrayé. Son attitude réservée, l'impression de fragilité qu'il dégage, peuvent susciter une certaine compassion à son égard.

À certains moments il donne l'impression de vouloir être pris en charge par quelqu'un. Ses yeux prennent alors une expression d'imploration, comme s'il cherchait une bouée de sauvetage à laquelle s'accrocher pour être sauvé. Régis semble en effet submergé par un sentiment de désespoir. Il ne voit aucune solution possible à ses problèmes personnels et à sa situation actuelle. Découragé, il se sent envahi par des sentiments d'impuissance et d'incompétence à assumer sa propre existence. Il passe ainsi par de fréquents épisodes dépressifs, des moments de panique, habité par des idées suicidaires.

Malgré son grand besoin d'être en contact avec le monde, il choisit plutôt de se retirer, de rester seul. Tout compte fait, même si ce compromis semble lui coûter très cher, il semble préférer le plus souvent la solitude aux dangers que représentent pour lui les relations intimes. Il montre, en effet, une grande vulnérabilité face aux relations. Il doute beaucoup de lui-même et de sa capacité d'être en relation. Il se sent facilement blessé, attaqué et écrasé par l'autre. Il devient alors très méfiant, distant et froid. Des tendances paranoïdes importantes ont été observées pendant les groupes de thérapie.

Malgré sa grande peur des relations intimes, croyant avoir rencontré une femme avec qui il pourrait enfin trouver une certaine sécurité et une certaine stabilité, Régis aurait risqué de s'abandonner et d'investir un peu plus sa relation avec sa conjointe. Tant que celle-ci lui fournit l'admiration et la confirmation dont il a besoin, la relation demeure satisfaisante. Par contre, à partir du moment où elle

semble vouloir se prendre en charge elle-même, il a l'impression qu'il n'est plus important pour elle et qu'il ne l'a jamais été, qu'il a été utilisé, manipulé et trahi.

Ayant l'impression d'être traité injustement, de ne pas mériter ce qu'elle lui fait subir, il éprouve beaucoup de peine et de haine. Il lui reproche d'être malhonnête et méchante envers lui. Habituellement passif, il manifeste son opposition par des actes de violence physique. Sachant qu'il peut devenir encore plus violent, étant hanté par des fantasmes de meurtre, il décide de partir de la maison. Il développe alors une peur de plus en plus intense d'être poursuivi, harcelé et détruit par sa conjointe.

Comme dans sa relation avec sa mère dans son enfance, Régis a le sentiment d'être refusé, rejeté par une femme qu'il ne réussit pas à rendre heureuse malgré toute l'attention et tous les efforts qu'il a déployés. Il la voit comme une femme ingrate, dénigrante et menaçante qui a le pouvoir de le réduire à l'impuissance et contre laquelle il doit légitimement se défendre.

Troisième cas: Bernard

A. Présentation du sujet

Bernard est un jeune Québécois francophone de 26 ans vivant depuis toujours en banlieue de Montréal. Il a complété un secondaire V pour ensuite travailler en rénovation domiciliaire pendant cinq ans. Il a été gérant et formateur de personnel en restauration pendant quatre ans. Il y a deux semaines, il dû quitter son emploi à cause de ses problèmes conjugaux. Son revenu annuel approximatif est d'un peu plus de 20,000 \$.

Il a vécu trois mois avec une femme de trente-deux ans, secrétaire et mère d'une fille de sept ans. Ils se sont fréquentés pendant cinq mois avant de vivre ensemble. À sa première consultation, ils étaient séparés depuis deux mois à la suite d'un épisode de violence. Elle a porté plainte à la police et il a été accusé de voie de faits et de menace de mort avec l'interdiction d'entrer en contact avec elle. Ils auraient, "tous les deux", transgressé cette interdiction.

Il consulte en état de crise, en larmes, disant ne plus comprendre ce qui lui arrive. Elle vient de lui annoncer qu'elle ne peut plus le revoir et il a tenté de lui faire faire un accident d'auto. Il admet qu'il a un problème de violence et consulte avant de poser des gestes qu'il pourrait regretter toute sa vie. Il avoue vouloir faire l'impossible pour pouvoir retourner vivre avec sa conjointe.

Enfance

Issu d'un milieu ouvrier, d'une famille de quatre enfants, troisième garçon suivi d'une fille, Bernard raconte avoir eu une enfance malheureuse durant laquelle il prétend s'être senti insécure et négligé affectivement. "J'ai toujours eu l'impression, dans mon enfance, d'être mis à part". L'atmosphère familiale était, selon lui, tellement tendue qu'il passait le plus de temps possible à l'extérieur de la maison. "Chez-nous, y avait toujours une tension, le dialogue n'était pas facile". "J'ai eu des parents plus portés à la critique et aux jugements qu'au dialogue". "Ils se chicanaienent tout le temps mais n'en sont jamais venus à se battre".

Il décrit sa mère comme étant une personne dépressive et très insécure. "Elle s'inquiète beaucoup pour ses enfants, elle s'en faisait pour rien". "Elle valorisait beaucoup l'apparence". "Pour ma mère l'image c'est bien important". Il avoue ressembler beaucoup à sa mère. Il affirme avoir manqué d'affection de sa part. "Elle donnait plus d'amour à ma soeur qu'à moi". "J'étais jaloux de ma soeur". "J'ai été beaucoup mis à part par ma mère".

Il raconte avoir été terriblement "turbulent" et "tannant", pour attirer l'attention, pour qu'on s'occupe de lui, tellement, que sa mère le menaçait souvent de le placer au collège s'il n'arrêtait pas. Elle aurait menacé de partir de la maison à quelques reprises "pour faire du chantage". Elle serait allée jusqu'à faire ses valises, les mettre sur la galerie et avoir appelé un taxi. Il dit avoir eu très peur d'être abandonné par sa mère, par sa propre faute.

Il raconte avoir été victime de violence physique et psychologique de la part de sa mère qui le chicanait et le battait. "C'était toujours moi qui se faisait chicaner, ça passait toujours sur mon dos". "C'était la mère qui menait, c'était elle qui frappait".

Il décrit son père comme étant un homme dominé par sa femme. "Ma mère contrôlait, c'était un leader. Mon père ne disait pas un mot". C'était, selon lui, un homme plutôt effacé qui ne parlait pas, qui était généralement absent et qui n'était pas très fier de lui-même. "Il était frustré de la vie". "Il n'avait pas d'instruction". "Il a toujours été un petit livreur".

Il le décrit aussi comme un homme qui pouvait être très impulsif, et à qui, d'ailleurs, il dit ressembler. "Mon père est un homme qui ne parle pas et qui explose à un moment donné quand il n'en peut plus". Il le perçoit aussi comme étant un homme borné, tranchant et drastique dans ses opinions et dans ses façons de régler les problèmes. "Il n'entend pas de conseils de personne. Quand y a quelque chose qui ne va pas, il blâme toujours les autres". Il précise toutefois que ce n'est pas un homme violent.

Dépendance

Des indices suggérant, chez le sujet, une tendance à établir des liens de dépendance n'apparaissent qu'à l'âge adulte. Le sujet semble avoir été un enfant

très précoce à s'organiser par lui-même en dehors du milieu familial. Il semble avoir été un enfant très actif qui devenait rapidement un leader dans les groupes où il se retrouvait. Cette indépendance précoce était peut-être une défense contre un besoin de dépendance non reconnu par la mère. Sa propension à faire partie de groupes et à en exercer le leadership lui permettait peut-être d'avoir le contrôle sur les gens dont il voulait la compagnie et d'éviter ainsi la solitude.

Ce n'est que lors de sa première relation amoureuse, vers l'âge de vingt ans, que le sujet démontre des signes évidents de dépendance. Il dit avoir été très possessif, très jaloux et avoir eu beaucoup de peine à accepter qu'elle le laisse tomber. Il avoue avoir beaucoup de misère avec la solitude. "J'ai peur de la solitude". "Ça me fait mal d'être seul". "Quand je suis seul, je me sens angoissé".

Un grand besoin d'être avec une femme semble ressortir du discours du sujet. À l'exception d'une période de deux ans passée seul, sans blonde, il dit n'avoir jamais été seul, qu'il finissait une relation en commençant une autre. "J'ai un grand besoin d'affection, d'une présence féminine auprès de moi". "Je misais beaucoup sur elle (conjointe) et je me suis accroché énormément". "C'est comme un besoin qu'elle soit toujours là". "Je voulais toujours qu'elle s'occupe de moi d'abord". Il se reconnaît lui-même comme étant très dépendant de sa conjointe, de ne vivre qu'en fonction d'elle.

Le sujet fait preuve d'une grande vulnérabilité à tout signe de retrait et à toute impression de distance de la part de sa conjointe. "Je suis incapable de sentir une distance". "Je n'acceptais pas qu'il y ait une distance entre nous, ça me frustrait". "Elle prend des distances et je vis ça comme un rejet. J'ai l'impression d'être mis de côté, d'être délaissé, mis à part". "Je ne suis pas capable d'accepter qu'elle veuille être seule, qu'elle ait besoin d'espace. J'ai peur d'un manque d'amour de sa part, qu'elle essaie de s'éloigner".

Le sujet semble avoir aussi tendance à se concentrer exclusivement sur sa conjointe et à tout mettre en oeuvre pour, qu'en retour, celle-ci lui démontre son admiration, sa reconnaissance et son amour. Il déclare avoir complètement délaissé ses amis depuis qu'il est avec elle. "Je m'occupe trop d'elle". "Tout ce que je fais, je le fais pour elle". "Je suis toujours en train de faire quelque chose pour lui plaire, pour qu'elle m'aime". Il semble retirer une grande fierté et une impression de puissance dans le fait de "posséder" une belle femme.

Ce besoin d'accaparer l'autre pour lui-même semble prendre des proportions telles qu'il devient très envahissant et très difficile à supporter. "Elle trouvait que j'étais trop près d'elle". "Ça la fatigue que je sois dépendant, accroché à elle". "Elle ne se sent pas libre parce que je suis toujours après elle". "Je fais tout pour elle et j'ai juste de la merde. J'ai trop peur de la décevoir et je la fatigue". "Je voulais l'aider dans ses problèmes. Je voulais tellement bien faire".

Il semble très difficile pour lui de comprendre et d'accepter que sa conjointe ne veuille plus être avec lui. "Je fais des choses pour elle et ça ne fonctionne pas. Elle veut avoir la paix". "Elle veut mettre un terme à la relation et je ne veux pas". "C'est difficile à prendre d'être laissé quand on ne l'a pas décidé". Il dit se sentir très triste et très déprimé depuis qu'ils se sont séparés. Il avoue l'avoir déjà agressée alors qu'elle lui avait annoncé qu'elle voulait le quitter.

Le sujet semble particulièrement dépendant de sa conjointe pour rehausser son estime de lui-même, pour maintenir un équilibre narcissique vraisemblablement précaire et pour combler des carences affectives infantiles. Dans la partie suivante traitant de l'estime de soi, nous tenterons d'explorer ce niveau de dépendance.

Estime de soi

À première vue, le sujet démontre beaucoup d'assurance et semble être tout à fait à la hauteur de la situation. Très soigné dans son apparence physique, il affiche une grande fierté. Par contre, si on va plus en profondeur, on peut constater qu'il en est tout autrement. Il semble en effet que le sujet ait une très faible estime de lui-même. Il dit manquer de confiance en lui, être mal dans sa peau et vivre beaucoup d'insécurité face à lui-même et par rapport aux autres. "Je me sens tellement mal dans moi qu'une simple parole peut me blesser beaucoup".

En plus de démontrer une grande fragilité à toute impression d'être rejeté, repoussé, mis de côté et blessé, le sujet apparaît particulièrement vulnérable à la critique. "Quand elle (conjointe) me fait des reproches, ça me dévalorise". "Ça me fait mal de me faire dire que je suis un trou du cul". "Je prend mal qu'on me fasse des remarques désobligeantes, qu'on dise du mal de moi". Il dit avoir tendance à être sévère envers lui-même et avoir de la difficulté à accepter de ne pas être parfait, de faire des erreurs. "J'ai toujours tendance à me remettre en cause". "Je m'empêche carrément de vivre, j'ai toujours fait ça".

D'après ses propos, le sujet semble avoir fortement tendance à se centrer sur son environnement humain pour rehausser son estime de soi. Il semble faire beaucoup d'efforts pour capter l'attention des autres, les impressionner afin de se sentir apprécié et aimé. Il raconte avoir été très turbulent dans son enfance dans l'unique but d'attirer l'attention, pour que l'on s'occupe de lui. Adolescent, il montre une grande tendance à performer pour se faire remarquer. "J'aimais ça être le premier dans les sports. C'était important. Ça compensait le manque d'éducation que j'ai eu". "Ma mère aimait ça que je sois maître-cadet de la marine. J'étais très fier de moi". "Je faisais le clown et toutes sortes d'autres choses pour m'affirmer, attirer l'attention". "J'aimais montrer aux filles que j'étais beau, grand, fort, "smart", ... pour l'image".

Cette préoccupation pour son image peut encore être observée dans la vie adulte du sujet. "L'image pour moi c'est bien important". "C'est important pour moi de ne pas perdre la face, d'être à la hauteur de la situation". Il dit être très "ambitieux" et être perçu comme un "fonceur". "J'essaie de me démarquer le plus possible des autres". "Je veux toujours faire quelque chose de plus que les autres". "J'essaie beaucoup d'épater. Il faut toujours que je prouve à mon entourage que je suis quelqu'un". "Plutôt que de rester moi-même, je vais me montrer meilleur que les autres. En attirant l'attention, on me remarque et je comble le besoin que j'ai". Cette tendance à toujours vouloir se démarquer était observable dans les groupes de thérapie alors qu'il semblait prendre beaucoup de plaisir à prendre du temps et de la place, à montrer aux autres qu'il comprenait beaucoup de choses, à propos de lui et des autres, et à démontrer sa motivation à changer.

Il dit essayer de se valoriser dans le travail en étant perfectionniste et meilleur que les autres. Il semble, par contre, qu'une série d'échecs survenus dans la dernière année, l'aurait amené à se poser de sérieuses questions sur ses habiletés, sur ses compétences et sur sa valeur personnelle.

Dépression

D'après les données cliniques, des signes manifestes de dépression n'apparaissent qu'à l'âge adulte. Le sujet aurait vécu son enfance et son adolescence de façon très active et même très compétitive. Ce n'est qu'au début de la vingtaine que le sujet aurait manifesté ses premières réactions dépressives à la suite d'une peine d'amour. Il raconte avoir "pris un coup" pendant au moins six mois après que

sa petite amie d'alors l'aie laissé tomber. "Je ne voulais plus rien savoir. J'avais de la misère à prendre ça". Il dit être conscient qu'il évitait, de cette façon, de ressentir la peine et le vide que cela avait provoqué chez lui.

Le sujet semble ainsi aux prises avec un état dépressif latent qui risque de se manifester lorsqu'il y a perte ou risque de perte de l'objet.

À la suite de sa séparation avec sa conjointe actuelle, il se serait laissé aller à des affects dépressifs. Il se présente très triste et très abattu à sa première consultation. Il se dit lui-même déprimé et démuni devant les événements actuels. Il confie avoir beaucoup de misère avec la solitude, que sa conjointe lui manque beaucoup. Il semble que ses défenses se seraient écroulées suite à une série d'échecs survenus depuis environ un an, tant au niveau du travail que dans sa relation de couple.

Relations intimes

Comme il a été souligné précédemment, le sujet se sentirait très facilement repoussé, délaissé, mis de côté et privé d'amour. Il semble aussi très vulnérable aux reproches, au rejet, et paraît particulièrement sensible à toute impression de distance de la part de sa conjointe. Cette vulnérabilité originerait de traumatismes infantiles, de sa relation insatisfaisante, frustrante et insécurisante avec sa mère. Il apparaît comme étant un individu insécure et immature qui entretient des relations de dépendance avec les femmes. Il semble mobiliser beaucoup d'énergie à se faire valoir auprès de ses partenaires, en faisant tout pour qu'elles soient heureuses, qu'elles lui soient reconnaissantes et qu'elles l'aiment en retour. "J'en fais beaucoup trop pour elle (conjointe). J'en fais tellement que je voudrais qu'elle me rende la même chose".

Le sujet se présente comme un séducteur qui envisage ses conquêtes comme des défis personnels desquels il semble retirer beaucoup de satisfaction et de fierté. Il raconte que, déjà à l'école primaire, il y avait beaucoup de filles autour de lui. "À l'école je "crusais" les petites filles". "Vers quinze ans, j'aimais montrer que j'étais beau, grand, fort, "smart, ... pour l'image". "Ma première blonde c'était la fille qui me paraissait la moins facile à avoir. C'était un défi". Parlant de sa première rencontre avec sa conjointe actuelle, il dit: "Je lui ai parlé pour épater mes chums". Il raconte

que toutes ses blondes étaient des filles "remarquablement belles", et qu'elles faisaient l'envie de tous les gars.

Il dit avoir tendance à "dominer" dans ses relations amoureuses. "J'essaie beaucoup de contrôler les autres, de les manipuler, pour leur bien, pour leur faire plaisir. J'organise leur vie". "Faut que ça fonctionne à ma façon parce que moi je le veux comme ça".

Il semble avoir tendance à prendre sur lui la responsabilité du bonheur de sa conjointe et l'harmonie du couple. Il dit avoir tendance à se remettre en question et à se sentir coupable à toutes les fois qu'il y a quelque chose qui va mal. "C'est parce que je n'avais pas fait ce qu'il faut. J'étais plein de remords". "À toutes les fois qu'il arrivait quelque chose, je me sentais toujours coupable".

Il raconte aussi se sentir très insécure vis-à-vis sa conjointe. "Quand elle disait quelque chose, je me sentais toujours menacé, attaqué, blessé, victime". "Je me sentais coupable et responsable de ce qu'elle éprouvait".

Le sujet paraît vivre aussi des sentiments opposés dans sa relation avec sa conjointe. Il prétend comprendre et accepter qu'elle veuille avoir plus d'espace, plus de liberté pour elle-même mais, dans les faits, il continue à vouloir l'envahir. Il affirme aussi avoir pris la décision de mettre fin à la relation mais continue cependant de l'appeler et de la harceler pour qu'elle accepte de le revoir. "Des jours, je la déteste et, d'autres jours, j'oublie tout ce qu'elle m'a fait et je voudrais qu'elle soit là".

Il ressort, de façon générale, que le sujet soit avide de combler son grand besoin d'être aimé. "J'ai toujours ressenti un manque d'amour". "Pour moi, c'est bien important que je me sente aimé". "Quand je me sens aimé y a pas de problèmes". "J'ai toujours besoin de beaucoup d'amour et d'attention". Sa peur de ne pas être aimé et d'être abandonné l'inciterait à être contrôlant, jaloux et possessif envers sa conjointe.

Défenses

D'après le récit du sujet, l'organisation défensive de celui-ci aurait pour fonction de le protéger contre une perception négative de lui-même et des

sentiments dépressifs latents. Il semble s'être construit un "faux self" basé sur une perception idéalisée de lui-même, fait de performances, de désirs de perfection, de supériorité, dans le but de faire échec à son impression profonde d'être un "trou du cul" sans importance.

"Ça fait des années que je joue un jeu, que je vis derrière une façade. Je me mets une carapace pour ne pas qu'on me voit vraiment". "Je suis insécure et mal dans ma peau, c'est ça que je cache". "Je cache mon insécurité et mon manque de confiance derrière une façade de fonceur". Il semble cependant qu'à ce moment-ci, il ait l'impression que cette défense soit beaucoup plus fragile. "J'ai une carapace d'acier mais je la sens de moins en moins épaisse".

Le sujet semble manifester des réactions d'évitement afin de se protéger contre ses sentiments dépressifs suite à des séparations difficiles. Il raconte avoir "pris un coup" pendant six mois après que sa deuxième blonde l'ait laissé tomber. "Je ne voulais rien savoir, j'avais de la misère à prendre ça". À la suite de l'échec de sa dernière relation amoureuse il dit travailler beaucoup pour ne pas avoir le temps de penser à elle, pour ne pas ressentir sa solitude et sa peine. "Je ne veux pas prendre ça avec de la peine mais avec motivation".

La violence

L'histoire de la violence de Bernard date de l'enfance, dès la première année scolaire. "Je me chicanais tout le temps dans mon enfance". "Je me battais souvent quand j'étais jeune". "J'étais batailleur à l'école. La seule façon de régler les problèmes c'était de me battre".

Cette propension à la violence s'est poursuivie dans l'adolescence où elle aurait pris la forme d'un désir de pouvoir et de domination. "Adolescent, je me battais souvent. À l'école j'avais ma petite "gang", j'étais batailleur. On avait un certain respect de moi parce que je me battais".

Dans la vie adulte, la violence du sujet ne semble être dirigée que vers les femmes avec qui il entreprend des relations amoureuses. Ses propos dénotent une certaine recrudescence de sa violence en fréquence et en intensité. "Je n'étais pas violent mais je sentais de l'agressivité en dedans de moi, un serrement de coeur. J'ai toujours vécu de cette façon-là". Il raconte avoir été violent verbalement avec ses

partenaires précédentes sans jamais avoir utilisé la violence physique. Avec sa conjointe actuelle, la violence aurait débuté à partir du moment où ils sont allés vivre ensemble. "Au début j'avais des réactions violentes: monter la voix, crier, mais je ne l'avais jamais frappée". Il dit avoir déchargé ses frustrations en frappant dans les portes, sur les meubles et en cassant des choses. Les épisodes de violence ont atteint une fréquence de deux par semaine. Il avoue, par la suite, lui avoir serré les bras et les poignets en l'injuriant dans le but de lui faire peur et pour qu'elle le comprenne.

Lors des événements qui l'ont conduit à la séparation et à une demande d'aide, le sujet confie en être venu à des degrés très élevés de violence. "Je l'ai prise par la gorge et je l'ai levée de terre. Je me suis aperçu que j'étais en train de la tuer. Je l'ai relâchée". Il avoue que si sa conjointe n'avait pas décidé de se protéger en demandant l'intervention de la police, il aurait réellement fini par la tuer.

Questionné sur ses propres explications sur sa violence, il répond: "C'est le sentiment d'être rejeté et le manque d'amour qui m'amènent à être violent. Je ressens une grande révolte quand je me sens rejeté par quelqu'un que j'aime". "Quand je me sens aimé y a pas de problème". "Je veux qu'on s'occupe de moi. Quand on ne s'occupe pas de moi,..." Il prétend tout faire pour elle et se sentir profondément blessé quand il a l'impression qu'elle ne le lui rend pas. "J'en fais tellement que je voudrais qu'elle me rende la même chose. Quand ça n'arrive pas, c'est là que ça me fait mal et que je deviens agressif".

Il attribue aussi sa violence au fait qu'il est possessif, jaloux et "incapable de sentir une distance" par rapport à sa conjointe. "Je n'acceptais pas qu'il y ait une distance entre nous. Ça me frustrait et ça me rendait agressif". Des réactions violentes semblent faire surface à chaque fois qu'elle lui parle de séparation. "Ça me dérangeait qu'elle veuille avoir la paix. Je suis parti en furie". "La dernière fois qu'elle m'a annoncé que c'était vraiment fini entre nous deux, je suis parti sur la brosse pendant quatre jours. Je l'ai rappelée un soir et ça a chauffé. Je lui ai fait des menaces de mort".

Le sujet relie aussi sa violence à son hypersensibilité et à sa fierté. Il affirme se sentir souvent provoqué et blessé par sa conjointe. "Je me sens dardé et irrité par elle des fois. C'est ça qui faisait monter mon agressivité". Se rapportant à une scène de violence survenue après une soirée passée en compagnie d'un couple d'amis et au

cours de laquelle elle lui aurait dit qu'elle le trouvait "trop frais" et qu'il l'irritait, il confie: "J'ai été violent avec elle parce qu'elle m'a fait mal. J'étais impuissant face à cela. Je voulais lui montrer qu'elle avait vraiment dépassé les bornes".

Il semble conscient de faire appel à la violence afin de se protéger de sa vulnérabilité et pour projeter une image de force. "Quand quelque chose trouble mon intérieur, je deviens mal et je me mets une carapace en devenant agressif". Se reportant à son adolescence, il dit: "J'étais violent pour montrer que j'étais quelqu'un".

On observe aussi des signes d'impulsivité dans les propos du sujet. Il dit attendre trop longtemps avant d'exprimer ce qui le dérange et le frustre. "Je ne parle pas et j'explose quand je n'en peux plus". Il qualifie alors ses réactions comme étant des gestes d'impatience. "Mon plus grand défaut c'est l'impatience, quand ça ne fonctionne pas comme je le voudrais".

Le sujet semble aussi relier sa violence à sa tendance à dominer et à contrôler sa conjointe. "Je suis une personne qui domine beaucoup. Quand ça ne marche pas à ma façon, ça ne marche pas du tout". "Elle est un être humain comme moi, quand je veux contrôler, ça fait des flammèches".

Il apparaît alors que le sujet aurait tendance à contrôler et à dominer la relation afin de s'assurer un environnement affectif stable et ainsi se sentir plus sécure intérieurement. Inconsciemment, il exigerait que sa conjointe comble ses carences affectives infantiles et son besoin d'être confirmé narcissiquement. Étant donné son grand besoin d'être aimé et sa vulnérabilité face au rejet et aux blessures narcissiques, sa conjointe serait fréquemment perçue comme étant responsable de ses frustrations et de ses colères.

À un premier niveau, la violence serait utilisée dans le but de contrôler sa conjointe ainsi que sa relation avec celle-ci, afin de prévenir tout risque de perte, d'abandon ou de rejet. Le sujet tenterait ainsi de forcer sa conjointe à l'aimer et à satisfaire ses carences narcissiques. La violence survient lorsque celle-ci prend des distances ou parle de séparation.

À un deuxième niveau la violence surviendrait lorsque le sujet se sent blessé narcissiquement par sa conjointe. Il réagit alors avec une colère démesurée,

archaïque, pouvant être qualifiée de rage narcissique. Elle aurait une fonction de vengeance contre l'objet réel (conjointe) et l'objet symbolique (mère) envers lequel ses sentiments hostiles n'ont jamais été exprimés. La violence aurait aussi une fonction de défense contre des sentiments d'impuissance et des états dépressifs latents. Elle serait ainsi une tentative de préserver une image adéquate de lui-même.

B. Synthèse

Bernard se présente comme un homme qui ne veut pas passer inaperçu. Il est très distingué, très charmant et très poli. Il est toujours bien mis, bien peigné, bien rasé et bien bronzé. Il s'exprime dans un langage soigné et un peu pincé. Il étale ses parures comme un paon, pour séduire et épater son entourage. Il aime être admiré et donne, à certains moments, l'impression d'être prétentieux, hautain et au-dessus des autres.

Derrière cette façade de perfection et de suffisance, on découvre un homme insécure, vulnérable, sensible, qui a une piètre opinion de lui-même et qui lutte contre une dépression latente. Très susceptible, il réagit très mal à la critique et aux frustrations. Il se sent facilement offensé, insulté et humilié. Il semble mobiliser beaucoup d'énergie à camoufler son impuissance et sa dépendance. Il ne veut surtout pas perdre la face.

Dans son besoin de présenter une image positive (idéalisée) de lui-même, il cherche à attirer l'attention, à plaire, à ce que l'on s'intéresse à lui et à ce qu'on lui accorde de l'importance. Toute sa mise en scène aurait pour fonction d'attirer l'amour et l'acceptation des autres ainsi que de remplir un grand vide intérieur.

Très jeune, il avait déjà l'impression de ne pas être assez bien ou assez bon pour être apprécié et aimé de ses parents. Sa mère semble l'avoir utilisé narcissiquement pour se valoriser elle-même. Il fait alors beaucoup d'efforts pour performer, pour être le meilleur, pour mériter la fierté et l'amour de celle-ci et surtout pour combattre sa peur, toujours présente, d'être abandonné par elle.

Il semble entretenir avec les femmes, ses partenaires, le même type de relations qu'il a vécu avec sa mère. Il retire beaucoup de fierté à conquérir des belles femmes et cherche ardemment à gagner leur admiration et leur amour. Il

démontre une dépendance malade ainsi qu'une grande peur d'être rejeté. Il organise et contrôle ses relations amoureuses pour que tout aille parfaitement. Il tente de cette façon de s'assurer d'être aimé et de ne pas être abandonné.

Il devient ainsi contrôlant, directif, rigide et impatient avec sa conjointe. Dans son grand besoin de sécurité, il voudrait qu'elle soit et qu'elle agisse à sa façon à lui. Il devient violent alors qu'il a l'impression de ne pas être accepté d'elle et quand il sent qu'elle veut le blesser. Il ne peut pas accepter d'être rejeté et abandonné "après tout ce qu'il a fait pour elle". Il éprouve cela comme une grande injustice et éprouve un vif désir de se révolter et de se venger.

Toute blessure ou toute prise de distance de la part de sa conjointe réactiverait une blessure et une rage narcissiques liées à des traumatismes précoces. La violence manifestée envers sa conjointe serait l'expression d'une rage narcissique, jadis éprouvée, et réprimée vis-à-vis sa mère.

DISCUSSION

Après une brève incursion dans la réalité vécue d'hommes qui sont aux prises avec des problèmes de violence envers leur conjointe, nous tenterons, à partir de l'ensemble des données cliniques, d'en dégager les éléments prégnants ainsi que les principales tendances.

Nous verrons dans un deuxième temps à établir des liens de convergence et de divergence entre les données cliniques et certaines visions théoriques sur le narcissisme proposées dans le cadre de cette recherche. Nous tenterons par la même occasion de répondre aux questions de recherche proposées précédemment.

Une dernière partie consistera à mettre en interrelation les différents éléments ressortant du contexte clinique et leur donner, à partir des bases théoriques, un sens plus global permettant par la suite de formuler certaines hypothèses pouvant servir de pistes à de futures recherches.

Un phénomène de transmission intergénérationnelle de la violence s'observe chez les trois sujets rencontrés qui racontent avoir été victimes de violence physique ou psychologique de la part de l'un ou des deux parents dans leur enfance ainsi que témoins de violence physique ou psychologique dans le couple parental. Souvent entremêlée avec la violence physique, la violence psychologique occupe de toute évidence une part très importante dans la perpétuation du phénomène. Il nous apparaît tout à fait probable que la violence psychologique subie dans l'enfance, non quantifiable objectivement et souvent non apparente, agisse insidieusement sur l'individu concerné et aurait des répercussions importantes sur sa dynamique psychique ainsi que dans ses modes relations intimes adultes.

On constate, dans le récit de chacun des sujets, un recours à la violence psychologique envers la conjointe s'exprimant par différentes stratégies de manipulation, de contrôle et de domination de celle-ci. Un phénomène d'escalade de

la violence, en fréquence et en intensité, (déjà mentionné dans plusieurs recherches) peut être observé chez les trois sujets. Il nous apparaît donc important de ne pas négliger l'influence et les conséquences de la violence psychologique dans la dynamique de la violence conjugale étant donné qu'elle détruit psychologiquement l'autre et qu'elle aboutit souvent à la violence physique qui, comme l'affirme Bowlby, ne serait que la pointe de l'iceberg.

Quant à l'influence des valeurs culturelles véhiculées par la société patriarcale qui accorderait, entre autres, à l'homme un statut supérieur à la femme, les données cliniques montrent qu'un seul sujet (Donato) aurait une tendance marquée à considérer sa conjointe comme étant inférieure à lui. La tendance à vouloir dominer et contrôler, présente chez les trois sujets, aurait plutôt une fonction défense, une compensation contre des sentiments d'infériorité inavoués. Par contre, les normes et les mythes qui entourent la notion de virilité et les rôles masculins semblent influencer les comportements et les attitudes de nos trois sujets. En effet, tous avouent se sentir seuls responsables du bien-être physique de leur conjointe, et semblent en tirer une grande valorisation. De plus, on constate chez les trois sujets une forte tendance à présenter et à défendre une image de puissance face à leur conjointe et dans leurs relations en général. Ils font preuve de beaucoup de difficultés à laisser paraître leurs faiblesses et à accepter de ne pas avoir le contrôle sur les événements et les personnes qui sont source de frustration et d'insécurité. Aussi, ils paraissent toujours préoccupés à être à la hauteur de la situation.

On observe, dans chacun des trois récits, une absence physique et affective importante de la part du père. Affichant généralement une image de faiblesse, des tendances dépressives et des manifestations de violence, celui-ci n'aurait pas représenté une figure d'identification adéquate. Le manque d'un père suffisamment présent, suffisamment bon, suffisamment aimant, supportant et structurant, pourrait constituer un facteur important dans l'émergence et le développement de certaines tendances telles qu'un manque d'assurance et de confiance en soi, une identité sexuelle fragile, ainsi qu'une dépendance démesurée des femmes.

Ces hommes n'auraient pas pu intégrer, enfants, une structure interne (idéal du moi et surmoi) leur permettant l'accès à l'affirmation de soi, à l'agressivité, tout en maintenant un bon contrôle de leurs pulsions hostiles et destructrices. N'ayant pas eu accès à un modèle masculin adéquat, ils se seraient identifiés à un père faible, impuissant, insécure, dépendant et violent, engendrant alors une image négative de

soi qu'ils tentent de compenser par toutes sortes de moyens extérieurs (voir Corneau 1989).

Tel que proposé par Langney et Levy (1977) ainsi que par Stark et Flitcraft (1988), les données cliniques ne mettent pas en évidence la présence d'éléments psychopathologiques graves. Il nous paraît plus approprié de parler de troubles psychologiques mettant en relief des traits de caractère narcissiques, dépressifs, états limites et psychopathes. Les sujets montrent en effet des troubles dans le développement du narcissisme, des tendances dépressives plus ou moins importantes, des troubles de l'identité, des tendances fusionnelles importantes ainsi qu'une déficience dans le contrôle des pulsions hostiles.

Les caractéristiques psychologiques des sujets rencontrés semblent concorder de façon assez précise avec les résultats de recherche de Ruotolo (1975) et Morgan (1982). Les sujets paraissent en effet éprouver des sentiments d'infériorité et d'impuissance. Ils démontrent des signes d'insécurité, de dépendance affective, de manque de confiance en soi, de vulnérabilité face aux frustrations, au rejet et aux humiliations. On observe aussi des tendances dépressives qui sont particulièrement importantes lors de la première rencontre. Les trois sujets confient avoir des pensées suicidaires suite aux actes violents et aux conséquences qu'ils entraînent.

Il apparaît important de mentionner que les premières manifestations de violence chez nos trois sujets ont eu lieu à l'école primaire, en dehors du milieu familial. Il serait peut-être important de considérer la violence à l'école comme étant un indice possible de violence familiale. Si tel était le cas, cela pourrait permettre d'intervenir plus tôt, de façon préventive, et plus près de la racine du problème.

D'autre part, les données cliniques nous permettent de faire certains liens avec les théories sur le narcissisme. En effet, chacun des récits semble illustrer une relation dynamique entre chacun des thèmes mis en relief à partir du contexte théorique: blessures narcissiques, sentiments d'impuissance et d'insécurité, dépression et déficience du contrôle des pulsions agressives.

Les trois sujets estiment avoir vécu une enfance insécure et malheureuse. Ils affirment tous avoir éprouvé des sentiments de rejet de la part de leur mère et d'avoir manqué d'amour maternel. Dans le cas de Donato, des expériences de

profonde humiliation, subies dans ses rapports avec ses parents, semblent constituer un traumatisme affectif marquant. Chacun des récits tend à démontrer l'existence d'expériences traumatisantes liées à des blessures narcissiques dans l'enfance qui auraient été ressenties comme des humiliations, du rejet, de l'abandon, de la privation, ou un profond manque de respect à leur égard.

Conformément aux différentes visions théoriques proposées, les blessures narcissiques auraient leur source dans des carences affectives (Kernberg, Bergeret, Lowen et Kristeva), un manque de gratification et de confirmation narcissiques (Grunberger et Kohut), un investissement narcissique de l'enfant par la mère (Miller et Bergeret), ainsi que dans un abus de pouvoir de la part des parents (Lowen et Miller). Les sujets rencontrés seraient ainsi des hommes blessés narcissiquement.

Les données cliniques mettent en relief des troubles relatifs à l'estime de soi. Tous les sujets rencontrés démontrent d'importantes tendances à se dévaloriser, un manque de confiance en soi, une image négative de soi, des sentiments d'infériorité ainsi qu'une tendance à utiliser des stratégies défensives apparentées à la grandiosité afin de nier l'opinion profondément négative qu'ils ont d'eux-mêmes. L'atteinte à l'estime de soi semble être un effet direct du traumatisme narcissique. En provoquant une diminution du "sentiment de soi" (Freud 1917), les blessures narcissiques entraîneraient des sentiments d'insécurité et d'impuissance qui rendraient le sujet plus vulnérable devant ce qui est vite interprété comme une menace, une question de survie affective.

L'état de dépendance affective constatée chez les trois sujets rencontrés, en plus d'affecter leur image de soi, pousserait les sujets à se tourner vers l'extérieur afin de s'assurer un certain équilibre affectif et narcissique. Nos trois sujets montrent très peu d'autonomie dans leurs relations intimes. Tous démontrent une forte tendance à se centrer exclusivement sur leur conjointe. Tous avouent avoir de la difficulté à établir et à maintenir des relations intimes en dehors de leur couple. Le degré de dépendance observé se révèle d'une telle importance qu'il nous paraît approprié de qualifier celle-ci d'assuétude (addiction) par rapport à leur conjointe. La relation de dépendance serait entretenue dans le but inavoué de tenter de faire échec à des sentiments d'impuissance et d'insécurité.

Les trois sujets démontrent en effet de fortes tendances à cacher leur dépendance en affichant une attitude d'indépendance et de suffisance vis-à-vis leur conjointe. Cette négation de leur dépendance aurait pour fonction de rehausser leur estime de soi, de se défendre contre leurs sentiments d'impuissance et d'éviter de ressentir leur immense besoin de l'autre. Les sujets seraient coincés entre un grand besoin de l'objet et la peur de la dépendance et de la fusion avec celui-ci.

Tel que proposé dans le contexte théorique, la présence de blessures narcissiques, de sentiments d'insécurité et d'impuissance ainsi qu'un faible niveau d'estime de soi constituent un terrain propice à la dépression. Celle-ci se manifeste particulièrement lorsqu'il y a perte ou risque de perte de l'objet (conjointe) et elle est souvent accompagnée d'idéations suicidaires.

Les trois sujets rencontrés paraissent, à des degrés variables, lutter contre une dépression latente. Ils démontrent, chacun à leur façon, des tendances à se surestimer, à être irréalistement ambitieux, perfectionnistes, orientés vers la performance, ainsi qu'à utiliser des objets compensatoires (Kristeva 1987), vicariants (Grunberger 1975) et anti-dépressifs (Bergeret 1984).

Le choix de la partenaire semble correspondre, dans les trois cas, au choix d'objet narcissique, notion proposée par Freud (1914), objet idéalisé à qui est attribué une fonction de récupération narcissique. Cela semble concorder avec les thèses de Satir (1971) et Helfaer (1984), qui attribuent au choix du partenaire amoureux le rôle de préserver ou de rehausser l'image et l'estime de soi, ainsi qu'avec la thèse de Klein (Lemaire 1979) qui attribue au choix de l'objet une fonction de défense contre la dépression.

Tous les sujets rencontrés semblent, en effet, investir et utiliser leur conjointe pour compenser ou réparer des carences ou des blessures narcissiques, et pour se protéger d'une éventuelle perte de l'objet. Ils démontrent ainsi d'importantes tendances fusionnelles avec leur conjointe, une difficulté à délimiter leurs propres frontières par rapport à celle-ci. Ils n'investissent qu'un seul objet à la fois (Bergeret 1984). Le choix de l'objet aurait pour but inconscient de reproduire une relation symbiotique sécurisante et libre de tout conflit (Grunberger 1975, Satir 1971, Helfaer 1982).

Tous les sujets consultés démontrent une tendance accrue à contrôler et à dominer leur conjointe lorsque celle-ci manque à son rôle de pourvoyeur narcissique, lorsqu'elle montre des signes de défaillance narcissique, lorsqu'ils ont l'impression de ne pas être respectés, voire reconnus par elle, et même lorsqu'ils ont l'impression qu'elle veut prendre une distance par rapport à eux. Cette tendance à resserrer leur contrôle sur leur conjointe aurait pour but de structurer et de maintenir une source stable d'apports narcissiques, d'assurer ou de retrouver une certaine sécurité intérieure. En s'assurant de la disponibilité permanente de leur conjointe, ils tenteraient du même coup d'éviter la séparation et la dépression.

Les données cliniques tendent à démontrer que les comportements de violence physique de nos sujets face à leur conjointe viendraient, soit en réaction à ce qui est susceptible d'être vécu comme étant une blessure narcissique de la part de celle-ci, soit en réaction à une impression de perte de contrôle sur celle-ci, ou encore, en réaction à une menace de perte de l'objet (abandon, séparation).

CONCLUSION

Les données cliniques font ressortir des caractéristiques et des tendances pouvant suggérer certaines explications quant au rôle que joue l'histoire d'un individu sur ses manifestations de violence envers sa conjointe. L'exploration clinique de la dimension narcissique et dépressive chez trois sujets violents envers leur conjointe fournit un certain éclairage quant à l'influence du vécu dans l'enfance, dans les relations parents-enfant, en tant que facteur prédisposant à la violence conjugale.

Quoique présentant chacun des manières très personnelles et spécifiques d'en arriver à la violence, les trois sujets de cette recherche paraissent néanmoins partager un processus historique et évolutif commun. Nous tentons ici d'en faire la description.

Au départ, des blessures narcissiques issues des relations conflictuelles avec les figures parentales (père, mère, ou les deux) viennent engendrer un premier traumatisme (traumatisme précoce). Ces blessures provoquent chez l'enfant une grande souffrance, de la peine, ainsi qu'un désir d'agression face à l'objet responsable de la situation. Comme il doit réprimer ses affects et ses émotions, soit parce que son environnement humain réprime fortement l'expression de sa détresse sous peine de blessures encore plus importantes, soit par peur de perdre l'amour de ses parents, ou dans l'espérance d'être enfin aimé, le traumatisme n'en prend que plus d'ampleur.

Aux prises dès lors avec des sentiments de culpabilité, de honte, d'impuissance et d'insécurité, un processus de dévalorisation de soi agissant conjointement avec un processus de répression des sentiments hostiles (colère, rage), l'entraîne dans un état dépressif contre lequel il tente de lutter par tous les moyens.

L'enfant doit alors composer avec sa dimension narcissique défaillante (faible narcissique) et avec sa pulsion agressive réprimée et toujours active. Il tente ainsi, d'une part, de compenser une image négative de lui-même, de se donner de l'importance à ses propres yeux et aux yeux des autres. Ce faisant, il développe un "faux soi", un besoin d'être et de faire ce qu'il faut afin d'attirer l'attention, la reconnaissance, le respect et l'amour, niant une partie importante de lui-même, ses vrais sentiments, son vrai soi. Il développe ainsi un soi grandiose, un besoin d'être le meilleur, d'être supérieur aux autres et de les dominer. Conséquemment, il se retrouve dans un état de dépendance par rapport aux personnes susceptibles d'être des sources extérieures d'apports narcissiques afin de rétablir un équilibre narcissique précaire et pour satisfaire des besoins infantiles inassouvis.

D'autre part, il doit trouver des moyens de canaliser son agressivité. L'énergie qu'il mobilise à rechercher la perfection, à performer, à investir des objets vicariants tels que les sports (Donato, Bernard) et les études (Régis), semble remplir en partie cette fonction de canalisation de l'agressivité et constituer une tentative de faire échec à la dépression. Les données cliniques démontrent par ailleurs qu'une agressivité destructrice ne peut être entièrement canalisée et se manifester directement dans des réactions d'agression (hostiles) envers d'autres personnes telles que des camarades à l'école ou dans la rue (Donato et Bernard) ou un membre de la fratrie (Régis) durant l'enfance et l'adolescence, ainsi qu'envers la conjointe dans la vie adulte.

Cette nécessité de rehausser l'estime de soi, de satisfaire des besoins infantiles inassouvis et de se protéger contre des états dépressifs, persiste pendant l'adolescence et jusque dans la vie adulte. L'individu, même adulte, continue donc d'être dépendant de l'extérieur pour se valoriser narcissiquement et pour satisfaire ses besoins affectifs. Ses blessures narcissiques demeurent toujours ouvertes et son système de défense continue d'être actif.

De plus, à partir du moment où il établit une relation intime avec une femme, l'individu aurait tendance à chercher en elle quelqu'un qui le comble narcissiquement et affectivement. Reléguée ainsi au rang d'objet vicariant, compensatoire et anti-dépressif, cette dernière se verrait alors attribuer la responsabilité d'assurer le bien-être et la sécurité de son conjoint.

Étant donné son immense besoin de combler des carences affectives et de réparer des blessures narcissiques non cicatrisées, l'individu maintient, dans le contexte de ses relations intimes adulte, des attentes irréalistes qui arrivent difficilement à être satisfaites, à moins de rencontrer une femme qui accepte de s'y vouer entièrement et de lui sacrifier sa propre existence.

Il se pourrait que l'individu, vu son ambivalence face à l'objet (son désir de se fusionner opposé à sa grande peur de l'intimité), ne puisse satisfaire son désir de fusion. Il ferait un choix d'objet conflictuel, une partenaire elle-même ambivalente, qui ne pourrait satisfaire adéquatement les tendances symbiotiques de l'individu.

Une variable actuelle, telle que l'évolution de la relation, pourrait aussi concourir à l'échec du système mis en place par le sujet. Il se pourrait qu'avec le temps, les deux partenaires, à la suite d'une confrontation des projections de chacun face à la réalité, se découvrent sous leur vrai jour et cessent d'être complices l'un de l'autre.

Le choix d'objet étant, entre autres, relié au type de relation vécue avec la figure maternelle, du moins théoriquement, l'individu se retrouverait à son insu face à une femme représentant, en certains points, sa propre mère. Par un mécanisme inconscient de répétition, il risquerait de reproduire une relation conflictuelle dont les enjeux seraient les mêmes que ceux existant dans sa relation avec la figure maternelle, et qui serait vouée à l'échec.

L'individu blessé narcissiquement demeurerait particulièrement vulnérable à toute autre blessure narcissique et conserverait la peur d'être blessé, humilié, dévalorisé, et rejeté de nouveau. De plus, afin de se mettre à l'abri d'éventuelles blessures narcissiques et de s'assurer que sa conjointe puisse demeurer une source de satisfaction et de valorisation narcissiques, il aurait tendance à contrôler tant sa conjointe que la relation qu'il entretient avec celle-ci.

Dans ce contexte, toute blessure ou tout signe de défaillance de la part de sa conjointe dans son rôle de le confirmer narcissiquement et de combler ses besoins affectifs, seraient perçus comme étant une menace et une provocation de sa part. Une telle frustration, même minime, réactiverait la blessure et la rage narcissique reliées au traumatisme précoce et constituerait un événement précipitant le recours à la violence. Ainsi, le sujet aurait recours à la violence lorsqu'il a l'impression de

perdre le contrôle de sa conjointe. La violence serait alors un moyen efficace de resserrer un système de contrôle défaillant.

La réaction démesurée de l'individu pourrait, pour une certaine part, s'expliquer par la possibilité que celui-ci ne réagisse pas seulement à ce qu'il perçoit comme étant une provocation de la part de sa conjointe, mais aussi à une blessure ancienne ravivée qui vient amplifier l'importance de l'événement actuel ainsi que l'intensité de la réaction. Il se produirait ainsi un "transfert" de l'hostilité (colère, rage) éprouvée envers la figure parentale et jadis réprimée, sur la conjointe, objet actuel qu'il peut maintenant contrôler et dominer.

L'individu canaliserait ainsi sa pulsion agressive dans des tentatives de contrôle et de maîtrise de sa conjointe cherchant à la posséder et à la dominer par la force. De plus, la manifestation de pulsions agressives de nature sadique ou destructrice serait l'expression d'un désir de vengeance, visant à réparer les injustices dont il a été victime lors du traumatisme précoce et du traumatisme actuel.

En plus d'être un moyen de canaliser la pulsion agressive (l'hostilité refoulée), la violence aurait pour fonction d'éviter d'être en contact avec la peine, les sentiments d'impuissance et d'insécurité, et éviter ainsi la dépression (l'angoisse dépressive latente). La répression de l'agressivité étant théoriquement un facteur contribuant à la dépression, la répression des pulsions hostiles envers la conjointe aurait pour conséquence de provoquer chez l'individu un état dépressif manifeste. La violence aurait ainsi une fonction d'exutoire à des sentiments hostiles refoulés et serait une tentative d'assurer sa propre sécurité affective en contrôlant l'objet (anaclytique). La violence serait ainsi une tentative de faire échec à des sentiments d'impuissance et à la dépression.

Mais, heureusement, l'histoire n'est pas une fatalité. Elle ne prédétermine quand même pas toute la suite de la vie d'un individu. L'expérience de traumatismes narcissiques dans l'enfance ne mène pas inévitablement à la violence conjugale. Tous les hommes ont vécu des blessures narcissiques dans leur enfance, mais tous ne deviennent pas nécessairement violents.

Un travail de deuil de l'objet suffisamment bon et des blessures subies dans la relation avec celui-ci, favoriserait la résolution du conflit, permettrait d'éviter la

répétition du traumatisme et ainsi, faire échec au destin. Cependant, si les conditions extérieures n'ont pas rendu possible un travail de deuil, si l'individu n'a pas bénéficié dans son environnement humain d'une figure significative, un "témoins éclairé" (Miller 1990) (l'autre parent, une soeur, un frère, une tante, un grand-parent, un tuteur, etc.), chez qui il aurait pu trouver l'amour, le soutien et la reconnaissance nécessaires à la prise de conscience et à l'acceptation de ce dont il a été privé ainsi que de la souffrance qu'il a éprouvée, l'individu perpétuera compulsivement son conflit intérieur.

Ainsi, le traumatisme narcissique infantile en lui-même ne serait pas une variable déterminant (automatiquement) l'émergence de la violence dans les relations intimes adultes. Le niveau de vulnérabilité ou de fragilité narcissique, relié au "degré de cicatrisation" des blessures narcissiques, constituerait une différence individuelle importante dans le rapport à la violence. L'aptitude de chacun à trouver des sources d'apports et de gratifications narcissiques actuelles ainsi que l'inefficacité des mécanismes compensatoires dans le contexte des relations intimes constitueraient des variables individuelles importantes.

Ainsi, la violence ne serait pas la seule façon de composer avec la fragilité narcissique. Malgré des conditions rendant presque impossible un travail de deuil, une attitude non-violente envers la conjointe pourrait être basée sur un principe moral de responsabilité personnelle rendant inacceptable le recours à la violence envers toute personne (à moins de devoir assurer sa propre survie). Malgré un vécu favorisant un désir d'agression et de vengeance, il se peut que, par une décision consciente et réfléchie fondée sur le "respect de la vie", une personne ne se donne pas le droit de porter atteinte à l'intégrité physique ou psychologique d'une autre personne. Un individu pourrait ainsi faire le choix de ne pas être violent. Toutefois, cette même attitude à aimer et à respecter la vie ne serait-elle pas elle-même reliée très étroitement avec l'impression d'avoir été soi-même respecté en tant qu'enfant? C'est en effet la conclusion à laquelle semble en arriver Alice Miller.

D'autre part, les trois études de cas de cette recherche semblent suggérer que la violence manifestée dans le contexte des relations intimes serait plus qu'un simple comportement appris sous l'influence des modèles culturels et sociaux véhiculés entre autres par les médias et la cellule familiale tel que proposé par la "théorie du comportement appris". Plus que le résultat d'un apprentissage cognitif

d'un modèle de comportement, cette violence serait étroitement reliée aux expériences de l'enfance et à leurs effets sur le développement de la personnalité.

Ce type particulier de violence ne semble pas être exclusivement la conséquence d'une transmission intergénérationnelle d'un modèle typiquement masculin de contrôle et de domination des femmes, tel que proposé par la "théorie du pouvoir" (MacLeod, 1987). Les données cliniques montrant que l'enfant peut aussi s'identifier à une mère violente, il nous apparaît donc possible de présumer d'une "transmission mère-fils" de la violence. En effet, deux sujets sur trois rapportent avoir subi, étant enfants, des mauvais traitements particulièrement de la part de leur mère. Par un processus d'identification, l'individu introjecterait les qualités de l'objet ainsi qu'une façon d'être en relation intime. Le choix d'objet adulte serait ainsi une tentative de reproduire et de parfaire un mode de relation affective infantile introjecté.

L'analyse du matériel clinique semble mettre en relief la pertinence d'intervenir cliniquement en tenant compte de l'importance des troubles affectifs et narcissiques dans l'étiologie de la violence afin de résoudre, à la base, la propension à la violence et d'aider à prévenir un détournement de la pulsion hostile et un risque de raffinement de la violence, une fois les comportements habituels de violence physique éliminés. Favoriser l'expression et la libération des affects dysphoriques refoulés (rage, peine) permettrait à la personne de reprendre contact avec ses propres sentiments, ses propres besoins, et enfin son "vrai soi". Étant plus en relation avec lui-même, le sujet serait plus apte à trouver des sources de gratification narcissique particulièrement significatives et d'amorcer, à partir de lui-même, un processus de réappropriation narcissique. De plus, un travail de deuil de l'objet idéalisé lui permettrait d'avoir des attentes plus réalistes face à sa conjointe. Étant plus en possession de ses moyens et moins dépendant de l'extérieur pour satisfaire ses besoins affectifs et narcissiques, le sujet serait plus en mesure d'assumer sa propre existence et aurait moins tendance à percevoir l'autre comme étant responsable de son malheur.

Étant donné le lien important qui semble exister entre la violence conjugale dans la vie adulte et l'histoire du sujet depuis son enfance, que plusieurs enfants sont victimes ou témoins de violence et qu'ils représentent un risque élevé de la reproduire une fois adultes, il apparaît pertinent d'intervenir, non seulement à un niveau thérapeutique et curatif auprès des personnes ayant déjà des comportements

violents manifestes, mais aussi a un niveau préventif, en mettant sur pied des programmes d'information, de sensibilisation et éventuellement d'aide psychologique auprès des jeunes dans les écoles.

Bien que cette recherche mette en relief plusieurs éléments relatifs aux caractéristiques, à la dynamique et à l'histoire de l'homme violent envers sa conjointe, elle laisse encore ouverte la question à savoir quelles sont les conditions, tant psychologiques que sociales, qui font que les problèmes narcissiques et dépressifs cherchent à se résoudre dans la violence contre la conjointe ou parfois contre lui-même, tel que le montre les cas de suicide en prison à la suite d'arrestations pour violence conjugale. Un progrès dans cette direction pourrait contribuer à l'élargissement du champ des connaissances dans la problématique de la violence conjugale et ce, tant au niveau théorique qu'au niveau de l'intervention clinique.

De nouvelles connaissances sur les composantes psychologiques et affectives des conjoints violents ne devraient pas avoir pour effet d'individualiser un problème social important et complexe. Elles devraient plutôt favoriser une compréhension plus globale du phénomène et s'inscrire dans une démarche clinique visant à reconnaître la compétence et la responsabilité de tout individu face à sa propre existence et face à ses actes.

BIBLIOGRAPHIE

- BALINT, M., 1937, "Les premiers stades de développement du moi. Amour d'objet primaire", in Technique psychanalytique, Payot, Paris, 1972.
- BERGERET, J., La personnalité normale et pathologique, Dunod, 1974, 333 pages.
- BERGERET, J., La dépression et les états limites, Payot, 1984, 354 pages.
- BERGERET, J., La violence fondamentale, Paris, Dunod, 1984, 251 pages.
- BERGERET, J., Narcissisme et états limites, Dunod, 1986, 244 pages.
- BOWLBY, J., "Violence in the Family as a Disorder of the Attachment and Caregiving Systems", The American Journal of Psychoanalysis, vol. 44, no 1, 1984, pp. 9-27.
- CEASAR, P. L., "Men Who Batter: A Heterogenous Group", American psychological Association, Washington, D.C., pp. 22-26, 1986.
- CORNEAU, G., Père manquant fils manqué, Édition de l'Homme, 1989, 183 pages.
- DESSUANT, "Le narcissisme", Que sais-je, 1983, 127 pages.
- DURUZ, N., "Narcisse en quête de soi", Psychologie et sciences humaines, Belgique, 1984, 192 pages.
- DUTTON, D., LEVENS, B. R., "The Social Service Role of the Police", Domestic crisis intervention monograph 2, attitude survey of trained and untrained police officers, Canada, Department of the Sollicitor General, 1976.
- ELBOW, M., "Theoretical Considerations of Violent Mariages", Social casework 58, pp. 515-526, 1977.
- FAULK, M., "Man Who Assault their Wives", Medecine, Science and the Law 14, pp. 180-183, 1974.
- FAUVEL, G., Narcissisme et angoisse de mort, Mémoire de maîtrise, UQAM, 1970, 126 pages.

- FEDERN, P., 1928 "Le narcissisme dans la structure du moi", in La psychologie du moi et les psychoses, PUF, Paris, 1979.
- FERENCZI, S., 1913, "Le développement du sens de la réalité et ses stades", in Oeuvres complètes, Payot, Paris, 1970.
- FRECHETTE, D., PRUD'HOMME, D., "Battre sa femme est un acte criminel grave.", Revue Notre-Dame no 1, 1987, pp. 16-29.
- FREUD, S., 1910, Névrose, psychose et perversion, PUF, Paris, 1973.
- FREUD, S., 1914, "Pour introduire le narcissisme", in La vie sexuelle, PUF, Paris, 1969.
- FREUD, S., 1915, "Les pulsions et leurs destins", in Métapsychologie, Gallimard, Paris, 1940, 187 pages.
- FREUD, S., 1917, "Deuil et mélancolie", in Métapsychologie, Gallimard, Paris, 1940, 187 pages.
- FREUD, S., 1920, "Au-delà du principe du plaisir", in Essais de psychanalyse, PBP, Paris, 1967, 280 pages.
- FROMM, E., La passion de détruire: anatomie de la destructivité humaine, Laffont, Paris, 1975, 523 pages.
- GANLEY, A., Court Mandated Counseling for Men Who Batter: A Threeday Workshop for Mental Health Professionals, Washington, D.C., 1981
- GEFFNER, R. et Coll., "Batterer and Victim Characteristics: Implications for Treatment", American Society of Criminology, Atlanta, 1986.
- GONDOLF, D. W., "Who Are Those Guys? Toward a Behavioral Typology of Batterers", Violence and Victims, vol. 3, no 3, 1988, pp. 187-203.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC, Documents de consultation sur la politique familiale: pour les familles québécoises, Québec, Livre Vert, 1984.
- GRUNBERGER, B., Le narcissisme, Payot, 1975, 348 pages.
- HAMBERGER, L. K., HASTING, J. E., "Personality Correlates of Men Who Abuse their Partners: A Cross-validation Study", Journal of family violence, vol. 1, no 4, 1986, pp. 223-341.
- HAMBERGER, L. K., HASTING, J. E. "Characteristics of Male Spouse Abusers Consistent with Personality Disorders", Hospital and Community Psychiatry, vol. 39, no 7, 1988, pp. 763-770.

- HASTING, J. E., HAMBERGER, L. K., "Personality Characteristics of Spouse Abuser: A Controlled Comparison", Violence and Victims, vol. 3, no 1, 1988, pp. 31-47.
- HELFAER, P. M., "The Individual in the Couple: Fusion", The clinical journal of international Institute for Bionergetic analysis, vol. 1, no 1, Spring, 1984, pp. 43-72.
- HOTALING, G. T., SUGARMAN, D. B., "An Analysis of Risk Markers in Husband to Wife Violence: The Current State of Knowledge", Violence and Victims, vol. 1, no 2, 1986, pp. 101-124.
- HORNEY, K., Neurosis and Human Growth, N.Y., Norton, 1950.
- HOWELL, M. J., PUGLIESI, K. L., "Husband Who Warn: Predicting Spousal Violence by Man", Journal of Family Violence, vol. 3, no 1, 1988, pp. 15-27.
- KERNBERG, O., Les troubles limites de la personnalité, Privat, 1979, 287pages.
- KERNBERG, O., La personnalité narcissique, Privat, 1980, 191 pages.
- KLEIN, M., "Le développement d'un enfant", in Essais de psychanalyse (1921-1945), Payot, Paris, 1968.
- KOHUT, M., Le soi. La psychanalyse des transferts narcissiques, P.U.F., 1974, 374 pages.
- KOHUT, M., Restoration of the self, 1977, 345 pages.
- KRISTEVA, J., Soleil noir, la dépression, Gallimard, 1987, 265 pages.
- LANGNEY, R., LEVY, R. C., Wife Beating: The Silent Crisis, Dutton, N.Y., 1977, pp. 70-92.
- LAPLANCHE, J., PONTALIS, J. B., Vocabulaire de la psychanalyse, P.U.F., 1967, 523 pages.
- LAROUCHE, G., Agir contre la violence, Édition de la pleine lune, Montréal, 1987.
- LEMAIRE, J. G., Le couple, sa vie, sa mort, Payot, Paris, 1979, 357 pages.
- LORENZ, K., L'agression. Une histoire naturelle du mal, Flammarion, 1969, 285 pages.
- LOWEN, A., La dépression nerveuse et le corps, Éditions du Jour, 1975, 300 pages.
- LOWEN, A., Lecture et langage du corps, Éditions St-Yves, Ste-Foy, Québec, 1977, 364 pages.

- LOWEN, A., Narcissism: Denial of the True Self, MacMillan, N.Y., 1983, 277 pages.
- LOWEN, A., "Aggression and Violence in the Individual", Institute for Bioenergetic analysis, N.Y., 1969, pp. 1-18.
- MACLEOD, L. Pour de vraies amours..., Conseil consultatif canadien sur le statut de la femme, Ottawa, 1987, 191 pages.
- MASTRE-MOULAS, C., La spirale de l'Ubris: violence fondamentale et relation d'emprise dans le couple, Mémoire de maîtrise de psychopathologie, Université de Paris V, Sorbonne, 1985, 200 pages.
- MILLER, A., Le drame de l'enfant doué, P.U.F., Paris, 1983, 132 pages.
- MILLER, A., C'est pour ton bien: Racines de la violence dans l'éducation des enfants, Paris, Aubier, 1984.
- Miller, A., La connaissance interdite, Éditions Aubier, Paris, 1990, 248 pages.
- MILLON, T., "The MCMI Provides a Food Assessment of DSM-III Disorders", Journal of Personality Assessment no.49, pp. 379-391, 1985.
- Ministère de la sécurité publique, Statistiques 1989, Gouvernement du Québec, 1989.
- MORGAN, S. M., Conjugal terrorism, Research Associates Inc., Palo Alto, Cal., 1982, 75 pages.
- NACHT, S., "Le narcissisme, gardien de la vie", in Revue Française de Psychanalyse, no. 29, 1965.
- NEIDIG, P. H., FREEMAN, D. H., COLINS, B. S., "Attitudinal Characteristics of Males Who Have Engaged in Spouse Abuse", Journal of Family Violence, vol. 1, no 3, 1986, pp. 223-233.
- PAGELOW, L. W., Family Violence, Prager Ed., California University, 1989, 592 pages.
- PASCHE, F., 1964, "L'anti-narcissisme", in À partir de Freud, Payot Paris, 1969.
- RANK, O., 1911, "Une contribution au narcissisme", in Topique, no.14, 1974.
- ROSENBAUM, A., O'LEARY, K. D., "Children: The Unintended Victims of Marital Violence", American Journal of Orthopsychiatry, no. 51, 1981, pp. 63-71.
- ROSENBAUM, A., O'LEARY, K. D., "Marital Violence: Characteristics of Abusive Couples", Journal of consulting and clinical psychology, vol. 49, no. 1, pp. 63-71, 1982.

- ROUNSAVILLE, B., LIFTON, N., BIEBER, M., "The Natural History of a Psychotherapy Group of Battered Women", Psychiatry, vol. 42, pp. 63-78, 1979.
- ROY, M., The Abusive Partner: An Analysis of Domestic Battering, Roy, M. Ed., N.Y., 1982.
- RUOTOLO, A., "Neurotic Pride and Homicide", The American Journal of Psychoanalysis, no.35, pp. 1-16, 1975.
- SATIR, V., Thérapie du couple et de la famille, EPI, Paris, 1971, 251 pages.
- Service correctionnel du Canada., Briser le cycle de la violence, 1982, pp. 2-26.
- STARK, E., FLITCRAFT, A., Handbook of family violence, Plenum Press, N.Y., 1988, pp. 293-317.
- STEINMETZ, S. K., Fifty-seven Families: Assertive and Abusive Interaction, Unpublished manuscript, N.D., Delaware University, pp. 322-335.
- STEWART, M. A., DEBLOIS, C. S., "Wife Abuse Among Families Attending a Child Psychiatry Clinic", Journal of the American Academy of Child Psychiatry, no. 20, 1981.
- STRAUSS, M. A., GELLES, R. J., STEINMETZ, S. K., Violence in the Family: An Assessment of Knowledge and Research Needs, Unpublished manuscript, 1976.
- STRAUSS, M. A., GELLES, R. J., "Social Changes and Change in Family Violence from 1975 to 1985 as Revealed by Two National Surveys", Journal of Marriage and the Family, vol. 48, pp. 465-479, 1986.
- VAN RILLAER, J., L'agressivité humaine, Dessart et Mardaga, Bruxelles, 1975, 268 pages.
- WALKER, L., BROWNE, A., "Gender and Intimidation by Intimates", Journal of Personality, no. 53, pp. 179-193, 1985.